

HOMMAGE À PAUL VIALLANEIX

Textes réunis par
Paule Petitier
& Agnès Spiquel

Hommage à Paul Viallaneix

École Normale Supérieure, rue d'Ulm,

23 février 2019



Paul Viallaneix, lorsqu'il était directeur du journal *Réforme* entre 1984 et 1991. Crédits photo : journal *Réforme*.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION. Paule Petitier et Agnès Spiquel.....	7
OUVERTURE. Jean-Pierre Rioux, Paul le Corrézien	9
COMMUNICATIONS	12
Aurélien Aramini. La redécouverte d'un Michelet philosophe.....	13
I. Raconter une rencontre	14
II. L'esprit héroïque.....	17
Paule Petitier. Un événement littéraire : la publication des deux premiers tomes du <i>Journal</i> de Michelet (1959 et 1961).....	21
Une fanfare d'articles.....	21
Une déconvenue	22
Puis un réajustement.....	23
Haro sur Athénaïs.....	24
La défense de l'amour	26
La spécificité et la grandeur du <i>Journal</i>	27
Corpus d'articles de presse dépouillé pour cet article	29
Présentations de Paul Viallaneix devant l'ASMP	30
Hans Peter Lund. Paul Viallaneix du côté de Vigny.....	31
Anne Prouteau. Le Camus <i>primordial</i> de Paul Viallaneix	37
Agnès Spiquel. Quel Camus ?	43
Témoin direct de l'« avènement » de Camus (1945-1949).....	43
Toute l'œuvre.....	44
De plain-pied.....	45
Michel Leplay. Paul Viallaneix, Directeur de <i>Réforme</i> (1985-1991) : un violoncelliste consensuel	48
Réforme	48
Paul Viallaneix à <i>Réforme</i>	49
TÉMOIGNAGES.....	54
Simone Bernard-Griffiths. La liberté pour devise.....	55

Samir Marzouki. « Mon plus que père »	57
Hédia Balafrej. Je n’oublierai jamais	61
Michel Barré. Sa petite écriture bleue.....	62
Christian Moncelet. Paul Viallaneix, un universitaire exemplaire	63
François Berriot. « Où serais-je plus libre qu’à Clermont ? »	66
Anne-Marie Tournebize. Un conteur « à sauts et à gambades »	70
Rémi Larue. Une foule immense de souvenirs	72
Sophie Guermès. Paul Viallaneix. Éloges	74
ANNEXES	77
Paul Viallaneix. « Michelet en Corrèze »	78
Paule Petitier. Renaissance, j’écris ton nom. Paul Viallaneix (1925-2018).....	80
Le Corrèzien.....	80
Le Résistant.....	81
Un universitaire d’après-guerre	82
Michelet ou « l’héroïsme de l’esprit »	83
Réforme et Renaissance.....	84
Foi en l’auteur	85
BIBLIOGRAPHIE DE PAUL VIALLANEIX	86
I – OUVRAGES D’HISTOIRE ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.....	87
II – OUVRAGES EN COLLABORATION.....	87
III – ÉDITIONS.....	87
Jules Michelet.....	87
Alfred de Vigny.....	88
Jules Supervielle	88
IV- ARTICLES ET ÉTUDES.....	88
XVI ^e siècle	88
XVII ^e siècle.....	88
XVIII ^e siècle	88
XIX ^e siècle	88
Chateaubriand	88

Guizot.....	89
Hugo	89
Lamartine.....	89
Leroux.....	89
Michelet.....	89
Musset.....	91
Quinet.....	91
Renan	91
Verlaine	91
Vigny	91
XX ^e siècle	91
Apollinaire	91
Camus.....	92
Monglond.....	92
Péguy.....	92
Saint-John Perse	92
Supervielle.....	93
Zeldin	93
V- JOURNALISME.....	93

PRÉSENTATION

Paule PETITIER et Agnès SPIQUEL

Paul Viallaneix nous a quittés le 3 août 2018. Au-delà des mots prononcés lors de ses obsèques à Seilhac, son village dans sa Corrèze bien-aimée, il nous est tout de suite apparu comme nécessaire qu'il lui soit rendu hommage plus largement. Il ne s'agissait pas d'un devoir mais d'une évidence. Nous étions proches de lui très différemment : l'une partageait la passion de Paul pour Michelet et a travaillé avec lui pendant de nombreuses années ; l'autre l'a rencontré plus tard dans un amour commun pour Camus. Toutes deux nous avons eu la chance de ces moments multiples où il continuait à nous donner à profusion son expérience de la vie et des autres, son immense savoir, son inébranlable confiance.

Nous savions que beaucoup d'autres – ailleurs, jadis et naguère – avaient vécu cette même chance ; nous en avons eu la preuve dans les témoignages qui nous sont parvenus quand nous avons commencé à organiser à Paris une manifestation en hommage à Paul. Beaucoup ont appris très tard sa disparition (il est parti si discrètement !) et en étaient bouleversés ; beaucoup savaient qu'ils ne pourraient pas venir à Paris mais nous ont encouragées.

Grâce à des aides décisives, nous avons pu organiser une journée d'hommage à Paul le 23 février 2019, dans la salle Cavaillès de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Ulm, c'était aussi une évidence : c'était la maison de Paul ; il y était chez lui, au milieu des présences invisibles de ces intellectuels passionnés dont il partageait si profondément l'esprit ; et son appartement de la rue de l'Estrapade, tout près de là, était l'indispensable point de passage entre la maison de Seilhac et la maison de la rue d'Ulm. En 1994, d'ailleurs, Paul avait coordonné les manifestations du bicentenaire de l'ENS ; son rôle apparaît comme essentiel dans l'ouvrage-bilan de Jean-François Sirinelli, *École Normale Supérieure, Le livre du bicentenaire* (PUF, 1994).

Le présent ouvrage constitue les « Actes » de cette journée d'hommage. Il en suit le déroulement : le matin, deux communications à partir du travail de Paul sur Michelet et une à partir de ses écrits sur Vigny ; en début d'après-midi, deux communications à partir de ses textes sur Camus et une à propos de son rôle de Directeur de l'hebdomadaire protestant *Réforme*. La fin de l'après-midi a été consacrée à une table ronde / témoignages qui a alterné la parole de présents et la lecture de textes d'absents (nous n'avons pu réunir ici que sept de ces témoignages).

Mais nous ne pouvons pas rendre compte de la présence chaleureuse du public (la salle était pleine) lors des dialogues après les communications, lors des pauses et du buffet de midi, lors des témoignages (plusieurs personnes ont spontanément ajouté le leur).

Aux actes proprement dits de l'hommage du 23 février, nous avons voulu ajouter deux textes et la bibliographie de Paul – les uns et l'autre apportant des éclairages intéressants.

Les diverses contributions de cette journée, tout en apportant des éclairages complémentaires sur l'œuvre critique de Paul, ont précisé les contours de son apport spécifique au sein du cadre intellectuel et épistémologique de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elles ont clairement fait apparaître sa position singulière à la croisée des études historiques et des études littéraires, alors même qu'il n'était pas encore courant, comme cela l'est devenu aujourd'hui, de chercher des passerelles entre ces deux domaines. Dans les années 1960, à une époque où le champ littéraire était dominé par le structuralisme et où l'intérêt des universitaires se focalisait sur la textualité, Paul a su prolonger la tradition des études sur le parcours intellectuel des auteurs tout en captant ce qui vibrait encore, à travers leurs textes, de leur expérience existentielle. Il a nourri aussi bien la perspective historique – ne se plaisait-il pas à dire qu'il avait été mieux apprécié par les historiens que par ses pairs littéraires ? – qu'une approche sensible des œuvres, jamais éloignée de l'engagement politique ou humaniste des écrivains qu'il aimait et en qui il se reconnaissait. S'il rappelait aux historiens que toute œuvre a ses propres modalités de production de sens, il refusait de sacrifier au nouveau dogme de la mort de l'auteur – avec cette parfaite indépendance d'esprit que beaucoup ont saluée le 23 février. Les œuvres de Paul continuent de nous parler, au-delà même des remarquables synthèses érudites qu'elles offrent, par leur tissage si personnel de lectures contextuelle, génétique, thématique, auquel se mêlent encore l'attention fine aux réactions des contemporains et, surtout dans les éditions qu'Michel Barré. Sa petite écriture bleue qu'il a procurées, de véritables études de réception. L'œuvre qu'a laissée Paul est sans conteste bâtie de « pierres vives », et en l'ouvrant à n'importe quelle page on est certain de retrouver sa voix et sa manière, sa façon d'être et d'adresser constamment sa pensée aux autres.

OUVERTURE

Paul le Corrèzien

Jean-Pierre RIOUX

Nous étions cousins germains, puisque sa mère et mon père étaient frère et sœur, nés tous les deux à Gumond, au fond de la Corrèze. Et Paul viendra au monde dans le même petit bourg et la même maison, en 1925. Mais rassurez-vous, je vous épargne les souvenirs personnels qui n'appartiennent qu'à nous deux. Je n'en égrène pas car je tiens à saluer au plus vite non seulement les deux organisatrices de cette journée d'hommage, Paule Petitier et Agnès Spiquel, mais aussi la docte et sympathique assemblée réunie ici, dans cette salle Cavallès de la rue d'Ulm qu'il a si souvent fréquentée. Vous êtes là non pour entendre un vieux bonhomme mais pour travailler sur quelques-uns des grands noms et des grandes causes qui ont mobilisé Paul : bravo à tous et merci !

Un mot personnel, pourtant. Il n'est pas inutile, je pense, d'évoquer en toile de fond de votre propos savant un Paul éminemment corrézien, d'une Corrèze de toujours et de partout, celle qui l'a conduit, je le crois, avec une sorte de tendresse du côté de Michelet, Vigny ou Lamartine, Camus ou *Réforme*, au haut des chaires, au ras des bibliothèques, au vif des directions d'études, des jurys, des éditos, des voyages et des interventions multiples.

Je ne reviens pas, car il l'a fait lui-même¹, sur les quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse qu'il a livrés à une société savante... corrézienne : ils sont de pleine fidélité au petit village à la Du Bellay « qui m'est une province et beaucoup davantage ». On y sent bien l'anthropologie basique et rurale de son souvenir, la force de ce qui l'a saisi dès 1932 à Chanac-les-Mines où ses parents instituteurs sont arrivés en « poste double » : l'odeur de la terre fraîchement labourée et des étables mal curées ; la garde du maigre troupeau paisible ou vagabond, la pêche à la main des écrevisses et des truites, les cèpes sous les chênes ; les jeux et les ris avec les gosses du coin, la langue si bien déliée de certains adultes, les balades en vélo et les caquetages au marché de Tulle : du banal, en somme, mais qui chez lui n'avait rien de convenu, de folklorique ou de nostalgique.

Le fils d'instituteurs destiné aux « études », vivant à la « maison d'école » puis envoyé au lycée, n'est pas allé beaucoup plus loin sur ce versant granitique d'un ruralisme actif. L'usage courant de l'outil du paysan et de l'artisan est resté chez lui assez malhabile. La sueur et la gêne des

¹ Paul Viallaneix, « Chanac en Limousin : souvenir d'une autre France », *Revue des Sciences, Lettres et Arts de la Corrèze*, t. 109, 2007-2008, p. 137-146. C'est le texte d'une conférence qu'il fit à Édimbourg le 21 octobre 1981.

laborieux lui ont été épargnées. Il n'a pas pratiqué le patois local - sauf à saluer les troubadours du cru mais sans révérence à une Occitanie rêvée - où ses grands-parents excellaient pourtant mais que ses parents avaient prohibé, en gentils hussards du progressisme républicain et linguistique. Il a trouvé sa Foi par d'autres détours que ceux de l'église voisine qui toisait la mairie-école, dans une contrée d'ailleurs très déchristianisée.

Nonobstant, j'ai toujours constaté que Paul respirait à pleins poumons et comme d'instinct une sorte de Corrèze migrante et toujours leste ; un esprit d'enfance verdoyant et finaud qui a entretenu chez lui cette vocation à l'empathie que nous avons tous connue et à laquelle il donnait volontiers une référence virgilienne puis évangélique - ce qui le distingue d'ailleurs de Marcel Conche, Pierre Bergounioux ou Éric Rohmer, ces compatriotes et condisciples qu'il saluait si volontiers. Cette ascendance limousine sans frontières, plus spirituelle qu'identitaire, il l'a croisée et entretenue dans sa famille d'abord, puisque mes parents dans le besoin étaient « montés » vendre leurs bras et leur certificat d'études à Paris en 1935. Il l'a fortifiée avec Jeanne Lac, son professeur de français au lycée de Tulle où la guerre l'avait repliée en 1940 et corrézienne elle-même, cette Jeanne qui à l'heure de la défaite offrit à ses élèves, en viatique pour les années noires, le *Tableau de la France* de Michelet et qui abrita Paul venu lui aussi à Paris pour ses études.

Il a cultivé aussi ce sens, impromptu et teinté d'humour, de la parenté élargie à travers les cousinages enfin éclaircis, les amitiés soudaines, les commerçants du coin de la rue, les migrants du quartier venus de bien plus loin, les fonctionnaires, les collègues, les ambassadeurs ou les gars du bâtiment expatriés. C'est qu'il savait, le Paul, repérer au premier coup d'œil le « né natif » ou « l'originaire » du « pays » avec lequel il ferait bon causer ! Qu'il s'agisse de fromage ou d'épicerie, de bistrot ou de garage, de diplôme bien préparé, d'esprit d'entreprise ou de simple mérite, il aimait savoir ce qui avait installé et rendu si dignes tant de Corréziens à Levallois-Perret ou à Nouméa, à Clermont-Ferrand ou à Québec, à Édimbourg ou à Stanford.

J'ajoute un dernier mot, ou plutôt une intuition que vous seuls pourrez valider : je suis convaincu qu'il y a plus de Corrèze qu'on croit dans tous les travaux de Paul, dans ses recherches et ses trouvailles, ses enseignements et même son écriture. Oui, osons parler de « l'homme et l'œuvre », comme on disait jadis en histoire littéraire.

Voici une petite preuve de ce que j'avance et qui a peut-être échappé à votre investigation : dès 1955, le jeune éditeur du *Journal* a en effet tenu à publier en brochure, et chez un imprimeur tulliste, un extrait de la relation par Michelet d'une expédition dans le Sud-Ouest et le Midi, en 1835. Celle-ci était patronnée par Guizot, alors en charge de l'Instruction publique, qui avait lancé sur les routes son chef de la section historique des Archives royales pour repérer toute documentation utile à l'Histoire de France, alors en plein essor. Les 17 et 18 septembre 1835, Michelet pérégrina donc sur ordre mais avec plaisir, l'œil et l'oreille grands ouverts, de Cahors à Limoges en diligence par un bel été finissant, en passant par Brive et Tulle. Et voilà ce que Paul dit de cet épisode, frappé qu'il était

à l'aube de ses travaux universitaires par ces « tendres images d'un pays que nous ne pouvons, encore moins que Michelet, oublier »² :

Il avait suivi attentivement la conversation de ses compagnons de route. Il avait su questionner le notaire de Tulle qui lui 'conta tout le pays'. Mais on ne saurait traverser la Corrèze, même en écoutant un Corrèzien disert, sans en découvrir les charmes, que renouvelle chaque tournant du chemin. Michelet avait observé la délicate petitesse de nos paysages, la vivacité des eaux, l'entrelacement des bois, des 'terres' et des prés, cette belle pauvreté, cette nature à portée de la main et des pas que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Comment admirer, sans l'aimer, ce pays ? Michelet sentit combien la beauté en était accueillante, tandis que, montant de Malemort à Sainte-Féréole, entre châtaigniers et frênes, il voyait le soleil s'effacer doucement derrière les collines du 'bas-pays'. Les modestes fermes qui s'abritaient dans les 'combes', entourées de leurs 'couderts' ou adossées à des châtaigneraies solides, lui semblèrent d'aimables retraites où attendre la mort en paix. Juste hommage à un pays humain : on ne se contente pas de l'admirer, on a envie d'y vivre.

L'envie d'y vivre, l'envie d'y reposer, dans la beauté et l'intelligence accueillantes : en tous lieux et à tout âge, c'est ce que cultiva Paul le Corrèzien.

²

Paul Viallaneix, *Michelet en Corrèze. Pages inédites du Journal*, Tulle, Juglard-Ogier, 1955, p. 2-3.

COMMUNICATIONS

La redécouverte d'un Michelet philosophe

Aurélien ARAMINI

Que l'œuvre de Michelet ait un soubassement philosophique constitue une évidence pour tous les commentateurs dans la mesure où Michelet lui-même a indiqué explicitement dans sa préface de 1869 à l'*Histoire de France* qu'il n'avait eu de maître que Vico. Il est alors logique que les grandes lectures d'un Gabriel Monod³ ou d'un Lucien Febvre⁴ insistent sur le moment philosophique qui précède et prépare l'œuvre de l'historien, à savoir la traduction abrégée de la *Science Nouvelle*. L'influence majeure de Vico sur Michelet reposerait ainsi sur le principe héroïque d'une humanité se créant elle-même synthétisé par la formule « l'homme est son propre Prométhée » qui n'est pas de Vico mais en constitue la substance selon l'auteur de l'*Histoire de France*.

Paul Viallaneix a su préciser la relation entre Michelet et Vico qui semblait pourtant bien établie par ses illustres prédécesseurs. Par son édition des *Écrits de jeunesse* de l'historien, il a montré que cette relation s'enracinait encore plus profondément dans l'histoire intellectuelle et personnelle de Michelet qu'on ne l'avait soupçonné. Dans sa thèse pour le doctorat ès lettres, *La Voie royale*, il lui revient d'avoir su raconter la rencontre entre Jules et Giambattista Vico et d'avoir montré que l'influence décisive du philosophe napolitain sur l'historien de la France consistait peut-être moins dans « le principe héroïque » que dans « l'esprit héroïque ». Paul Viallaneix a certes approfondi l'importance de la réappropriation du « principe héroïque » de Vico mais il a surtout mis en lumière cet état d'esprit qui irriguera toute l'œuvre à venir de Michelet, cette *mens eroica* qui nourrira l'historiographie de celui qui conçut l'histoire comme résurrection de la vie intégrale, historiographie dont le

³ Voir Gabriel Monod, *La Vie et la pensée de Jules Michelet (1798-1852)*, 2 tomes (« Les débuts – la maturité » ; « La crise de la pensée de Michelet la prédication démocratique »), Paris, Champion, 1923 et tout particulièrement les chapitres du premier tome consacrés à la lecture de Vico.

⁴ Voir Lucien Febvre, *Michelet Créateur de l'histoire de France, Cours au Collège de France, 1943-1944*, édition établie par Brigitte Mazon et Yann Potin, Paris, Vuibert, 2014, tout particulièrement la 14^{ème} leçon.

⁵ Sur l'interprétation micheletienne de la pensée vichienne, je me permets de renvoyer à mon édition du « Discours sur le système et la vie de Vico », dans *Michelet, philosophie de l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2016.

caractère pionnier a été salué par Lucien Febvre avant-hier, par Le Goff⁶ hier et aujourd'hui par Patrick Boucheron⁷.

En insistant sur la méthode – ou devrais-je dire sur l'état d'esprit – qui rapproche et unit Vico et Michelet, Paul Viallaneix a ainsi montré de manière décisive que la philosophie n'est pas seulement une activité préliminaire de l'historien Michelet mais qu'elle structure en profondeur sa pensée et son écriture de l'histoire, voire en rend possible la compréhension comme « résurrection de la vie intégrale ».

I. Raconter une rencontre

Quand et pourquoi Vico ? Ces deux questions renvoient tout lecteur de Michelet aux années de jeunesse de celui qui n'est pas encore l'historien de la France. Quand Michelet découvre-t-il Vico et pourquoi manifeste-t-il un tel intérêt pour le philosophe napolitain qui était peu, voire pas connu du tout, en France à cette époque ? Le travail d'édition par Paul Viallaneix des *Écrits de jeunesse*⁸ a contribué de manière décisive à la reconstruction de la généalogie de cette rencontre dont l'un des enjeux est de situer la pensée micheletienne dans l'univers philosophique de l'époque.

Lorsque Paul reprend le dossier de la rencontre, il en existait déjà deux récits sensiblement différents.

Le premier récit est celui d'Athénaïs, la seconde épouse de l'historien. Il figure dans un texte que la veuve a publié comme étant le « journal des idées » de Michelet⁹. À l'année 1821, on lit que Michelet envisage de « fondre un extrait de la *Sapientia Italorum* et beaucoup de mots de la *Science nouvelle* » ; ce projet est relié à la lecture du « morceau de Dugald-Stewart (l. III, *Histoire des sciences morales et politiques*) », lecture à partir de laquelle Michelet avoue que sa « pensée a fait bien du chemin »¹⁰. Athénaïs a inséré une « note » à la suite du passage du journal de Michelet précédemment cité. Cette note est la suivante :

C'est la lecture de Dugald-Stewart qui, dès cette année même (1821), éveilla l'attention de Michelet sur Vico. On a dit, à tort, que ce fut Cousin qui révéla au jeune homme l'existence

⁶ Voir, par exemple, Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Éditions Gallimard, 1977.

⁷ Je me contenterai de relever qu'en « Ouverture » de son *Histoire mondiale de la France* (Paris, Éditions du Seuil, 2017) Patrick Boucheron place en épigraphe cette formule de Michelet tirée de l'*Introduction à l'histoire universelle* : « Ce ne serait trop de l'histoire du monde pour expliquer la France ».

⁸ *Écrits de jeunesse* (Journal de 1820-1823, Mémorial, Journal des idées, Journal de mes lectures) édités par Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959.

⁹ Michelet, *Mon Journal, 1820-1823*, Paris, Flammarion, 1888. Il s'agit du texte « remanié » par Athénaïs. Pour un examen minutieux des procédés utilisés par Athénaïs pour « (ré)écrire » le texte du « journal », on consultera l'édition par Paul Viallaneix dans les *Écrits de jeunesse, op. cit.* p. 23 sqq.

¹⁰ Michelet, *Mon Journal, op. cit.*, p. 283.

du grand philosophe juriste italien et lui donna le conseil de le traduire. Michelet, on le voit par le journal de ses lectures, n'a connu M. Cousin qu'en avril 1824¹¹.

L'intention qui préside à la rédaction de cette note est évidente. L'enjeu pour Athénaïs est de montrer que la rencontre avec Cousin en 1824 n'était absolument pas essentielle pour le parcours intellectuel de Michelet qui serait censé bien connaître Vico depuis plus de trois ans déjà, ce que semblent confirmer ces propos de Michelet lui-même : « En réalité, [Cousin] ne m'avait donné aucune direction, ne m'avait dit que des choses vagues » [1869]¹². Or, ce récit – ou plutôt cette « mise en récit » – ne tient pas, philologiquement parlant, pour une raison très simple que Gabriel Monod va mettre en évidence.

Le deuxième récit de la rencontre entre Michelet et Vico est celui de Gabriel Monod¹³. Le fils spirituel de l'historien¹⁴ éprouve la nécessité de rouvrir le dossier et de discuter le récit composé par Athénaïs en raison d'une incohérence du texte qu'elle a publié. En effet, dans le texte auquel elle se réfère, il est question du troisième livre de l'*Histoire des sciences morales et politiques* de Dugald-Stewart qui n'a été publié qu'en janvier 1824. Or dans ce texte, outre une note sur Vico, figure en supplément un texte de Cousin intitulé « De la philosophie de l'histoire ». Pour Lanson et Monod, la conclusion qui s'impose est que la découverte de Vico par Michelet date de 1824 et que le texte cité par Athénaïs a malencontreusement été déplacé de 1824 à 1821. Ainsi, ce serait bien la lecture de la note de Buchon sur Vico jointe à celle du fragment de Cousin qui aurait joué un rôle décisif dans le parcours intellectuel de Michelet : « cette lecture écrit Monod, et en particulier la note sur Vico et un fragment de Cousin sur la philosophie de l'histoire, frappèrent Michelet comme une révélation¹⁵ ». Dans le récit proposé par Monod, tout semble bien s'agencer : la problématisation de Cousin entre en résonance avec les indications de Buchon sur Vico. Selon Monod, le témoignage irrécusable sur le rôle de Cousin est celui de Michelet dont il cite une lettre adressée au philosophe éclectique. En juin 1825, le jeune philosophe écrit : « j'ai suivi la direction que vous m'avez donnée ». En repoussant la date de la rencontre de 1821 à 1824, Monod réévalue ainsi l'importance de Cousin dans la trajectoire de Michelet.

¹¹ *Ibid.*

¹² Ce jugement de Michelet sur Cousin figure dans une note de 1869 que cite Paul Viallaneix dans son appareil critique des *Écrits de Jeunesse*, *op. cit.*, p. 410. Paul Viallaneix trouve avec raison que ces lignes ne sont pas dépourvues d'injustice. Elles expliquent aussi la remarque d'Athénaïs qui recueillit le témoignage de son mari à une époque où la distance entre lui et Cousin était déjà devenue infranchissable.

¹³ Il faut toutefois signaler que Gabriel Monod s'appuie sur les remarques déjà formulées par G. Lanson dans son étude sur « La formation de la méthode historique de Michelet ».

¹⁴ Sur la relation entre Gabriel Monod et Michelet, voir l'article de Yann Potin, « Les fantômes de Gabriel Monod. Papiers et paroles de Jules Michelet, érudit et prophète », *Revue historique*, 2012/4 n°664, pp. 803-836.

¹⁵ Gabriel Monod, *La Vie et la pensée de Jules Michelet (1798-1852)*, *op. cit.*, p. 51.

Paul va résoudre le problème posé par ces deux récits contradictoires et proposer enfin une mise en récit cohérente de la rencontre entre Michelet et Vico. Cela sera possible grâce à l'étude du manuscrit du *Journal des idées* qui va modifier la chronologie. Paul identifie immédiatement que le texte confectionné par Athénaïs fond en fait deux textes de Michelet. Le premier est tiré du *Journal de mes lectures*, en janvier 1824 où on peut lire la phrase suivante : « Dugald Stewart, *Histoire des sciences morales et politiques*, 3^e volume, où je trouve le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire¹⁶ ». Cette phrase semble confirmer l'hypothèse de G. Monod. Paul montre toutefois qu'il n'en est rien. Faute d'avoir consulté attentivement les manuscrits, G. Monod n'a pas vu que le texte d'Athénaïs intègre un autre passage, tiré cette fois du *Journal des idées*. À la date de décembre 1823, on lit justement : « J'ai repris le *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire* [...]. Voir : Cesarotti, *Saggio sulla filosofia delle lingue* ; le *Cratyle* de Platon ; Vico *De antiquissima Italorum sapientia*¹⁷ ». Cette allusion « prouve qu'à cette date Michelet connaissait déjà Vico au moins de réputation et sans doute de plus près¹⁸ ». L'enjeu de cette rectification chronologique est d'inverser la relation Vico/Cousin. Tout en la relativisant, à la différence de Monod, l'influence du philosophe éclectique n'est pas niée comme dans le récit d'Athénaïs : « Michelet ne lit-il pas [les remarquables réflexions de Cousin sur la philosophie de l'histoire] précisément à la lumière de ce qu'il vient d'apprendre et ce qu'il sait déjà de Vico ?¹⁹ » suggère très finement Paul Viallaneix. L'intérêt pour Vico et sa vision totale de l'histoire précède donc la problématisation de Cousin. C'est aussi sans doute ce qui explique que la pensée de Michelet débordera le cadre fixé par Cousin très tôt, c'est-à-dire dès les cours à l'École Préparatoire de 1828-1829.

Pourquoi Vico ? Une raison pourrait certes suffire à justifier cet intérêt pour Vico, à savoir l'« incroyable ivresse²⁰ » ressentie par Michelet à la découverte de « son grand principe historique » selon lequel « l'homme est son propre Prométhée ». Tout lecteur de la grande préface de 1869 à l'*Histoire de France* sait cela, mais Paul Viallaneix a su donner davantage de densité à leur relation en soulignant que cette rencontre « [...] est un événement de sa vie privée autant qu'une étape de sa vie intellectuelle²¹. » Michelet se reconnaît totalement en Vico qu'il appelle « mon Vico », précisément parce que leurs vies présentent de nombreux points communs que *La Voie royale* met en lumière :

¹⁶ Michelet, *Journal de mes lectures*, *Écrits de Jeunesse*, op. cit., p. 318.

¹⁷ Michelet, *Journal des idées*, *Écrits de jeunesse*, op. cit., p. 227.

¹⁸ Paul Viallaneix, *La Voie royale*, essai sur l'idée de Peuple dans l'œuvre de Michelet, Paris, Delagrave, 1959, p. 225 (note 6).

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Michelet, note inédite écrite en 1868 citée par P. Viallaneix dans *La Voie royale*, op. cit., p. 224.

²¹ *Ibid.*, p. 224.

De singulières coïncidences favorisent, en 1824, la première métamorphose de l'historien. Ses souvenirs d'enfance, sa culture lui permettent de se transporter sans effort dans les quartiers populaires de Naples, en 1668, pour y revivre sa propre vie. Son père, Antonio Vico, est un pauvre libraire, gai comme le savetier de la fable ; sa mère Candida, fille d'ouvriers, a une nature douce et mélancolique. Les parents de Michelet n'ont donc que changé de noms. Il grandit dans la pénombre de la boutique familiale. Sur la Via San Biagio dei Librai, il retrouve les bruits, la foule et les garnements d'une rue du Marais parisien²²

La confiance que Michelet accorde à Vico n'est pas étrangère à cette origine populaire commune : la relation à Vico est en grande partie conditionnée par cette dimension affective et se noue autour de plusieurs points décisifs – des « nœuds théorico-affectifs » pourrait-on dire – où s'entremêlent, dans le récit de Paul Viallaneix, l'expression des idées et les éléments biographiques. D'abord, en ce qui concerne le rapport au peuple,

les idées que Michelet tient de ses lectures, il découvre en traduisant Vico, qu'elles se vérifient dans son expérience plébéienne. Il croit plus volontiers encore que les « philosophes » des salons du XVIII^e siècle ce fils du peuple napolitain, quand il affirme, avant eux, que l'homme est un être social²³.

Ensuite, le principe métaphysique essentiel de Vico – l'identité du *verum* et du *factum* qui figure justement dans le *De antiquissima italorum sapientia* – serait entré en pleine résonance avec l'histoire du futur historien de la France lorsqu'il participait aux activités de l'imprimerie paternelle : « la méditation de Vico va recouper ici, plus que jamais, l'expérience de Michelet. Elle s'appuie, en effet, sur une définition de la vérité à laquelle l'ancien apprenti-imprimeur, devenu un travailleur infatigable, souscrit avec enthousiasme²⁴ ». Toute la sensibilité de Paul Viallaneix se lit dans ces lignes où l'ordre des affects n'obère pas l'ordre des raisons : il le rend non seulement lisible mais se révèle intimement lié à lui. Aussi *La Voie royale* donne-t-elle à méditer cette dimension *sensible* de la vérité. Cette attention aux « vies parallèles » de Vico et de Michelet qui se situe au plus près de la psychologie et de la sensibilité du futur auteur de l'*Histoire de France* permet de saisir au-delà de la lettre des textes la profonde parenté des *esprits* du philosophe napolitain et du jeune professeur. Cette parenté réside dans une caractéristique que Vico lui-même nommait l'« esprit héroïque », qui marquera de sa profonde empreinte la pensée et l'historiographie micheletiennes.

II. L'esprit héroïque

Plus qu'une méthode, l'esprit héroïque est un état d'esprit. Et c'est cet état d'esprit qui fait de l'historien Michelet le vrai disciple du philosophe Vico. Sur ce point encore, c'est un

²² *Ibid.*, p. 231.

²³ *Ibid.*, p. 231.

²⁴ *Ibid.*, p. 234.

texte édité par Paul Viallaneix qui ouvre cette perspective, à savoir le « Discours sur l'unité de la science²⁵ ». Ce texte avait été commenté par Gabriel Monod mais celui-ci ne l'avait cité qu'avec parcimonie dans *La vie et la pensée de Jules Michelet*. Non seulement Paul Viallaneix l'édite intégralement mais il lui donne aussi toute son ampleur en le rapprochant de deux textes : d'abord d'un autre texte de Vico, *De mente heroïca*, où il n'est pas tant question du « principe héroïque » que de l'« esprit héroïque » et ensuite d'une note de Michelet lui-même de 1869. Ces liens, que Gabriel Monod n'avait pas faits, reconfigurent la relation de Michelet et de Vico en la déplaçant du terrain de la métaphysique de l'histoire (le principe héroïque) sur un autre terrain, celui de la méthode (l'esprit héroïque) qui se révélera tout aussi fécond, même si son influence sera peut-être plus souterraine.

Concernant le texte du « Discours sur l'unité de la science », Paul Viallaneix a l'intuition qu'il est loin d'être un petit discours conventionnel prononcé à l'occasion d'une distribution de prix à des collégiens. En l'éditant, il invite les lecteurs du jeune Michelet à considérer ce discours comme « un système d'éducation, une méthode de pensée et une philosophie qu'il ne cessera pendant toute sa vie d'illustrer et d'enrichir²⁶ ». C'est une note de Michelet qui donne tout son relief à ce texte de jeunesse. Tirée des papiers préparatoires à la grande préface de l'*Histoire de France*, cette note datée de 1869 est publiée dans la notice de l'édition du « Discours sur l'unité de la science » dans les *Écrits de Jeunesse* :

Vico a fait un discours *De mente heroïca*, sur l'héroïsme de l'esprit, sur cette disposition courageuse où le jeune homme doit être d'embrasser toutes les sciences et tous les temps, sur l'impossibilité réelle d'être en rien homme spécial, si l'on est homme universel. En effet, tout tient à tout ; aucune spécialité qui ne confine pas ses bords à l'universalité des choses. Plusieurs années avant d'avoir lu cet admirable discours, j'en avais fait un, faible et médiocre, sur le même sujet. Ce que Vico recommandait, je l'avais d'instinct en moi²⁷.

Tout l'intérêt de la mise en regard de ces trois textes, le « Discours sur l'unité de la science », le *De mente eroïca* de Vico et cette note de Michelet, est de faire apparaître la profonde empreinte de cet *esprit héroïque* sur son œuvre, des *Écrits de jeunesse* à l'aboutissement du parcours intellectuel de Michelet²⁸. Le rapprochement de ces textes se révèle décisif pour l'intelligence de l'œuvre future de Michelet pour deux raisons.

La première raison concerne le *refus de la spécialisation*. Michelet formule une mise en garde vis-à-vis de la spécialisation « disciplinaire » telle qu'elle est pratiquée au collège. Si elle

²⁵ Michelet, « Discours sur l'unité de la science », édité dans les *Écrits de jeunesse*, *op. cit.*, p. 292 sqq.

²⁶ Paul Viallaneix, présentation du « Discours sur l'unité de la science », *Écrits de jeunesse*, p. 291.

²⁷ Note rédigée par Michelet lors de la rédaction de la préface de l'*Histoire de France* en 1869 citée par Paul Viallaneix, *Écrits de jeunesse*, *op. cit.*, p. 292.

²⁸ Contrairement au texte de la note précédemment citée, il est probable que Michelet connaissait le *De mente eroïca* lorsqu'il rédige son discours. J'ai relevé dans le texte lui-même de fortes proximités avec le « Discours sur l'unité de la science » (voir les notes de mon édition du « Discours sur l'unité de la science ») et une lettre de De Angelis exclut que Michelet a découvert ce texte plusieurs années après.

paraît nécessaire dans le cadre pédagogique, la séparation des différentes branches du savoir est néanmoins préjudiciable car elle isole des études qui s'enrichissent et se confirment mutuellement. Les domaines du savoir ne doivent pas être isolés les uns des autres parce que, comme l'écrit Michelet, « tout tient à tout » et l'on ne saurait concevoir « aucune spécialité qui ne confine pas ses bords à l'universalité des choses²⁹ ». L'écriture micheletienne entrelace des types et des niveaux de discours que la spécialisation rend hermétique les uns aux autres : métaphysique et philosophie de l'histoire, historiographie, sciences naturelles, psychologie morale, politique. C'est sans doute à travers ses discussions avec Lucien Febvre que Paul Viallaneix sentit l'esprit héroïque souffler dans les pages où des rapprochements féconds donnent à l'œuvre de Michelet sa dimension pionnière et révolutionnaire, où les détails historiographiques les plus modestes – tel que les jeux de cartes ou le tabac – entrent en résonance avec de vastes considérations philosophiques sur l'homme, la politique et le sens de l'histoire. Cet entrelacement n'est pas une confusion mais l'application de ce principe formulé dans le « Discours sur l'unité de la science » selon lequel on ne divise que pour recomposer. La connaissance des faits isolés est stérile et funeste. Funeste car c'est le *tout* qui est *vivant*.

La deuxième raison qui rend précieuse l'édition du « Discours » réside justement dans le rapprochement s'esquissant déjà entre, d'une part, l'exigence de totalisation et, d'autre part, la vie de l'humanité. Relier les faits c'est saisir « l'esprit qui les vivifie » selon la formule du « Discours sur l'unité de la science³⁰ ». « Embrasse[r] la vie totale des peuples » c'est ressaisir l'unité harmonieuse où s'articulent « leur pensée, leurs croyances, leur langue, leur droit, leur activité matérielle³¹ ». Refuser la spécialisation c'est donc en même temps affirmer la vie, cette « vie totale des peuples » celle-ci étant « l'ultime résultat et la plus précieuse justification de sa méthode historique³² ». C'est ce même esprit que revendique Michelet dans une lettre à Mme Dumesnil, lettre exhumée là encore par Paul Viallaneix : « les prétendues diversités périssent pour moi ; du moins elles viennent graviter dans l'unité vivante. Ce n'est pas un simple changement de procédé et de méthode, c'est une *vita nuova*, une vie où j'essaie d'harmoniser le monde, et qui n'est pas moins ma vie³³ ». Cette *vita nuova* – incarnation de la *scienza nuova* – n'est qu'un autre nom de la « résurrection de la vie intégrale » qui définit l'œuvre de l'historien lui-même. Or, cette *vita nuova* n'est possible que par cette méthode

²⁹ Note de Michelet, *Écrits de jeunesse, op. cit.*, p. 292.

³⁰ Michelet, « Discours sur l'unité de la science », *Écrits de jeunesse, op. cit.*, p. 298. L'unité de la science est justifiée par l'unité de l'intention divine qui préside au développement de l'humanité au fil des générations. Progressivement, cette référence à une providence transcendante unifiant l'humanité cédera la place à une conception du divin pensé comme *immanent* à l'humanité. Voir sur ce point la présentation du « Discours sur l'unité de la science » dans notre édition *Michelet, Philosophie de l'histoire, op. cit.*, p. 35 sqq.

³¹ Paul Viallaneix, *La Voie royale, op. cit.*, p. 216.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 217.

totale propre à l'esprit héroïque dont le « Discours sur l'unité de la science » est la première formulation. L'édition des *Écrits de jeunesse* révèle alors que les intuitions que développera l'œuvre à venir de l'historien s'enracinent au plus profond du cheminement intellectuel de Michelet, lorsqu'il était davantage philosophe qu'historien. Il devient alors évident que la philosophie, loin d'être un vestibule de l'histoire, confère au futur historien l'état d'esprit qui traversera son œuvre d'« humaniste des temps modernes³⁴ ».

*

L'édition minutieuse des textes par Paul Viallaneix ainsi que la sensibilité avec laquelle il a envisagé la rencontre entre Jules et Giambattista permettent de comprendre pleinement la résonance de l'œuvre de Vico dans l'univers mental du jeune Michelet et la dimension structurante de la philosophie dans l'historiographie micheletienne. S'éclaire alors le sens profond de cette formule que le professeur déchu du Collège de France écrira, en Italie, sur la côte Ligure quelques mois avant sa *Renaissance* : « je suis né de Vico ».

³⁴ *Ibid.*, p. 216.

Un événement littéraire : la publication des deux premiers tomes du *Journal* de Michelet (1959 et 1961)

Paule PETITIER
Université Paris Diderot

Parmi vous, beaucoup connaissent sans doute l'histoire de la publication du *Journal* de Michelet, que Paul aimait à retracer – il l'avait fait sur France Inter dans l'émission « La Marche de l'histoire » du 21 novembre 2014. Je ne la rappellerai donc que pour mémoire. Gabriel Monod avait légué à l'Institut un ensemble de cartons scellés contenant les papiers intimes de l'historien, qui ne devaient être ouverts qu'en 1950. L'Institut réunit une commission à cette date. Celle-ci désigna Lucien Febvre et Daniel Halévy commissaires responsables de l'édition, qui se ferait chez Gallimard. Claude Digeon et Paul Viallaneix se virent confier le travail d'établissement du texte et d'édition critique, le premier se chargeant des dernières années (1861-1874), et Paul de la première partie, jusqu'en 1860. Pendant une décennie, les deux chercheurs se consacrèrent à la tâche. L'un et l'autre firent du journal l'objet de leur thèse complémentaire : Claude Digeon soutint la sienne en 1957 et Paul, en 1959. Les *Écrits de Jeunesse* et le premier tome du *Journal* parurent chez Gallimard en 1959 ; le deuxième tome en 1961.

Une fanfare d'articles

Le dossier de presse constitué par Paul Viallaneix, dont il m'avait permis de prendre copie, et sur lequel je me suis appuyée, est impressionnant par le nombre, la taille des articles et le nom de leurs signataires : François Mauriac, Émile Henriot, Pascal Pia, Bernard Pivot, Jacqueline Piatier, Pierre de Boisdeffre, Robert Kemp, A. Delcroix (pseudonyme de François Furet), Dominique Fernandez, Robert Ricatte, André Rousseaux, Jean Guéhenno.

Le retentissement de la publication s'explique sans doute d'abord par le fait qu'elle avait été commandée par l'Institut. Plusieurs académiciens ont d'ailleurs écrit des articles (Émile Henriot, Robert Kemp). Cette édition fut aussi un événement littéraire parce que les temps n'étaient pas les mêmes : la place des lettres dans le monde culturel, notamment dans la Presse, leur prestige social, celui des institutions destinées à les cultiver, telles que la Sorbonne et l'Institut, étaient alors incontestables. Jacqueline Piatier rend compte dans *Le Monde* de la soutenance de la thèse complémentaire de Claude Digeon le 21 juin 1957 en Sorbonne ; Françoise Reiss, de la présentation que Paul fait à l'Institut du deuxième tome du

Journal en février 1961. Paul lui-même fut invité à présenter dans *Le Monde* du 1^{er} mars 1961 le tome II du *Journal*.

On comprend aussi que ce qui se joue alors, c'est la place de Michelet dans la France d'après-guerre, sa capacité à parler encore aux générations de cette époque, notamment sur le plan politique. Or il me semble que l'événement littéraire de la publication du *Journal* est une défaite sur ce plan et contribue, à travers le travail de Paul, à introniser un autre usage, littéraire celui-ci, du *Journal* et bientôt de toute l'œuvre de l'historien. Michelet, mort ou pas ? Telle est la question commune à deux articles séparés par quelques années, l'un de Lucien Febvre paru dans *Combat* en 1954 (24-25 avril), l'autre de François Mauriac paru à l'occasion de la sortie du *Journal*. Febvre s'appuie sur la parution de deux ouvrages consacrés à Michelet, celui d'Oscar Haac sur *Les Principes inspireurs de Michelet* (1951) et celui de Roland Barthes, le *Michelet* des Éditions du Seuil, pour augurer d'un regain d'intérêt envers Michelet, sachant aussi que l'édition du *Journal* se prépare. Aussi intitule-t-il son article : « Michelet pas mort ». Assez désagréablement condescendant vis-à-vis d'Oscar Haac, qui selon lui tire Michelet vers la sèche abstraction des « principes », Febvre félicite en revanche « Barthès » d'avoir saisi l'historien à travers la dimension sensible mieux faite pour le garder en vie. François Mauriac semble lui donner la réplique en 1959 en affirmant pour sa part : « Michelet est mort ». La publication du *Journal* ne lui importe guère, en revanche il lui tient à cœur d'affirmer l'inadéquation de Michelet avec la France contemporaine : « Quelle figure ferait ce Michelet de 1848 dans la France de 1959 ? » Michelet, écrit Mauriac, a commis une double erreur, en prédisant la mort du christianisme et la victoire de la Révolution. Le XX^e siècle a montré, avec la Révolution russe, l'anéantissement des valeurs révolutionnaires-libérales auxquelles tenait Michelet, tandis que le christianisme est devenu leur sanctuaire. « Il ne reste rien de toi, lance-t-il à l'historien, sinon chez ces quelques chrétiens de gauche dont tu avais prophétisé la disparition. » Pascal Pia, auteur de plusieurs articles sur le *Journal*, est lui aussi plutôt critique, et souligne par exemple que « sur l'avenir de l'Europe, Michelet ne s'est pas moins trompé que la plupart des Français de son temps » (*Carrefour*, 1959).

En somme, la réception du *Journal* participe d'un basculement dans la réception de Michelet : le penseur politique est récusé avec ses « principes », et la publication des écrits intimes par deux spécialistes de littérature contribue après le livre de Barthes à faire passer Michelet dans le domaine des lettres.

Une déconvenue

Et pourtant, le *Journal* déçoit tous ceux qui l'attendaient comme un « événement littéraire », car « littéraire », de l'aveu presque général, il ne l'est guère. Beaucoup des articles commencent par l'expression d'une déconvenue. Le *Journal* de Michelet n'est ni une œuvre littéraire ni un document sur la vie littéraire de son époque. Émile

Henriot regrette qu'il se présente comme une « masse souvent indigeste », tandis que son compère Kemp déplore la « pullulation d'insignifiances ». On s'attendait à trouver des notations sur Victor Hugo, Vigny, Lamartine, or, se plaint Henriot, Michelet accorde plus d'attention à « Béranger, chanteur populaire, et George Sand, femme insatisfaite et socialisante ». Même en tant que témoignage historique, le journal n'est pas à la hauteur : rien sur 1830, rien sur 1848, constate Pascal Pia. C'est, conclut Ferrier, « une très grande déception littéraire ». Le *Journal* de Michelet surprend enfin par son caractère d'« aide-mémoire » non apprêté, assez pauvre trouve-t-on en « replis sur soi³⁵ » (Pia), et l'on pourrait en conclure, comme l'avance dans un premier temps A. Delcroix alias François Furet que la pratique diariste de Michelet n'aboutit pas à un journal qui « accède à la dignité véritable de la chose écrite ». Ces doutes ramènent à la question : fallait-il tout publier ? Henriot admet avec réticence la publication des « inutilités », dans la mesure où elle relève d'une érudition minutieuse.

Autre sujet de surprise un peu dépitée : le premier tome ne contient pas les révélations intimes dont la perspective avait attisé la curiosité des futurs lecteurs. Roland Barthes, sans connaître le *Journal*, avait prédit que l'on y trouverait sans doute la confirmation d'un Michelet « voyeur » et « femme de chambre³⁶ ». Répercutée dans la presse, la soutenance de thèse de Claude Digeon avait renforcé le suspens : les dernières années du journal dévoilaient bien une obsession gênante pour les fonctions physiologiques de l'épouse.

Mais, à la parution du premier tome du *Journal*, les curieux en sont pour leurs frais. « Le premier tome ne donnera aucune satisfaction aux indécents », écrit Kemp.

Puis un réajustement...

Une bonne moitié de la critique s'efforce malgré tout de dépasser sa mauvaise impression initiale. Tout d'abord, les journaux de voyage trouvent grâce aux yeux de ceux qui attendent les impressions d'un auteur, et plus particulièrement au sein de ces passages les notations sur l'art. Émile Henriot dit son admiration pour les pages sur Rubens, Robert Kemp apprécie le commentaire du « Philosophe en méditation » de Rembrandt. Il est également ravi d'avoir découvert que les voyages de Michelet expliquaient le *Tableau de la France*, sa place dans l'*Histoire de France*, au sujet de laquelle force encre avait déjà coulé. La publication du *Journal* la justifiait d'une manière simple : c'est que Michelet ne voulait pas laisser refroidir ses impressions. Mais ces journaux de voyage ne faisaient pas partie des papiers de l'Institut ; ils avaient été déposés à Saint-Fargeau (actuelle Bibliothèque historique de la Ville de Paris). C'est à l'initiative de Paul Viallaneix, et avec le soutien de Lucien Febvre, qu'il

³⁵ « Les replis sur soi ne sont pas rares dans son Journal, mais ils n'en constituent pas l'essentiel. Le Journal a d'abord été pour lui un aide-mémoire. » (Pia, 1959)

³⁶ Roland Barthes, Michelet, éditions du Seuil, 1975 [1^{ère} édition, 1954], p. 131 et p. 133.

avait été décidé de compléter le journal de l'Institut en lui réintégrant les parties plus directement en rapport avec la préparation des œuvres de l'historien.

La critique la mieux disposée recherche des raisons d'aimer la partie de la publication venue de l'Institut, ce qui conduit les recenseurs à envisager autrement la nature et l'intérêt de ce journal si particulier, aidés d'ailleurs en cela par les deux communications faites par Paul Viallaneix devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques, les 24 mars 1958 et 27 février 1961.

Faute d'y trouver une œuvre littéraire, la critique voit dans le *Journal* « un document humain, psychologique de premier ordre » (J. Piatier). Après avoir reconnu que le journal ne prétend pas à « la dignité véritable de la chose écrite », A. Delcroix (F. Furet) suggère que l'insouciance totale de la mise en scène et en écriture en fait la valeur : « C'est tantôt une ébauche, un premier jet, tantôt la simple satisfaction du besoin : Michelet vit la plume à la main. C'est pourquoi ce brouillon d'une vie et d'une œuvre, reflet d'une sincérité au jour le jour, constitue un document assez étonnant de notre histoire littéraire : une sorte d'anti-Chateaubriand ».

André Rousseaux estime que le journal éclaire une dimension fondamentale de l'œuvre, son écriture fondée sur l'empathie. Il montre, selon ce critique compagnon de route de l'extrême-droite dans les années 1920, comment la douleur personnelle permet à l'historien de ressentir et de reproduire les douleurs des nations. Le *Journal* montre à nu « le mouvement du cœur par lequel l'historien rejoint les hommes de jadis pour les appeler à la résurrection » (A. Rousseaux). Rousseaux relève cette phrase de Michelet : « La communication individuelle ne me suffit pas. », et la commente ainsi : « Cette communication vitale avec les hommes en foule fait que, pour Michelet, il n'y a rien d'abstrait dans certaines collectivités, dans les nations notamment. »

Enfin, Pascal Pia estime que l'un des bénéfices de la publication du *Journal* est de rectifier l'image d'un auteur quelque peu momifié par la III^e République. Le Michelet du *Journal*, avec son réseau d'amis socialistes ou socialisants, note Pia avec m'a-t-il semblé un certain plaisir, ne ressemble pas au démocrate « que les Paul Bert et les Berthelot ont proposé plus tard à l'admiration des élèves instituteurs ».

Haro sur Athénaïs

D'une certaine façon, la déception éprouvée à la découverte du *Journal* trouve un exutoire commode dans l'acharnement sur Athénaïs. La seconde femme de Michelet est au cœur des commentaires sur le *Journal*, encore plus lorsque paraît en 1961 le tome II, où elle entre en scène. Elle cumule deux fautes : avoir arrangé à sa (mauvaise) façon les textes de l'historien publiés de façon posthume, et avoir exercé sur lui et sur son œuvre d'après 1848 une influence délétère. La misogynie de la fin des années 1950 se manifeste de façon très crue

dans les articles que j'ai eus sous les yeux. Athénaïs avait déjà été épinglée dans le livre d'Anatole de Monzie *Les Veuves abusives* (1936), parmi les huit « femmes de » qui selon l'auteur ont « assassiné leur mari après sa mort ». Les références à cet ouvrage ne manquent pas et les auteurs d'articles renchérissent : « elle avait enrobé d'une éloquence melliflue les vives arêtes d'un jeune texte », écrit Robert Ricatte (qui enveloppe lui-même sa critique de miel) à propos des *Écrits de jeunesse*. André Ferrier, le plus violent, parle de « l'affreuse Mialaret », évoque une « Lolita post-romantique, insidieusement spiritualiste, femme savante, panthéiste, geignarde et gnganngan », et se dépasse dans cette conclusion : « de cette frigidité et de cette infortune elle se fit gloire, arme, instrument de torture, de harcèlement et de domination conjugale ».

Paul Viallaneix, dans l'article donné au *Monde* le 1^{er} mars 1961, avançait que le *Journal* permettait de comprendre l'évolution de l'œuvre de Michelet, le renouvellement de son inspiration. Qu'à cela ne tienne, la critique y trouve en effet la preuve de la responsabilité d'Athénaïs dans l'infléchissement regrettable de l'œuvre. « Si l'œuvre de Michelet s'est, à partir de 1850, imprégnée d'une odeur *sui generis*, c'est, selon Pascal Pia, à Athénaïs qu'elle le doit » (Pia, 1962) « On soupçonnait bien que la présence d'Athénaïs n'a pas été étrangère aux déductions que Michelet tire sans cesse de la physiologie des personnages historiques qu'il étudie ; on se doutait bien que sans cette présence il n'eût probablement écrit ni *L'Amour* ni *La Femme*, mais grâce au *Journal* on en a maintenant l'assurance. » (P. Pia)

Même si Athénaïs est particulièrement chargée, Michelet ne sort pas indemne de ces attaques fondées sur la place trop grande qu'il a donnée à sa seconde femme et sur les conséquences dégradantes de cet enjuponnement. Dans un parallèle peu flatteur pour Michelet, R. Kanters remarque que 1848 est l'année pour Marx du *Manifeste du Parti communiste*, et pour Michelet celle du « premier rendez-vous ».

Le *Journal* est-il un document humain ou un document médical ? Jacqueline Piatier salue l'ouverture du « procès » de Michelet, soupçonné depuis le livre de Barthes et la thèse de Digeon d'être un « obsédé sexuel ». Plusieurs des recenseurs considèrent que le *Journal* relève effectivement de la pathologie, voire qu'il explique mais aussi confirme le « caractère pathologique dont ses écrits se sont trouvés affectés dès l'entrée de sa "mie" dans son existence ». Effet rétroactif sur l'œuvre, donc. Désastre possible. Lors de la séance du 14 mars 1958 à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, Daniel Halévy, l'un des deux commissaires responsables de l'édition, évoque une parution possible dans la « Bibliothèque de La Pléiade »³⁷ et estime que la publication du *Journal* dans cette collection « va porter un coup terrible à la mémoire d'un de nos grands écrivains pris dans le vif d'une maladie qui l'a

³⁷ Je n'ai pas pu vérifier si cela avait été en effet envisagé.

rongé ». Lors de la même séance, René Pommier se demande s'il faut ou non publier les choses déshonorantes.

Le sourcilleux André Ferrier reproche quant à lui à Paul Viallaneix de n'avoir « rien négligé pour mettre en valeur le caractère scabreux et ultramoderne de la plus imprévue des passions romantiques ». Il a été également perturbé par l'« introduction très butorisante [du 2^e volume] où il [PV] interpelle son héros à grand renfort de voussoiements lyriques ». Le Nouveau Roman est l'une des bêtes noires de Ferrier et il a dû être très satisfait du terme (à double sens) « butorisante », qui référerait à *La Modification* de Michel Butor, roman écrit à la deuxième personne, tout en connotant la suffisance.

La défense de l'amour

Certains critiques relèvent cependant le gant et décident de sauver le *Journal* au nom de l'amour, et de l'expérimentation audacieuse que constitue le projet de Michelet. Robert Kanters intitule son article « L'honneur d'aimer » et salue la « gloire de l'amour » : l'amour est pour Michelet « un honneur, une grâce, un surcroît de vie et de vérité. [...] À cinquante ans, il a reçu la grâce presque incroyable de voir entrer dans sa vie une créature capable de fixer ses sens, de soutenir son travail et d'illuminer son cœur : et il a su en être digne, il a su vivre dans l'humilité et la jubilation. »

Il y a à l'époque, on le sent, des progressistes en amour qui savent gré à Michelet, auteur du XIX^e siècle, de sortir ce sentiment de l'ornière idéaliste et conformiste où il leur semble encore embourbé. Jacqueline Piatier clôt le « procès de Michelet » par un non-lieu ; elle voit dans le *Journal* « la vie d'un homme amoureux qui cultive sa passion, en ausculte les fluctuations et s'efforce de saisir, dans une sorte d'expérimentation “in vivo”, la double réalité de l'amour. » L'audace de Michelet a pour elle une résonance moderne ; elle n'est pas sans rapport ajoute-t-elle avec la psychanalyse, et cela le rend « contemporain de notre siècle plus que du sien ».

C'est sans doute Dominique Fernandez le meilleur avocat de cette dimension du *Journal*. Il commence par une charge contre le côté mièvre et sentimental de Michelet, mais pour mieux reconnaître qu'à partir de 1857 lui succède « une analyse, cruelle et tendre, lucide et visionnaire, de l'histoire physiologique d'un couple, leur couple. Voilà le scandale pour les pharisiens, le régal pour les autres. » Fernandez suit Michelet jusqu'au bout, jusqu'à s'inscrire en faux contre ceux qui parlent d'abâtardissement de son génie : au contraire, selon le critique, « le mari médecin retrouve son génie de poète ». Fernandez félicite Michelet d'avoir osé dire que « les sciences de la vie sont les sciences de l'amour ». Tout au plus concède-t-il qu'on peut être agacé par « cette oscillation perpétuelle entre le scatologique et le rose bonbon ». Mais sa conclusion est nette : « Le personnage de Michelet, en tout cas, sort grandi de ce “Journal” : amant généreusement réaliste, prophète de l'intégration de l'âme et du corps,

précurseur de la médecine psychosomatique et de la psychanalyse, enfin pourvoyeur de thèmes et d'images pour les Lautréamont et les Rimbaud. »

L'audace de Michelet n'est pas seulement d'avoir vécu son amour sans se conformer aux normes morales et sociales de son époque, elle est aussi, et c'est ce qui signe son génie, d'avoir cherché une « langue nouvelle » pour dire cet amour. Comment parler de l'amour ? Comment sortir de la tradition de l'Occident, comment inventer une langue juste ? La grandeur de Michelet, Paul Viallaneix l'a souligné dans son article du *Monde* de mars 1961, et Fernandez l'entend et le reprend, réside dans ce projet de créer la « langue d'un Rabelais sérieux et aimant³⁸ », évoquant toute chose de l'amour sans voile mais sans la brutalité qui marque la domination d'un sexe sur l'autre.

Dans *les Nouvelles littéraires*, Pierre de Boisdeffre ne s'arrête pas à l'amour humain, dans lequel il ne voit qu'un élément d'une tournure d'esprit ou d'une spiritualité plus large. Le Michelet du *Journal* révèle selon lui la famille d'auteurs à laquelle il appartient : « L'historien-poète se forge une sorte de mystique panthéiste qui annonce à la fois Maeterlinck, Romain Rolland et Teilhard de Chardin. [...] Ce sentiment de l'infini, cette aspiration d'amour éternel et universel donne son véritable ton au Journal. ».

La spécificité et la grandeur du *Journal*

L'ensemble de ces articles manifeste enfin un effort pour comprendre la nature et la valeur du *Journal*, effort qui s'accroît au fil des parutions. Paul Viallaneix n'y a pas été pour rien, comme on peut le deviner, et autant dans ses communications à l'Académie des Sciences Morales et Politiques que dans son article du *Monde* il s'en est fait le pédagogue. Parmi les critiques, Robert Ricatte, dont on connaît le formidable travail sur les manuscrits des Goncourt, et Jean Guéhenno, ont beaucoup fait pour mettre en lumière l'intérêt de ce texte, que la réception avait de façon générale trouvé ingrat.

Ricatte souligne l'avantage d'avoir sous les yeux le laboratoire de l'historien, « car ce journal n'est pas un cahier clos sur des secrets, mais un instrument de travail, un magasin de notes et d'idées où le professeur et l'écrivain venaient s'approvisionner sans cesse. » Il poursuit : le *Journal* « révèle l'incessant, l'immédiat travail de soi sur soi auquel se livre Michelet, le parti qu'il tire de lacunes parfaitement conscientes, la mise en drame de toute rencontre et toute pensée ».

Même des lecteurs un peu réticents au départ, tels Émile Henriot finissent par reconnaître dans le *Journal* la manifestation d'une sorte d'attitude fondamentale de Michelet, son choix de se mettre au diapason du devenir qui est la matière de ses études, « sa continuelle attitude d'errant à travers ce qui passe » (É. Henriot) Dans la même perspective, Robert

³⁸ Jules Michelet, *Journal*, Gallimard, 1961, t. II, p. 334.

Kanters rétorque à ceux qui doutent du bien-fondé de la publication : « L'œuvre de Michelet doit être prise dans son entier, non comme un bloc, mais comme un fleuve. »

« Journal » est ici « une expression plus commode qu'exacte » avait écrit Paul Viallaneix. « C'est mieux encore qu'un journal » renchérit Guéhenno, qui s'attache à la si belle expression de Michelet, « mon âme de papier ». « S'il a tenu un journal, c'est que vivant avec une avidité, une voracité prodigieuse (qu'on regarde ce qu'était pour lui voyager), il ne supportait pas que rien de sa vie se perdît pour lui. L'idée ne lui vint jamais qu'il pût être publié. Il le tenait pour lui seul, *pro remedio animae*, pour se guérir, pour se construire, et, du même coup, mieux construire son œuvre, en assurer la solidité organique. » (J. Guéhenno) « Ce premier volume, en tout cas, raconte l'histoire de l'extraordinaire effort qu'un individu a pu faire pour échapper à soi-même, pour rejoindre sa patrie et l'humanité » (J. Guéhenno)

On reconnaît enfin, à la suite de Paul Viallaneix, l'intérêt de la démarche diariste de Michelet pour la pensée historique, et Françoise Reiss commentant dans *Combat* la présentation du deuxième volume du *Journal* à l'Académie des Sciences Morales et Politiques souligne que pour Michelet « l'histoire personnelle du cœur et des sens n'est pas indigne de l'histoire tout court, elle y participe profondément. »

Ce bref parcours peut nous faire comprendre à nous, presque soixante ans après cette parution, qu'elle fut un véritable « événement littéraire » par la qualité et la richesse des commentaires qu'elle suscita dans la Presse, attirant l'attention de plumes reconnues. S'il fut surtout question de Michelet, le travail d'« inventeur » comme nous dirions aujourd'hui de Paul Viallaneix ne passa pas inaperçu, il fut l'explorateur d'une nouvelle Atlantide, il fut associé, pour l'éloge comme pour le blâme, à l'audace de son auteur, et il fut salué aussi pour les principes de son annotation, à la fois modeste et brillante, « originale et vivante, écrivait Ricatte, et la plus proche de l'auteur annoté ». Paul Viallaneix avait en effet choisi d'enrichir l'apparat critique de citations de la correspondance, des cours, des papiers, qui éclairaient les formules lapidaires du texte. « En somme, disait-il, le commentaire du Journal a été confié, le plus souvent possible, à Michelet. »

En somme, moi aussi, pour évoquer le souvenir de Paul Viallaneix, en cette journée d'hommage, j'ai voulu laisser la parole, le plus possible, à ceux qui avaient commenté son travail, en 1959 notamment, année dont il se plaisait à me faire remarquer qu'elle m'avait également vu naître, car il me faisait l'amabilité de dire qu'il n'y avait pas de petite coïncidence.

Corpus d'articles de presse dépouillé pour cet article

1) Avant la publication du tome I :

FEBVRE, Lucien : Michelet pas mort », *Combat*, 24-25 avril 1954.

PIATIER, Jacqueline : « La Sorbonne ouvre la première le journal de Michelet, *Le Monde*, 22 juin 1957.

2) Après la publication du tome I :

GUÉHENNO, Jean, « L'Âme de papier », *Figaro*, 7 avril 1959.

MAURIAC, François, « En marge du Journal de Michelet », *Le Figaro littéraire*, 2 mai 1959.

RICATTE, Robert, « Michelet intime », *Lettres françaises*, 12-18 mai 1960.

DELCROIX, André (pseudonyme de François Furet), « Le Journal de Michelet », *France Observateur*, 7 mai 1959.

ROUSSEAU, André : « Le Journal de Michelet », *Le Figaro littéraire*, 25 avril 1959.

KEMP, Robert : « Journal de Michelet », *Les Nouvelles littéraires*, 1959.

PIA, Pascal : « Le favori de Cléo », *Carrefour*, 15 avril 1959.

HENRIOT, Émile, « Le Journal de Michelet », *Le Monde*, 1^{er} avril 1959.

3) Avant la publication du tome II :

REISS, Françoise, « Le second volume du Journal de Michelet révèle l'histoire de sa passion pour sa seconde femme », *Combat*, 28 février 1961.

4) Après la publication du tome II :

VIALLANEIX, Paul : « Le second tome du Journal de Michelet. Un moraliste et un écrivain régénéré par l'amour », *Le Monde*, 1^{er} mars 1961.

PIVOT, Bernard : « Paul Viallaneix lève enfin le voile sur les amours d'un couple célèbre : Jules et Athénaïs Michelet », *Le Figaro Littéraire*, 23 juin 1962.

M. C. : « Le Journal de Michelet », *L'Express*, 16 août 1962.

FERNANDEZ, Dominique : « Une langue nouvelle », *L'Express*, 6 septembre 1962.

KANTERS, Robert : « L'honneur d'aimer », *Le Figaro Littéraire*, septembre 1962.

PIATIER, Jacqueline : « Le dossier du procès Michelet est ouvert », *Le Monde*, samedi 14 (?) janvier 1962.

PIA, Pascal : « La philosophie dans l'alcôve », *L'Express*, 13 juillet 1962.

FERRIER, André : « Michelet ou les poisons d'Athénaïs », *France Observateur*, 17 juillet 1962.

BOISDEFRE, Pierre de : « Le livre de la semaine lu par Pierre de Boisdeffre », *Les Nouvelles littéraires*, 1962.

Présentations de Paul Viallaneix devant l'ASMP

VIALLANEIX, Paul : « Le "Journal" de Michelet », 24 mars 1958, communication devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

VIALLANEIX, Paul : « Le second tome du "Journal" inédit de Michelet (1849-1860). Le second mariage de Michelet », 27 février 1961, communication devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Paul Viallaneix du côté de Vigny

Hans Peter LUND

Académie royale des sciences et des lettres de Danemark

Ce qui intéressait Paul Viallaneix dans Vigny était la présence de l'écrivain dans l'œuvre – ce n'était pas l'influence banale de la vie ou du temps sur cette œuvre, mais bien la *présence* du poète. On le voit dès la préface à l'édition des *Œuvres complètes* de Vigny dans *l'Intégrale* (1965). Pour capter cette présence, il suivait une méthode propre à lui qui révèle donc cette présence et nous donne accès aux particularités de l'œuvre. Cette méthode sera le thème de cet exposé.

La spécificité de l'écrivain Vigny, il la désigne dès l'ouverture de cette introduction : « Lamartine chante, Hugo invente. Il appartient à Vigny de composer. » Il s'ensuit une « exigence d'ordre », une *idée* à développer, des *pensées* selon leur succession nécessaire, tout cela selon une « exigence systématique », presque « racinien[ne] » qui serait même, dit-il, la marque de Vigny. Il se tient à cette pratique ordonnée de *l'idée*, tout au long de ce qui correspond à une douzaine de pages seulement, où il aborde l'œuvre entière, parce qu'il respecte l'obligation de parler de *toute* l'œuvre, qui n'est pas mince, on le sait, quand on pense à celle de l'homme de théâtre, aux deux grands recueils de poèmes, d'abord épiques, puis philosophiques, au grand roman historique de *Cinq-Mars*, à *Stello*, au triptyque de *Servitude et grandeur militaires* et au récit philosophique de *Daphné*. Quant à l'écrivain Vigny, il est là aussi, dans le dynamisme de ses pensées, allant de la douleur à « l'espérance » en passant par le « cauchemar » de l'angoisse, mais c'est un Vigny sous la forme de cette ombre que jettent toujours, je pense, les textes littéraires dans la marge des pages. Pour Paul Viallaneix, l'auteur transpose ses idées qui, du coup, deviennent celles du « martyr » du poète dans *Chatterton*, ou encore celle de la « destinée » dans son dernier recueil de poèmes ou celle du *sacrifice* dans le roman des vertus militaires. En suivant cette transposition, le critique peut aller vers les symboles qui réapparaissent et cristallisent les idées, tels la « lumière », ou le « diamant » : le critique entre ainsi dans la poétique de Vigny qu'il réussit à condenser dans une seule phrase : « Les facettes changeantes du symbole ruissellent d'une seule et même lumière, celle de "l'idée", qu'il diffuse, après l'avoir concentrée », effet de la « solidité », la « clarté » et la « cohérence » du poème. La préface de *l'Intégrale* fait filtrer aussi les réflexions esthétiques de l'écrivain, mais c'est aux dépens de la trame d'images qu'il appartenait à Jean-Pierre Richard d'analyser dans une belle étude sur les impulsions poétiques et l'imaginaire de Vigny. À

propos d'écoles critiques : Paul Viallaneix n'était pas enthousiaste de l'approche structuraliste de la littérature et de l'analyse portant exclusivement sur l'écriture de l'œuvre, dépouillée de tout contexte d'écriture. En revanche, et « tel est bien l'enjeu de la partie », comme il le dit dans la conclusion de cette préface, le lien étroit et presque l'identité qu'il voyait entre l'artiste et l'œuvre l'invitait aussi à prendre en considération certaines circonstances réelles, mais dans leur qualité de circonstances à dépasser, car, dit-il, « Vigny invente dans ses "compositions" l'harmonie qu'il ne lui a pas été donné de contempler, après Lamartine, dans le spectacle du Ciel et de la Terre. Il "refait le monde à son compte", comme "l'artiste" révolté de Camus ».

La parution de cette préface coïncide chronologiquement avec son *Vigny par lui-même* (1964), où il développe sa méthode sur une plus grande échelle. Il est vrai que la collection « par lui-même » oblige à une certaine discipline : on est invité à mettre la personne de l'écrivain au centre comme un « écrivain de toujours ». La collection remplaçait les anciennes collections sur « l'homme et l'œuvre », qu'elles se fussent appelées *Le Livre de l'étudiant*, ou *Connaissance des Lettres*. Paul Viallaneix relève le défi à sa manière, qui est très différente de celle du *Michelet* de Roland Barthes avec ses vingt pages *sur* Michelet, suivies de 150 *par* Michelet. Paul Viallaneix réussit à écrire 175 pages sur Vigny tramées de citations allant d'un seul mot à plusieurs lignes – on dirait que ces pages sont écrites *avec* Vigny. Il en résulte un texte qui donne toute la place au « hors-venu » – c'est ainsi qu'il appelait le « poète toujours à demi absent », en citant Supervielle, un autre de ses poètes préférés. Vigny académicien, un « hors-venu » ? demandera-t-on. Paul Viallaneix explique le paradoxe en adoptant, toujours suivant sa méthode, une approche qui lui permet de dégager la présence de ce hors-venu dans l'œuvre ; pour ce faire, il privilégie le *Journal d'un poète*, « si bien nommé », comme il le dit ailleurs, parce que justement ce titre substitue à l'identité du comte de Vigny celle du « poète ». Et il cite l'introduction très personnelle de l'écrivain à *Servitude et grandeur militaires*, où l'auteur s'efface en tant que personnage public et assume les valeurs illustrées dans le roman. La parole adressée par Vigny à son époque est selon Paul Viallaneix celle de l'œuvre personnelle plus que celle qu'il aurait prononcée sous l'influence de son temps ; et, justement, Vigny n'est guère de son temps : les valeurs mises en avant dans ses œuvres, la « religion de l'honneur » (Vigny), « la sainteté et le martyr » (p. 151) sont passées de mode, dit le critique qui confirme de la sorte son auteur dans son identité créatrice. D'autres critiques s'y sont pris différemment : Pierre-Georges Castex, dans une étude génétique de *La Maison du berger* (1979), ne tiendra guère compte de la biographie extérieure du poète, et chez Paul Bénichou, grand spécialiste des *Mages romantiques* (1988), ce sont les idées circulant dans la période romantique qui sont évoquées pour mettre en perspective et expliquer l'œuvre de Vigny. Si Paul Viallaneix, lui, prend note du fait que la personne du poète évoluait dans un climat littéraire et un contexte de croyances embrassant *l'Imitation*, la Bible (p. 43) et les mythes millénaires, il en fait encore une affaire *personnelle* pour le poète et

n'aborde ce contexte que dans la mesure où il est intégré dans les œuvres. Il maintient que l'idée de *destinée*, par exemple, concerne Vigny personnellement et qu'elle le frappe comme elle avait frappé Moïse (p. 40) ; de même, le *silence* auquel aboutit le mépris pour le temps est réellement celui du poète dans sa retraite du Maine-Giraud et, transposé, celui dont il parle dans la strophe ajoutée au *Mont des Oliviers*. La poésie prolonge l'amour déçu aussi, et appelle, dit le critique, à une « traduction littéraire », ce qui n'est pas la même chose qu'une simple inspiration. De cette manière, Paul Viallaneix reste fidèle au point de vue maintenu dans la petite préface selon lequel les idées sont intégrées à la création littéraire. En effet, ce sont les idées qui, silencieuses au départ, prennent la parole et permettent au chercheur de soutenir que « la pratique de la poésie, comme l'usage de la vie, révèle [...] à Vigny les ressources du silence ». La retraite du solitaire au Maine-Giraud, derrière la fameuse « herse », fructifie en effet et donne lieu à des poèmes : « Le silence se charge de sens », au rythme même où les mots transforment le silence en création. C'est par ailleurs le paradoxe, dit le critique, de *Servitude et grandeur militaires* aussi, où l'adieu des personnages aux armes produit les histoires racontées. Somme toute, le *Vigny par lui-même* prend la forme d'un thyrses, ou celle d'une « treille où le pampre à la rose s'allie », selon Nerval. Moïse est le poète, et le drame de l'amour dans *Chatterton* « se noue, se prolonge, dans la vie sentimentale de l'auteur » (p. 45). L'homme finit par s'absorber dans l'œuvre jusqu'à lui ressembler. Rien donc ici, selon l'interprétation de Paul Viallaneix, des fabulations terrifiantes de Hugo, ni des recueils lyriques de Lamartine. Du double accompagnement dynamique dans le *Vigny par lui-même* se dégage un *ensemble* ou plus précisément une *mise ensemble*.

Cet ensemble réapparaît dans la configuration du « Poète » dans *Les Destinées* dont Paul Viallaneix publie en 1983 une édition savante avec une introduction importante et des commentaires. Là encore, il insiste sur l'identité littéraire du poète aux dépens de son identité civile ; à cette dernière, Vigny dispense un mépris, qui lui coûtera cher d'ailleurs, dans son discours de réception à l'Académie française, mais tant mieux pour l'autre, « la personnalité de l'écrivain », qui « s'identifie [dans *Les Destinées*] au moi philosophique » pour ne laisser du dernier de la famille noble des Vigny que le « nom de poète ». Le poète, et le corps d'écriture qui l'incarne, finissent par évincer le nom et l'état civils, désormais inutiles, tout comme l'« honneur » du noble avait été transposé en celui du soldat dans le cadre romanesque de *Servitude et grandeur militaires*. Fini, avec *Les Destinées*, le roman, fini aussi le drame, heureusement, car, imprévisible dans ses performances, « l'art de la scène [...] trouble [...] le recueillement du poète » soucieux de la composition parfaite de ses textes. Il faut voir, dit le critique, dans cette esthétique la volonté d'une distanciation par rapport à « l'instant », une réticence, dirais-je, par rapport à l'actualité : Paul Viallaneix ne manque pas à ce propos de relever l'erreur de Vigny proposant sa candidature aux élections dans son pays de la Charente en 1848 : le candidat malheureux préférerait même ne pas se présenter en

personne aux électeurs ! Mais il fallait en passer par là, si on était le poète Vigny, car c'est ainsi que le destin de l'homme se transforme en destin littéraire, comme on le voit dans *L'Esprit pur*. Le poète, ce travailleur infatigable qui est embrassé par le 'je' de *La Maison du berger*, occupe ici le premier plan – c'est bien lui qui témoigne des « tableaux humains » et les enferme dans la fameuse bouteille qu'il confie à la mer, et à un destin incertain. Cette « confiance » (p. 41) dans un « temps qu'on croyait perdu » (p. 235) le projette encore en dehors de son propre temps où il dénigre le parler des oracles politiques et se révolte contre la brutalité des tsars. La confiance dans les « idées » est désormais si nette chez Vigny que ce sont elles qui dictent dans le dernier recueil de poèmes le choix du sujet et la « fable », et le souci d'« ordonnance » si grand chez le poète qu'il s'applique à faire alterner les poèmes optimistes et pessimistes. Selon sa méthode, Paul Viallaneix confine ses observations à l'œuvre telle que l'a voulue l'écrivain selon le *Journal d'un poète*, aux lumières que jettent les diamants des poèmes des *Destinées*, à l'« ordre à contrepoint » des poèmes, où « la sagesse succède [...] à la révolte, la sérénité à l'angoisse, l'espérance au désespoir ». Le côté « sombre », dit Paul Viallaneix, qui est le propre des poèmes comme *Wanda* et *Les Oracles*, alterne avec l'espérance dans *La Sauvage* et *L'Esprit pur*. La révolte subsiste dans cette structure, une révolte personnelle (p. 42), car le Christ de la strophe ajoutée tardivement est une nouvelle figure du poète, révolté métaphysique aussi évoquant celle de Camus, dit Paul Viallaneix, aux côtés de l'emblème de la confiance, incarné par la figure du flûtiste, ce Sisyphe romantique. Oui, Camus est présent, aussi bien dans le *Vigny par lui-même* que dans l'édition des *Destinées*.

Toutefois, la période, mais dans ce qu'elle avait de romantique, n'est pas négligée, les doutes qui lui sont propres non plus – on pense à ceux de Hugo saisi d'inquiétude face au déclin du « nom » du Seigneur, dans le premier poème des *Voix intérieures*, « Ce siècle est grand et fort ». Chez Vigny, l'image « tragique » de Jésus gravissant un autre mont que celui de Sisyphe, mais duquel lui ne descendra pas, nous vaut une ouverture sur l'époque littéraire et les lectures de Vigny, entre autres le fameux *Songe* de Jean-Paul. Paul Viallaneix compare *Le Mont des Oliviers* aux descriptions données par les évangélistes Luc, Matthieu et Marc pour montrer que Vigny accentue mieux que ceux-là les effets d'angoisse et d'esseulement. Pourquoi ne pas y voir, encore une fois, une fusion du poète avec son personnage ? « Vigny ne s'embarrasse plus d'aucune imitation, il finit par attribuer à Jésus ses propres pensées. » Cette page confirme donc le bien-fondé de la méthode de Paul Viallaneix : l'écrivain est là, avec ses idées et ses pensées, et parle comme dans le *Journal d'un poète*. La méthode a pu détonner quelque peu – ou beaucoup – avec certaines approches en critique littéraire à l'époque. Il n'en reste pas moins, me semble-t-il, qu'elle n'a rien perdu de son importance.

Je termine en passant avec Paul Viallaneix à tout autre chose, à un passage sur la beauté *esthétique* des vers de Vigny. Il s'agit de *La Maison du berger*, et le passage en question nous rappelle que le critique était doué d'un sens marqué de la chose lyrique et qu'il lui arrivait de

s'exprimer lui-même sur un ton lyrique. Après avoir suivi de près la création compliquée – il dit les « tribulations » – du poème de *La Maison du berger*, il s'éloigne subitement de la critique universitaire avec la remarque suivante : « Il est permis d'oublier l'histoire de *La Maison du berger* au moment d'admirer ce qu'il a d'incomparable. » Cet 'incomparable' est la musique du vers [je m'excuse de lire une strophe de Vigny qui déconseillait qu'on lise « la Poésie à haute voix » comme on lisait une gazette devant ses copains travailleurs dans les fabriques], la musique donc qui sonne dans une strophe précise du poème à partir de laquelle le critique bâtit la conclusion de son commentaire, une strophe qui est moins une perle de la pensée qu'une perle de musique et de peinture, avec...

... ses caractères proprement musicaux : une harmonie aux accords complexes, un tempo aux « bonds » et rebonds de « gazelle », une certaine tonalité en mineur qui, parmi tous les vers composés par Vigny et les grands poètes français, identifie immédiatement ceux de *la Maison du berger* :

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
 Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
 Sous les timides joncs de la source isolée
 Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
 Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
 Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
 Et des fleurs de la nuit entrouvre la prison.

Le poème se déploie enfin à la manière d'une rhapsodie romantique. Il procède alternativement par amplification et par concentration, par enchaînements et par ruptures. Il est aussi lent à conclure un mouvement que prompt à en amorcer un nouveau. Aucune symétrie ne l'obnubile. Aucune clôture non plus le retient. Il cède à l'élan du départ, de la révolte ou de la rêverie. Il se tourne vers l'avenir, où tout redevient possible, où l'amour peut racheter ses fautes et la poésie ses mensonges. Il prend fin sans se conclure. Il donne l'impression d'être inachevé. Il l'est, de fait, puisqu'il n'a ni les dimensions ni l'ordonnance de l'opéra « philosophique » projeté dans le *Journal d'un poète*. Mais il l'est surtout, comme la *Symphonie inachevée* de Schubert, parce qu'il obéit à la loi non écrite de la fantaisie romantique. La maison du berger n'en finit pas de rouler, non plus qu'Éva de rêver, « appuyée aux branches incertaines ». (p. 80)

Bibliographie

- BÉNICHOU, Paul, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988.
- CASTEX, Pierre-Georges, « Le mythe d'Éva dans *Les Destinées* » ; « Camus et Vigny », in *Horizons romantiques*, Paris, Corti, 1983.
- Lund, Hans Peter, Paul Bénichou, *Les Mages romantiques. Revue Romane*, 24, 1989, p. 147-149.
- —, « Le diamant, emblème de l'art chez Vigny et Mallarmé », in: *Révolutions, résurrections et avènements*. Mélanges offerts à Paul Viallaneix, SEDES, Paris, 1991, p. 227-232.
- —, Les articles sur les œuvres de Vigny dans *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Bordas, 1994.
- RICHARD, Jean-Pierre, « Vigny », *Études sur le romantisme*, Paris, Seuil, 1970.

- VIALLANEIX, Paul, *Vigny par lui-même*, Paris, Seuil, 1964.
- —, Alfred de Vigny, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1965.
- —, « Vigny prophète ? Étude de *Paris* », in *Le Réel et le texte*, Paris, Armand Colin, 1974.
- —, « Destinée de l'Esprit pur », in *Relire les Destinées*, Paris, CDU-Sedes, 1980.
- —, « M. de Vigny, homme d'honneur et poète », Bulletin de la Société des Amis d'Alfred de Vigny, n° 12, Paris, 1982-1983.
- —, « Vigny », in *Encyclopædia Britannica*, Chicago, 15^e édition, 1983.
- —, *Les Destinées*, édition critique, Paris, Imprimerie Nationale, coll. « Lettres françaises », 1983.

Le Camus *primordial* de Paul Viallaneix

Anne PROUTEAU

« Avant de fermer les yeux
Je rends grâce et je m'émerveille³⁹. »

Même si la recherche prioritaire de Paul Viallaneix fut consacrée à Michelet, il fait avec Camus, dans ce qu'il nomme ses « années d'apprentissage », une rencontre décisive. Il a vingt ans au sortir de la guerre et appartient à cette génération qui a lu passionnément les éditoriaux de *Combat* : « Dès 1944, après quelques années, aussi lentes à vivre que tout un siècle, de détresse, de mensonge, de silence, de stérilité, Camus figure l'espoir d'une renaissance et de la beauté et de la vérité⁴⁰ ». L'admiration autant éthique qu'esthétique qu'il voue à Camus est perceptible. André Abbou le considère comme faisant partie des disciples et bâtisseurs, un véritable pionnier des études camusiennes⁴¹. Au moment où Camus meurt, René Char, son ami de toujours, fait part d'un courrier à madame Camus l'informant que Camus lui aurait demandé d'être, le cas échéant, exécuteur testamentaire et responsable moral de la gestion posthume des œuvres. Le poète réalise très vite que le travail était important voire complexe et s'associe plusieurs personnalités dont Robert Gallimard qui suivait l'œuvre depuis 1944, Roger Quilliot qui avait écrit *La Mer et les prisons* en 1957 et démarrait la première Pléiade, et de ce fait Paul car ils étaient collègues à Clermont-Ferrand. Plus tard, les deux amis fonderont un « Centre Albert Camus » au rayonnement incontestable.

Impliqué dans ce comité, Paul a désormais accès aux manuscrits de jeunesse. L'une des façons de prendre soin de cet héritage va être de lancer en 1971 une collection chez Gallimard, les *Cahiers Albert Camus*. Pour cette nouvelle aventure, Paul Viallaneix et Roger Quilliot associent au comité de direction, Roger Grenier, collaborateur de Camus à *Combat*, et Jean-Claude Brisville auteur d'une monographie sur Camus. Tous quatre ne sont pas de trop dans ce que Paul appellera

³⁹ Extrait d'un poème de Pierre Meynadier, édité (à compte d'auteur) par Paul Viallaneix et repris dans la préface qu'il fait au recueil, *Telle est cette vie, mon frère*, en 1997.

⁴⁰ Paul Viallaneix, « L'Avènement d'Albert Camus » in *Camus l'artiste*, sous la direction de Sophie Bastien, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Rennes, PUR, 2015, p. 124.

⁴¹ André Abbou, « À la croisée périlleuse des générations » in *Camus l'artiste, op. cit.*, p. 283.

« la double négociation menée avec la famille et avec Gallimard⁴² ». L'ambition de la collection est de permettre que ceux qui aiment Camus puissent bénéficier de la lecture de textes auxquels les universitaires ont pu avoir accès lors de leur recherche et qui pourraient éclairer, nuancer et enrichir la réception de l'œuvre. Le premier numéro concerne le texte de *La Mort heureuse*, bien plus tard cette même collection accueillera *Le Premier Homme*.

En 1973, Paul dirige le deuxième numéro intitulé *Le Premier Camus* suivi de *Écrits de jeunesse d'Albert Camus*. Comme le dit la quatrième de couverture, il va s'intéresser à l'histoire de la vocation littéraire de Camus, « comment se sont formés les idées, les sentiments, les mythes qui s'exprimeront plus tard dans une œuvre d'une rare unité ». À côté des 121 pages d'analyse de Paul, figurent, en annexe, 157 pages constituées par des écrits de jeunesse de Camus datant de 1932, 1933 et 1934 dont certains sont déjà dans la première Pléiade comme, par exemple, le poème *Méditerranée*, l'article sur Bergson ou *Les Voix du quartier pauvre*. D'autres sont totalement inédits comme *Intuitions* et *La Maison mauresque*.

Ces textes représentent le vivier où va puiser Paul Viallaneix pour engager une réflexion sur l'ensemble de l'œuvre de Camus. Il le signale d'emblée : « [Ces textes] n'offrent pas la perfection formelle des premières œuvres jugées dignes de l'impression mais ils révèlent l'effort tenace et secret que Camus s'imposa pour se donner une voix qui n'appartînt qu'à lui⁴³. » À la première difficulté qui est de s'intéresser aux balbutiements d'un écrivain, s'en greffe une seconde, la mort de Camus est récente (treize ans auparavant). Cela ne semble pas impressionner Paul Viallaneix.

Les 121 pages de l'essai intitulé *Le Premier Camus* sont découpées en chapitres au titre éloquent, dont on dirait aujourd'hui qu'ils sont typiquement camusiens, tels que soleil, énigme, pauvreté, témoignage... Ils définissent déjà les leitmotifs structurants de l'œuvre. La réflexion repose sur des textes de nature intime comme la préface de *L'Envers et l'Endroit* publiée en 1958 dont on sait qu'elle prend l'allure d'une préface testamentaire vu la date de la mort de Camus. Des interviews, des correspondances, les fameux *Carnets*, ces journaux de création de Camus, « les coulisses de l'œuvre » selon l'expression de Quilliot, ont acquis au fil du temps une audience qui n'a cessé de croître, qui donneront lieu à un premier colloque en 2010. Oui, le texte critique de Paul Viallaneix n'a pas pris une ride au sens où il se sert de documents présents dans les fonds personnels de Francine Camus qui, depuis, sont venus au jour progressivement. De manière générale, les appuis critiques demeurent aux yeux d'un lecteur contemporain parfaitement équilibrés. Aucune référence ne semble obsolète ou désuète. Dieu sait si les œuvres critiques abondent sur Camus mais

⁴² Hommage de Paul Viallaneix à Roger Quilliot dans le *Bulletin de la Société des Études camusiennes*, n° 49, octobre 1998.

⁴³ P. Viallaneix, *Le Premier Camus* suivi de *Écrits de jeunesse d'Albert Camus*, « Cahiers Albert Camus » 2, Paris, Gallimard, 1973, p. 127.

elles ne relèguent pas à la préhistoire les observations et analyses de Paul qui se révèlent plutôt un point d'appui pour des générations de chercheurs.

Pour Paul Viallaneix, le premier Camus « c'est le fils de personne, le premier orphelin qui n'a pas reçu en héritage l'argument profond de ses récits, de ses chants et de ses drames⁴⁴ ». Il paraît important de noter que le texte liminaire de cet essai se nomme « Le premier homme ». Paul avait sans doute perçu que ce roman, en dépit de son caractère inachevé, donnait de véritables clés de lecture sur l'ensemble de l'œuvre, des fidélités, du parcours de la recherche esthétique de Camus. Le critique part à la recherche des obsessions, des hantises, de l'univers imaginaire de l'écrivain. Parmi ses images, la pauvreté. Observons justement la démarche de Paul, à travers le chapitre qui lui est consacré : comment utilise-t-il les premiers matériaux et explore-t-il leur déploiement dans le processus de création de Camus ?

Le chapitre intitulé la pauvreté est sous l'égide de Michelet (« Nous autres, Barbares ») et Paul considère que « dans sa protestation juvénile, Camus reprend, sans le savoir, le projet que Michelet conçut lorsqu'il se fit fort, en écrivant *Le Peuple*, de "poser contre tous la personnalité du peuple" » (54).

Son analyse prend sa source dans le premier texte qui figure en annexe, à savoir un article de Camus publié dans la revue *Sud* en 1932, intitulé « Jehan Rictus poète de la misère ». D'emblée il relève l'épigraphe éloquente choisie par Camus : « Faire ainsi dire quelque chose à quelqu'un qui serait le pauvre, ce bon pauvre dont tout le monde parle et qui se tait toujours. Voilà ce que j'ai tenté. » Paul suggère que, si faire parler le pauvre est cette intuition que Camus tente d'incarner dans *L'Envers et l'Endroit*, l'écrivain ne peut pas ravalier l'art à une simple dénonciation de la misère. Il souligne alors que, pour Camus, des lieux comme les articles de journaux seront toujours plus appropriés pour un tel réquisitoire, comme la suite d'articles intitulée « Misère de la Kabylie ». Et si Camus tente quelque chose dans « Les Voix du quartier pauvre », c'est toujours, selon Paul, en se tenant à distance, en ne suivant pas « la pente de la révolte ou de l'attendrissement » (55). Il constate que le temps est encore loin où Camus, conscient d'avoir montré sa rigueur littéraire, pourra dans *Le Premier Homme* libérer sa mémoire de fils de pauvre. Le critique consacre ensuite deux pages à une étude précise et tente d'établir des liens entre « Les Voix du quartier pauvre » (1934) et *L'Envers et l'Endroit*, première œuvre publiée en 1937. Dans un travail de génétique textuelle, il montre l'émergence du romancier qui tente d'anonymiser le réel et de passer de l'anecdote à la parabole (59). Paul se montre aussi à l'aise dans des considérations générales sur le mouvement de l'œuvre que dans des analyses de microstructure. Il clôt ce chapitre en contextualisant cette recherche artistique : « Camus sait donc, pour s'y être efforcé lui-même, combien il est délicat de faire parler la "douleur" des hommes. Comment n'admirerait-il pas les rares

⁴⁴ P. Viallaneix, *op. cit.*, p. 20. À partir de maintenant, toutes les références précises à ce livre seront entre parenthèses dans le texte, pour ne pas alourdir les notes de bas de page.

écrivains qui y sont parvenus ? » (62) C'est le cas de Louis Guilloux : Paul cite un extrait de la préface pour *La Maison du peuple* où Camus évoque le « grand art de Guilloux qui n'utilise la misère de tous les jours que pour mieux éclairer la douleur du monde » (63). Au terme de ce chapitre s'éclaire comment à partir d'un matériau très personnel, très sensible aussi, Camus parvient à quitter le ton du témoignage pour accéder à la littérature.

La lecture de cet essai montre aussi le souci de Paul de cerner l'unité de l'univers camusien. D'une manière inspirée, il détourne une expression camusienne à savoir celle de la « monotonie passionnée » pour appliquer à Camus lui-même cette formule aux allures oxymoriques. Pour Camus qui l'avait utilisée en songeant à *La Princesse de Clèves*, et aux grandes œuvres littéraires, « être classique, c'est en même temps se répéter et savoir se répéter⁴⁵ ».

Empruntant cette grille de lecture, Paul part à la recherche de ce que l'on pourrait appeler les ressassements camusiens. Citant *Le Mythe de Sisyphe* il désigne un point de départ, un point fondateur à savoir l'expérience de l'absurde : « [...] la passion essentielle de l'homme déchiré entre son appel vers l'unité et la vision claire qu'il peut avoir des murs qui l'enserrent⁴⁶. » Toujours attentif à faire dialoguer les premiers écrits et la suite de l'œuvre, il identifie dans « L'Art dans la communion » (1933) cette tension déjà présente dans le texte de jeunesse, le jeune Camus écrivant ce besoin d'unité et ce constat de dualités en soi qui semblent irréconciliables. Paul voit avec justesse que, malgré sa nostalgie de l'unité, Camus veut garder intactes l'existence et la gravité de ses contradictions et qu'il met son point d'honneur à « tresser de fil blanc et de fil noir une même corde tendue à se rompre » (90). Il s'agit de faire vivre ces contradictions, et Paul voit jouer cette tension dans de nombreux personnages camusiens et s'attarde longuement à deux d'entre eux, Caligula et Meursault. Évoquant la fameuse pièce de monnaie de Tipasa avec sur la face visible « un beau visage de femme », mais aussi « une face rongée » (88), il voit s'incarner cette métaphore dans *L'Étranger* : « L'histoire de Meursault du fait qu'il est permis d'en superposer l'endroit et l'envers devient exemplaire. Elle enseigne à qui sait lire que la vérité d'un homme n'est jamais simple » (108). Il cite Melville que Camus admirait beaucoup et qui savait créer des mythes que Camus considérait « obscur[s] comme le plein soleil et pourtant limpide[s] comme une eau profonde » (112). Initiant la métaphore, il choisit comme épigraphe de ce chapitre, une phrase de Kierkegaard dont sa chère Nelly était spécialiste : « Où il y a un envers, il y a aussi un endroit. Par conséquent, d'un côté c'est l'envers, de l'autre l'endroit [...] Sans pourtant que par-là, soit décidé de quel côté est l'endroit ou qui l'a de son côté. » Cette tension Paul la nomme aussi le balancement. « Entre le oui et le non, écrit-il, Meursault balance jusqu'à la mort » (116). L'énigme demeure jusqu'au bout.

L'exégèse de Paul tout en traquant, de *L'Étranger* à *La Chute*, les échos, les leitmotifs, ce qui pourrait relever de cette « monotonie passionnée », n'enferme pas l'œuvre dans un schéma

⁴⁵ A. Camus, *L'Intelligence et l'échafaud*, OCI, p. 897.

⁴⁶ A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, OCI, p. 234.

explicatif réducteur et définitif mais fait apparaître en même temps son caractère insaisissable et équivoque.

Il me reste à souligner un dernier intérêt majeur de ce *Premier Camus*. Il faut bien avouer que s'intéresser à Camus dans les années soixante-dix supposait un certain courage, l'œuvre de l'écrivain étant soupçonnée d'être réactionnaire⁴⁷. Paul, qui écrit exactement à cette période, fait partie de ceux qui vont contribuer à sortir Camus d'une sorte de purgatoire.

La première épigraphe qui démarre l'essai est extraite des *Carnets* : « Près de mourir, il se fait lire sa dernière œuvre. Ce n'est pas encore ce qu'il avait à dire. Il fait brûler. Et c'est sans consolation qu'il meurt – avec quelque chose qui claque dans sa poitrine comme un accord brisé⁴⁸ ». De manière presque prémonitoire, en 1938, Camus avait écrit ce fragment qui rejoint étrangement son état d'esprit à la fin de sa vie dont il ne suppose pas bien entendu la courte échéance. Il est frappant de voir comment, deux années avant sa mort, Camus explique à diverses reprises que non seulement son œuvre n'est pas terminée (réflexion qui semble bien naturelle dans la bouche d'un homme de 45 ans) mais que son œuvre n'est pas commencée. Il est à la recherche « d'un équilibre entre ce qu'il est et ce qu'il dit⁴⁹ » et conscient que sa main ne tremblera pas, assurée d'une plus grande maîtrise esthétique, il se sent prêt à écrire « son *Guerre et paix* ». Et c'est au moment où il écrit *Le Premier Homme* qu'il meurt en 1960.

Comme l'écrit Sartre dans son bel hommage qui fait presque oublier la brouille entre les deux hommes : « Mais il faudra apprendre à voir cette œuvre mutilée comme une œuvre totale⁵⁰. » C'est là, il me semble, que la lecture attentive, prospective, ambitieuse de Viallaneix participe de cette conversion du regard. La référence régulière qu'il fait au texte du *Premier Homme* est importante car ce roman reste le dernier et qu'il est pour beaucoup d'entre nous, malgré son inachèvement, une œuvre d'importance, une forme d'aboutissement. Et cela Paul d'une certaine manière l'avait bien anticipé. En montrant l'unité, la richesse de l'imaginaire, la cohérence de la quête artistique de Camus, Paul Viallaneix démontre que cette œuvre n'est ni tronquée ni bancal mais accomplie, non pas qu'elle ait répondu à toutes les questions (d'ailleurs le volume se clôt par « L'œuvre pose plus de questions qu'elle ne donne de réponses ») mais que les chants, les drames ont trouvé une incarnation esthétique, une forme inoubliable et singulière qui parlent au cœur des lecteurs, qui les aident à vivre.

Le Premier Camus de Paul Viallaneix révèle donc un Camus primordial, un Camus essentiel. Le premier Camus laisse entrevoir le dernier Camus fidèle aux origines, fidèle à la ferveur des origines, fidèle aux êtres humains. Et le discours n'est pas clos : précisons, à cet endroit, que la grande

⁴⁷ A. Abbou, « À la croisée périlleuse des générations » in *Camus l'artiste, op.cit.* p. 281.

⁴⁸ A. Camus, *Carnets* [décembre 1938], *OC II*, p. 865.

⁴⁹ Voir pour les références de ce paragraphe la Préface à la réédition en 1958 de *L'Envers et l'Endroit* [1937], *OC I*, p. 31-38.

⁵⁰ Jean-Paul Sartre, « Hommage à Albert Camus », *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

camusienne Jacqueline Lévi-Valensi reprendra, précisera et amplifiera cette analyse à travers sa thèse et son ouvrage *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*⁵¹ en montrant à partir des manuscrits comment l'univers romanesque de Camus se met en place entre 1930 et 1938. Soulignons aussi que la thèse d'Hiroshi Mino, *Le Silence dans l'œuvre d'Albert Camus*⁵², a sans doute été inspirée par ce constat de Paul, « l'œuvre de Camus plus qu'aucune autre est fille du silence » (41) ; reconnaissons enfin que les pages sur l'art comme arrêt m'ont encouragée à réfléchir aux écritures de l'instant présent⁵³ dans l'œuvre de Camus.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, nous ressentons une immense gratitude pour Paul Viallaneix et les chemins qu'il a ouverts généreusement sans jamais se les approprier.

⁵¹ Jacqueline Lévi-Valensi, *Albert Camus ou La naissance d'un romancier (1930-1942)*, Paris, Gallimard, 2006.

⁵² Hiroshi Mino, *Le Silence dans l'œuvre d'Albert Camus*, Paris, José Corti, 1989.

⁵³ Anne Prouteau, *Albert Camus ou le présent impérissable*, Paris, Orizons chez L'Harmattan, coll. « Universités/Domaine littéraire », 2008. Postface de Paul Viallaneix. Merci Paul !

Quel Camus ?

Agnès SPIQUEL

Paul Viallaneix a vécu une proximité aussi enthousiaste que profonde avec Camus, comme en témoignent largement ses textes. Avivée par une rencontre directe avec l'écrivain, cette proximité s'est déployée au cours des années dans le compagnonnage avec Roger Quilliot, à Clermont-Ferrand pour l'essentiel. C'est dans cette Université que Paul, à partir de 1952, mène sa carrière d'enseignant ; c'est là que le rejoint Roger Quilliot, devenu entre-temps un familier de Camus⁵⁴ ; ensemble ils font de Clermont le premier centre des études camusiennes. Il ne s'agira pas ici de retracer cette aventure commune⁵⁵ mais de montrer, en complément du propos d'Anne Prouteau sur *Le Premier Camus*⁵⁶, quelques facettes du rapport étroit que Paul a entretenu avec l'œuvre et la pensée de Camus.

Témoin direct de l'« avènement » de Camus (1945-1949)

L'expression est de Paul, dans un article de 2010⁵⁷. En 1944, le jeune lycéen sort d'une année de maquis en Corrèze et reprend ses études à Paris. C'est le moment où, après avoir lancé dans la clandestinité le journal *Combat*, Camus en devient le rédacteur en chef à la Libération de Paris ; et Paul aimait à évoquer son enthousiasme, chaque matin, à la lecture de la prose nourrissante et belle des éditoriaux de Camus. C'est aussi le moment où l'on a enfin un accès facile aux œuvres de celui-ci publiées pendant la guerre.

Dans l'article émouvant qu'il consacre à Roger Quilliot lors de la disparition de celui-ci, en 1998, Paul évoque leur passion commune pour l'écrivain qu'ils suivent de près :

1945 : condisciples, fils, l'un et l'autre, de "hussards noirs de la République", nous nous découvrons, Roger Quilliot et moi, à vingt ans, de fortes affinités. La lecture assidue du *Mythe de Sisyphe*, de *L'Étranger* et de *Noces*, que Charlot vient de rééditer, mais aussi des éditoriaux de *Combat* change en amitié fraternelle une complicité spontanée. Camus nous apprend à penser librement, alors que

⁵⁴ Roger Quilliot (1925-1998) a bien connu Camus et a écrit sur lui le premier essai d'importance, *La Mer et les prisons* (Gallimard, 1956) ; il a été le secrétaire particulier de l'écrivain lorsque celui-ci songeait à la publication de ses œuvres. Quilliot a le même âge que Paul Viallaneix, qui le saluera de façon très émouvante lors de sa disparition. Rappelons qu'il a aussi mené une carrière politique, comme député, sénateur, ministre (1981-1983) et surtout comme maire de Clermont-Ferrand (1973-1997).

⁵⁵ Voir le dossier « La naissance des études universitaires camusiennes en France : Clermont-Ferrand », *Présence d'Albert Camus* n° 5, « Hommages », 2013, p. 25-45.

⁵⁶ Paul Viallaneix, *Le Premier Camus*, suivi de *Écrits de jeunesse d'Albert Camus* (« Cahiers Albert Camus », Gallimard, 1973) ; voir la contribution d'Anne Prouteau, « Le Camus "primordial" de Paul Viallaneix », dans le présent volume.

⁵⁷ « L'avènement d'Albert Camus », Cahiers Robert Margerit (2010) repris dans *Présence d'Albert Camus*, revue de la Société des Études camusiennes, 2018, p. 140-149.

sévit au Quartier latin une crise de conversion à la religion marxiste-léniniste. Peu importe le regard condescendant qu'arrêtent sur notre "idéologie petit-bourgeois" certains de nos camarades, naguère indifférents à la lutte contre l'occupant nazi. Notre militantisme à nous consiste, en 1945, à prendre la mesure du dépassement de la philosophie du *Mythe de Sisyphe* qu'annonce *Remarques sur la révolte* et à applaudir Gérard Philipe dans le rôle de Caligula au Théâtre Hébertot, puis, en 1946, à écouter Camus plaidant la cause de l'"incroyance passionnée" devant les dominicains du boulevard de Latour-Maubourg, ou encore, en 1947, à nous alarmer de la légende de "sainteté laïque" qui sert à discréditer le chroniqueur "révolté" de *La Peste*⁵⁸.

Il ne mentionne pas ici sa rencontre en direct avec Camus en 1945 à propos de *Lettres à un ami allemand* ; mais il l'a souvent racontée⁵⁹. Camus exalte le jeune Paul et vient conforter ses propres intuitions et convictions. *La Peste*, entre autres, est une œuvre au plus près de ses engagements de résistant, qui ont marqué de façon indélébile sa vision du monde.

On aura noté que Paul fait durer « l'avènement de Camus » jusqu'en 1949, c'est-à-dire jusqu'à la représentation des *Justes* au Théâtre Hébertot (il fait le lien avec la mise en scène de la même pièce par Stanislas Nordey en 2010, année de l'article) ; *Les Justes* sont pour lui un appel à la vie et à l'amour.

L'« avènement de Camus », dans l'immédiat après-guerre, c'est donc le moment où Camus prend sa dimension publique et aussi sa dimension éthique profonde ; Paul écrit : « Camus s'arme, en même temps que du courage de la révolte, d'une lucidité aussi intraitable qu'"honnête"⁶⁰ ».

C'est, d'un même mouvement, un avènement pour le public français et pour Paul – qui n'oubliera jamais la saveur de ces « rencontres », qu'elles aient été directes ou par textes interposés.

Toute l'œuvre

Paul insiste sur la familiarité avec l'œuvre de Camus qu'il a acquise dans son compagnonnage avec Roger Quilliot :

En 1956, j'accueille avec gratitude *La Mer et les prisons*, qui oppose à la querelle cherchée à Camus par Jeanson et Sartre le témoignage d'un critique solide, pertinent et de bonne foi. Roger me fait part de ses entretiens réguliers avec Camus et je me repens de ne pas avoir osé moi-même poursuivre un échange amorcé en 1947 à propos des *Lettres à un ami allemand* [...]. Quelques années passent encore. Je suis de près, comme Roger, la série des adaptations dramatiques que signe et met en scène Camus. Comme lui, je lis et je relis *La Chute*. Nous tombons d'accord pour admirer que le bouc émissaire de l'intelligentsia parisienne se livre à une pareille mise en scène de son pharisaïsme supposé. Je me réjouis de savoir que Roger prépare, avec l'aide de Camus, l'édition des *Œuvres complètes*⁶¹.

Il évoque leur joyeuse complicité camusienne :

⁵⁸ « C'était Roger Quilliot », *Bulletin de la Société des Études camusiennes*, n° 49, octobre 1998, repris, sous le titre « Hommage à Roger Quilliot », dans *Présence d'Albert Camus*, n° 5, *op. cit.*, p. 39.

⁵⁹ Voir le texte de Rémi Larue dans le présent volume, parmi les « Témoignages ».

⁶⁰ « L'avènement d'Albert Camus », *art. cit.*, p. 142.

⁶¹ P. Viallaneix, « Hommage à Roger Quilliot », *art. cité*, p. 40. Très peu de temps après la mort de Camus, Quilliot mènera à bien cette édition en deux volumes par genre (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962 et 1967).

Les entretiens enregistrés dans le studio dont nous disposons à deux pas du Centre développent encore, s'il se peut, notre complémentarité. C'est une joie presque sportive que de se passer et repasser la parole pour "ressusciter" le monologue de Meursault ou l'amitié de Rieux et Tarrou⁶².

À travers son ami, Paul est au plus près de l'homme Camus et de son œuvre, dont il acquiert une connaissance intime. Il peut ainsi percevoir, à mesure qu'elle se constitue, l'unité de cette œuvre et, surtout, son lien profond avec l'homme. Paule Petitier souligne, à juste titre :

Sa critique, assez proche en cela de celle d'un Georges Poulet, recherchait la forme ou l'idée en laquelle se rejoignent un choix existentiel et un parti-pris poétique : le peuple chez Michelet, le silence chez Vigny. C'est sans doute pour cette raison aussi qu'il portait une grande admiration à Camus, dont toute l'écriture semble portée par un engagement profond de l'être⁶³.

Mais, à la Faculté des Lettres (spécialisation oblige !), Paul consacre ses enseignements à Michelet et à d'autres auteurs du XIX^e siècle – mais pas à Camus. Ses étudiants s'en étonneront lors du choc de la mort de l'écrivain, le 4 janvier 1960. Paul l'a très bien évoqué⁶⁴ : spontanément, un fervent hommage est organisé et, à sa suite, « un régime régulier de la fidélité » : séminaires, expositions se succèdent. Paul et Roger Quilliot créent à Clermont le Centre de recherches Albert Camus, où viendront se former ceux qui seront les éminents spécialistes de Camus dans le monde entier. Pour et avec ses étudiants, c'est de toute l'œuvre de Camus, sous l'ensemble de ses facettes, que Paul s'est définitivement emparé.

Quand paraissent les *Carnets* de Camus⁶⁵, recueil de ses réflexions et de ses lectures, laboratoire de son œuvre, Paul en devient un lecteur assidu comme il l'a montré au colloque d'Angers, *Lire les Carnets de Camus* (2010).

Sans prétendre analyser tout ce qu'il dit de Camus, je retiendrai quelques points où il le rejoint sur des questions essentielles.

De plain-pied

Le croyant qu'est Paul suit attentivement la manière dont Camus n'a cessé d'interroger le christianisme – à partir de sa réflexion philosophique sur la théologie chrétienne (dans son Diplôme d'Études supérieures sur Plotin et saint Augustin⁶⁶) et, surtout, à partir de sa rencontre avec des résistants chrétiens. C'est Camus lui-même qui parle d'« incroyance passionnée⁶⁷ ». Paul met

⁶² *Ibid*, p. 41.

⁶³ Paule Petitier, voir infra, annexe n° 2.

⁶⁴ Voir « Premier 'Tombeau' ? », sa contribution à Cerisy, 2013, *Camus l'artiste*, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 277-278.

⁶⁵ A. Camus, *Carnets* I en 1962, II en 1964, III en 1989.

⁶⁶ « Métaphysique chrétienne et néoplatonisme » [1936] *OCI*, p. 999-1081.

⁶⁷ Il ne parle pas de lui-même mais plus largement de « l'incrédulité contemporaine » ; voir sa note dans « Portrait d'un élu » (1943), article sur le *Portrait de Monsieur Pouget* de Jean Guitton (1941) : « En fait, l'incrédulité contemporaine ne s'appuie plus sur la science comme à la fin du siècle dernier. Elle nie à la fois science et religion. Ce n'est plus le scepticisme de la raison en face du miracle. C'est une incroyance passionnée. » (*OCI*, p. 892).

l'expression en exerque⁶⁸ – comme définissant toute l'attitude de Camus, en écho exact de la sienne propre, lui, le croyant passionné. Qu'il s'agisse de croyance ou d'incroyance, il faut qu'elle soit « passionnée », c'est-à-dire tout le contraire de la paresse du cœur ou de la tranquillité intellectuelle (de celui qui s'est fait une opinion une fois pour toutes). Paul note que Camus a de la sévérité pour l'athée mais de la sympathie pour le chrétien – celui pour qui la foi n'est pas une paix, une assurance contre l'angoisse, mais « une espérance tragique⁶⁹ ». Camus, souligne Paul, admire le Christ (qui n'est pour lui ni Dieu incarné, ni le Sauveur) car il a assumé le mal et la mort.

Et dans ce texte grinçant de cynisme qu'est *La Chute*, Paul retient surtout la douleur et le constat déchirant de Clémence au dernier chapitre : « Nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même⁷⁰ » ; Clémence n'attend plus rien (et surtout pas le Saint Esprit) des colombes qui descendent du ciel, sous la forme de flocons de neige sur Amsterdam.

Paul se sent de plain-pied avec le Camus qui aspire à l'amour, au salut, à la vérité, sur le mode d'un questionnement infini, celui-là même qu'il prête à Tarrou, l'ami du docteur Rieux dans *La Peste*, qui se demande si on peut être « un saint sans Dieu⁷¹ ». Certes, le croyant qu'est Paul cherche la sainteté en et avec Dieu ; mais sa quête se fait, comme celle de Camus, à hauteur d'homme. Dans « Instantanés », postface au livre d'Anne Prouteau, *Albert Camus ou le présent impérissable* (2008), qui montre combien Camus est sensible au présent, Paul a cette formule admirable : « Il faut arracher l'amour à l'éternité⁷² ». Il veut questionner la vie et la mort à l'aune non pas de l'éternité, mais du temps humain, de l'instant vécu. Là, il est de plain-pied avec Camus, en particulier le Camus du *Premier Homme* et celui, contemporain du *Premier Homme*, capital aux yeux de Paul, celui de la Préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, où en 1958, Camus fait le point sur lui-même en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, pour « se rapprocher de son centre et tâcher de s'y maintenir⁷³ ». Le centre du temps, ce n'est pas l'éternité, c'est l'instant.

Paul a donné sa dernière contribution sur Camus en 2010, au colloque d'Angers sur les *Carnets*⁷⁴ ; elle est tout entière sous le signe de la formule de l'apôtre : « Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ». Il met Camus en résonance avec cette épître, en prenant appui sur une notation des

⁶⁸ P. Viallaneix, « "L'incroyance passionnée" d'Albert Camus » : conférence à Clermont-Ferrand en 1967, publiée l'année suivante dans « Autour de *L'Étranger* », Série Albert Camus 1, Lettres modernes Minard, 1968.

⁶⁹ Camus utilise cette expression dans une interview qu'il donne en 1948 à Émile Simon. Voir *Actuelles. Chroniques 1944-1948*, OC II, p. 476.

⁷⁰ *La Chute*, OC III, p. 764.

⁷¹ *La Peste*, quatrième partie, OC II, p. 211.

⁷² P. Viallaneix, « Instantanés », postface au livre d'Anne Prouteau, *Albert Camus ou le présent impérissable*, Orizons, 2008.

⁷³ « Préface » (1958) à la réédition de *L'Envers et l'endroit* (1939), OC I, p. 38.

⁷⁴ P. Viallaneix, « Si je n'ai pas l'amour... », *Lire les Carnets d'Albert Camus*, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 177-182. Le titre de ce texte est emprunté à l'épître aux Corinthiens (13, 2) où l'apôtre Paul martèle à plusieurs reprises la formule : « Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ».

Carnets en 1938 : « L'Absurdité règne et l'amour en sauve⁷⁵ ». Il cite également une autre phrase des *Carnets* qui relève, elle, de l'écriture romanesque, comme en témoigne le « il » :

[...] le seul amour qui eût tout sauvé était un amour où il eût été accepté tel qu'il était. Mais l'amour ne peut accepter ce qui est. Ce n'est pas pour cela qu'il crie par toute la terre. Il crie pour refuser la bonté, la compassion, l'intelligence, tout ce qui mène à l'accommodement. Il crie vers l'impossible, l'absolu, le ciel en feu, le printemps inépuisable, la vie passant la mort, et la mort elle-même transfigurée dans la vie éternelle⁷⁶.

C'est Camus qui écrit ces lignes ; Paul aurait pu les écrire, je crois – tant il était pétri d'amour, sous toutes ses formes.

De ce Camus qui crie vers l'impossible et l'absolu, sans vouloir, sans pouvoir y croire, Paul se sentait, j'en suis sûre, infiniment proche.

⁷⁵ *Carnets* [juin 1938], OC II, p. 855.

⁷⁶ *Carnets* [automne 1950], OC IV, p. 1096.

Paul Viallaneix, Directeur de *Réforme* (1985-1991) : un violoncelliste consensuel

par un ancien Directeur de *Réforme* (1991-1995), Michel LEPLAY

Réforme

Ce titre, au singulier, est apparu pour la première fois dans la presse francophone le 24 mars 1945, avec, en sous-titre : « Hebdomadaire protestant d'information générale ». Albert Finet, son fondateur avec Jean Bosc, un autre théologien, fut aussi le premier directeur. Il définissait ainsi la mission du journal ; je cite quelques extraits du premier « Point de vue » de *Réforme* :

La plupart d'entre nous ont participé à la Résistance et toutes nos sympathies vont à ceux-là qui n'ont pas pactisé avec l'ennemi, collaboré. Mais nous pensons que la Résistance confère avant tout des devoirs, non des droits, et nous savons que si l'idole a eu durant quatre ans un masque allemand, elle peut prendre bien d'autres visages ; que nous dénoncerons.

À l'égard des autorités qui nous gouvernent, nous voudrions toujours être des citoyens respectueux et obéissants, mais ce respect même du pouvoir de l'État et cette obéissance aux magistrats nous contraindront, lorsque le gouvernement nous paraîtra errer, à le lui dire sans ambages. Ce sera pour nous la meilleure manière de le servir.

Nous ne sommes et ne voulons être liés à aucun parti ; à plus forte raison n'en créer aucun, ni celui de protestants ni surtout celui des bien-pensants. Nous ne nous cachons pas que pareille position est difficile et que nous serons tentés parfois de prendre pour vérité de l'Écriture ce qui ne serait qu'attitude personnelle. Mais ceux qui ont même foi que nous sauront bien nous le montrer ; et les autres aussi. Nous n'hésiterons pas alors à faire amende honorable. Ni militants d'un parti, ni fanatiques d'une secte, ni dévots d'une chapelle. Libres entièrement parce que entièrement soumis à Jésus-Christ.

C'est une position qui nous réserve plus de coups que d'honneurs. Peu importe, s'il nous reste toujours l'Honneur.

Le pasteur Finet, directeur de *Réforme* jusqu'en 1970, donna à notre hebdomadaire une triple impulsion qui devait se confirmer tout en évoluant avec ses directeurs successifs : d'abord un loyalisme républicain inspiré des souvenirs de la Résistance, ensuite le souci de rassembler la famille protestante dans un dialogue loyal avec les autres chrétiens, enfin un souci de justice sociale et de justesse humaine dans l'élaboration et la pratique des lois de notre vie commune. Après de Gaulle et avec Michel Rocard, Jean XXIII et Martin Luther King seront des hommes repères dans l'interprétation de l'actualité française et internationale. Le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération Protestante de France, avait encouragé dès 1944 « la fondation d'un journal hebdomadaire à l'intention des milieux cultivés non-protestants aussi bien que protestants ». Avec finesse et sympathie, ouvrant le Colloque de notre cinquantenaire, en 1995, Alain Duhamel saluait

« la petite musique de *Réforme*, cette flûte traversière détachant vaillamment ses notes au milieu des cuivres assourdissants de l'orchestre médiatique. » Les « flûtistes » se sont suivis depuis 1945, après Albert Finet auquel succéda le pasteur Bertrand de Luze. Puis ce fut avec bonheur Paul Viallaneix, plutôt un violoncelle, de septembre 1984 à mars 1991. J'arrivai en juillet. Après ce rappel historique trop bref, j'en viens sans plus tarder à ce que vous m'avez demandé, un témoignage sur mon illustre prédécesseur auquel je suis honoré de rendre hommage. Soyez-en remerciés.

Paul Viallaneix à *Réforme*

Je n'ai rien à ajouter à ce qui a été dit de ses travaux universitaires et œuvres principales. Sinon pour souligner d'entrée que ce fut une chance et un bonheur pour les artisans comme pour les lecteurs de notre hebdomadaire de bénéficier pendant presque sept années des qualités exceptionnelles d'un universitaire protestant, par ailleurs théologien averti, protestant né des Écritures Saintes et engagé avec talent et dévouement dans nos institutions ecclésiastiques. Il fut ainsi membre du Conseil national de l'Église réformée de France, sous la présidence du pasteur Jacques Maury, et initiateur, avec Jacques Ellul, d'une réforme de nos études en théologie, à la tête d'une commission dont je fus le secrétaire ébloui... Mais j'en resterai à Paul, directeur de *Réforme*. Je le citerai à plusieurs reprises, tant il est vrai que son style compta beaucoup dans le rayonnement du journal – le nombre des abonnés atteignit 10 000, après les 12 000 du début et les 8 000 actuels... Toujours est-il que, le 7 novembre 1990, il écrivait à propos du « double ministère » de *Réforme* :

Cet hebdomadaire protestant d'information générale répond à la nécessité de porter constamment sur l'ensemble de l'actualité un regard vigilant, afin de dissiper les illusions idéologiques, de déjouer les ruses politiques et de témoigner devant l'opinion publique de la liberté qu'offre aux citoyens, par-delà la reconnaissance institutionnelle des droits de l'homme, la confession des péchés et l'annonce de leur pardon. C'est notre fierté d'exercer à *Réforme* un tel ministère.

Le mot de « ministère » est d'autant moins innocent qu'en français courant comme en protestantisme ecclésial, il signifie « service » au plus noble sens, spirituel et politique, du terme. Le double service identifié par le Directeur était d'une part celui du lien supposé par la communion des lecteurs comme du témoignage proposé à une plus vaste communauté. Dans l'éparpillement parpaillot des feuillets et innombrables supports de presse locaux et régionaux, *Réforme* avait une dimension nationale et culturelle vraiment nécessaire. Et sans doute mieux que d'autres, Viallaneix était équipé intellectuellement et par grâce pour rendre avec fierté un tel service.

Ce ministère de Directeur, fût-il original et personnel, ne s'exerçait pas en solitaire. L'hebdomadaire était administré par un conseil de sages, pensé par un comité de rédaction et réalisé par une équipe de journalistes. Le directeur a donc un triple devoir : maintenir la ligne éditoriale, suivre l'actualité hebdomadaire et animer chargée de la réalisation. Les témoignages que j'ai reçus comme quelques souvenirs permettent de penser que la qualité majeure de cet homme de qualité fut de savoir s'entourer des meilleurs de ses contemporains, et de nous faire bénéficier de ces personnages compétents dont il était souvent ami... D'où la qualité intellectuelle permanente de ce

qu'on écrivait et lisait dans *Réforme*. Je cite quelques noms : Évelyne Sullerot, France Quéré, Jacques Robert, Jean Carbonnier, François Goguel, Fadiéy Lovsky, Georges Bortoli, Jean-Jacques de Félice, Georges Steiner, Pierre Chaunu, Elisabeth Labrousse, Jean Delumeau, Roger Cans, Pierre Joxe, Bernard Cottret, Jean de Cayeux, Jean-Pierre Jossua, Éric Mension-Rigau, Theodore Zeldin, et tant d'autres qui, bénévolement, allaient constituer une sorte d'académie informelle des sciences religieuses de l'actualité.

Pour affiner l'inventaire des questions abordées autant que des collaborateurs sollicités, il faudrait étudier – mais je n'en ai pas maintenant le temps – les thèmes les plus constants abordés par *Réforme*. Je signale : les problèmes d'éthique personnelle et sociale occupaient une place importante ; avec des intelligences mobilisatrices et excitantes, de Paul Ricoeur, et l'affaire du sang contaminé dont notre coreligionnaire, Georgina Dufoix, fut déclarée « responsable mais non coupable », jusqu'à Jacques Ellul, détecteur impitoyable de la transmission du sida et pris à parti par Georges Casalis et d'autres... Ce ne sont que deux exemples d'une vigilance sur les problèmes de conscience de plus en plus nouveaux et auxquels le président Mitterrand répondit par la création d'un Comité d'éthique.

Les questions politiques et internationales n'en restaient pas moins une préoccupation de Viallaneix. Il les traitait avec objectivité et précision, avec des références historiques dont sa culture avait le secret, et une confiance biblique qui ne se démentait pas. S'agissant de l'armement nucléaire, des dépenses militaires, des rapports est-ouest, de la réunification allemande, de notre politique intérieure, il proposait un regard critique mais non sarcastique, une lecture confiante sans naïveté, servi toujours par cette culture générale et généreuse qui mettait en perspective l'histoire d'un monde malheureux appelé au salut de Dieu. La dimension eschatologique éclairait sans faute les quelque trois cents éditoriaux substantiels qu'il écrivit inlassablement.

Je prends deux ou trois exemples, y compris pour vous distraire. Dans l'édito du 14 avril 1990, « Pâques clandestines », il écrit :

En vérité, les hommes que le Christ est venu délivrer du péché et de la mort n'en finissent pas de railler le paria du Vendredi Saint, déguisé en roi des Juifs et couronné d'épines. Mais il se pourrait que la répétition effective de l'outrage, sous nos yeux, soit plus édifiante que le rituel qui en tint lieu pendant des siècles, masquant et affadissant la tragédie du Calvaire. En ce cas, le cri du Fils sur la croix : « Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt, 27, 46) retentirait beaucoup plus distinctement en cette fin de siècle incrédule qu'au temps de la chrétienté triomphante, trop sûre de sa fidélité.

De même, demain, dimanche, la Résurrection sera sans doute, malgré les apparences, plus contemporaine qu'elle ne l'a jamais été. À Paris, en 1990, comme à Jérusalem au début de notre ère, la foule s'apprête à ignorer superbement le miracle. Dieu passe une nouvelle fois pour mort et enterré, descendu aux Enfers pour n'en plus revenir. C'est toujours cet étrange samedi, le jour le plus sombre de la Semaine Sainte, où la foi paraît éteinte. Il inaugure à présent le sacré week-end où triomphe la religion du loisir, c'est-à-dire de l'homme livré à lui-même, au farniente, au bronzage, au culte du corps-roi. Mais quoi de nouveau sous le soleil de la Nouvelle Alliance ? À Jérusalem, le troisième jour qui suivit le dernier souffle et l'ensevelissement du Nazaréen, aucun disciple ne songeait à visiter la sépulture. Seules, quelques femmes se déplacèrent et elles témoignèrent de la Résurrection non point pour y avoir assisté, mais pour avoir découvert la pierre

roulée sur le côté du tombeau vide, puis rencontré non loin de là un bien curieux jardinier (Jn, 20, 15). Les deux Marie, après avoir commencé par se taire (Mc, 16, 8), eurent toutes les peines du monde à convaincre les Onze de la véracité de leur récit (Luc, 24, 11).

Clandestines, nos propres Pâques ne le seront pas moins. Mais ce sera le signe que le Saint-Esprit nous a, à notre tour, après les « saintes femmes », secrètement éclairés. Et il faudra, ce sera notre vocation, que l'incroyable nouvelle, négligée, comme il se doit, au très sérieux journal télévisé de 13h ou de 20h, se remette à courir de bouche à oreille comme le cri des veilleurs sur les murailles d'une antique cité, comme le joyeux mot de passe de nos frères orthodoxes : « *Christ est ressuscité, il est vraiment ressuscité !* »

Le 29 avril 1989, à propos du colloque « Laïcité et débat d'aujourd'hui », organisé par le quotidien *La Croix*, il écrit sous le titre « Laïquement vôtre » :

Puisqu'il est admis par les docteurs de la laïcité que les enseignants fassent désormais appel à des témoignages pour compléter ou corriger, s'agissant du « fait religieux », les connaissances livresques, une nouvelle évangélisation devient possible, pourvu que la profession de foi sollicitée se démarque du prosélytisme sans transiger sur la vérité à professer. C'est dire que les disciples du Christ seront appelés une fois de plus à rendre compte, en personne, de l'« Évangile du Royaume de Dieu » (Ac, 8, 12). Auront-ils assez de simplicité, de confiance et de discernement pour répondre à la demande que leur adresse toute une communauté déséquilibrée par la ruine des certitudes dont la raison moderne s'était enorgueillie ? Le Saint-Esprit ne sera pas de trop pour vaincre la timidité où ils trouvent refuge et qui leur sert d'alibi.

Quelques titres encore d'éditoriaux originaux entre 89 et 99 : « À chacun son général », pour l'anniversaire du 18 juin 1940. Citons-en ce paragraphe décrivant le général en solitaire :

Car il en fut un, et de quelle taille ! comme le Moïse dont Alfred de Vigny, autre officier atypique, imagina l'ultime prière : « Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire... » On trouve rarement de Gaulle, tout au long de sa carrière, là où l'appelle son passé, ou ce qu'on a cru en retenir. Ce soldat d'élite osa prêcher, il y a cinquante ans, une désobéissance qu'il jugeait salutaire en son âme et conscience, ralliant à son appel une armée de bannis ou de clandestins. Ce fils de la France conservatrice gouverna avec des ministres communistes et se reconnut pour ancêtres les jeunes généraux de nos guerres révolutionnaires. Cet élu de la Droite fut aussi celui d'une certaine Gauche, à laquelle avaient appartenu beaucoup des premiers volontaires de la Résistance. Cet « homme fort », soupçonné de bonapartisme en 1958, ne tarda pas à rassurer les républicains de bonne foi. Il fit même preuve d'une sagesse législative qu'on ne lui soupçonnait pas en dotant la France d'une Constitution républicano-monarchique, conforme à la fois à ses convictions et à ses rêves, dont l'actuel prince de l'Élysée, l'un de ses censeurs les plus sévères, n'est pas le dernier à s'accommoder. Ce nationaliste, situé non loin de Maurras, renia d'instinct la devise du penseur de la Révolution nationale, en s'écrivant par trois fois, le 18 juin 1940, devant les micros de la BBC : « *La France n'est pas seule !* »

Après la chute du Mur de Berlin, il parle des « soupirs de l'histoire » qui attend avec la création l'adoption et la délivrance. Parole de saint Paul aux Romains et de Paul Viallaneix aux Français... Ou encore ce magnifique hymne à la « Liberté chérie », célébrée en colloque à Genève pour dénoncer les goulags du temps présent. Quant au conflit israélo-palestinien, il le suivait avec une inquiétude confiance : « J'ai deux amours », titrait l'éditorial du 11 mai 1989. Enfin, pour continuer en beauté avec une pointe de triomphalisme protestant, l'éditorial pour la Semaine de l'unité des Chrétiens, en janvier 1987 : « Frères en Christ », un édito à deux voix, la plume de Jean

Potin, rédacteur en chef de *La Croix*, et celle de notre Viallaneix qui conclut : « Le temps de la communication succède à celui de l'ex-communication, où, à défaut d'une pleine communion, se découvre une communauté. »... *Ut unum sint*...

Il me semble, pour terminer ce rapide inventaire sur une note moins religieuse mais plus sociale, moins ecclésiale et plus politique, que l'un des premiers éditos de Paul Viallaneix représente et annonce tous les autres, « Vous avez dit *nouveaux pauvres* » ; le 20 octobre 1984, il écrit en une de *Réforme* : « Le pire, c'est que les miséreux sont victimes, comme l'affirme Péguy, d'une excommunication de fait. Rejetés, ils ne le sont pas seulement par l'application des règlements sur l'indemnité de chômage. Ils le sont aussi par l'État [...] qui doit prendre le temps de les identifier et de les arracher à la misère. » Et d'interpeller avec vigueur, Mme Dufoix, M. Jospin et M. Mitterrand... Car le *Jean Coste* de Charles Péguy reste d'une prophétique actualité...

Ces analyses d'une actualité souvent tragique n'empêchent pas Paul Viallaneix, un savant restant étudiant, un protestant sans austérité, un très libre journaliste incapable de langue de bois, un chrétien peut-être muni de l'espérance des désespérés, savait pour cela même rire et faire rire. Je pense à ce numéro spécial consacré au fameux rédacteur en chef de *Réforme*, Marcel Régulhem, qui part en retraite, ou à cette farce qui met en boîte les mitres catholiques de l'Église et de son pouvoir. Pour dire que celles et ceux qui ont travaillé avec lui et pour lui ont gardé, sauf une exception, un merveilleux souvenir de sa convivialité cultivée, de son sourire qui rassurait, de son savoir qui impressionnait, mais surtout de son aptitude à des analyses objectives toujours complétées d'une synthèse personnelle. En ce sens son ministère, par définition comme modeste service, était aussi un magistère, dont l'enseignement n'était pas bavardage à bien plaire, mais assurance unique selon laquelle la parole est performative et toute écriture impérative. Les journalistes n'étant pas tous des doctorants, la direction de *Réforme* fut aussi pour Paul une école élémentaire, enfin primaire, qui connaît les priorités et les urgences.

Il me semble enfin pouvoir et même devoir, sans tentative de prosélytisme, témoigner de la foi chrétienne de Paul Viallaneix. Une foi solide, prioritaire, fondée sur les promesses de l'Écriture sainte et enracinée dans la terre sainte des Évangiles. Il fut, comme presque tous ceux de sa génération, marqué par le renouveau biblique et par le sursaut théologique du premier vingtième siècle ; Suzanne de Dietrich et Alphonse Maillot furent ses professeurs. En témoigne un petit recueil de grands textes de Karl Barth, sous le titre *Dieu pour nous*, qu'il préfaça avec la complicité de son épouse (Les Bergers et les Mages éd., Paris, 1998). Et puisque nous sortons de l'évocation de Viallaneix comme directeur de *Réforme*, on signalera, outre cette étude sur Barth, l'édition avec les Presses du Languedoc d'un recueil de contributions sur le thème « Réforme et Révolutions. Aux origines de la démocratie moderne », en juin 1990. Je n'ai pas le temps d'en dire plus, sinon que sur la lancée du bicentenaire de la Révolution française, notre ami pensait avec d'autres que les démocraties modernes, en Europe et en Amérique, dérivent peu ou prou de la révolution religieuse du XVI^e siècle.

Le mot de la fin m'est donné par deux évocations précises.

D'abord, quand le 29 juillet 1989 Paul Viallaneix fut promu et décoré Chevalier de la Légion d'honneur, avec d'autres historiens dans le sillage du bicentenaire de la Révolution française, Michel Vovelle, Mona Ozouf et Maurice Agulhon notamment. Notre ami André Dumas célébra le récipiendaire « dont l'honneur était notre joie. [...] Joyeux exemple de la foi chrétienne qui exalte ce goût littéraire et la mémoire historique, tout en les préservant de la moindre idolâtrie ».

Ensuite, André Dumas encore, pour le départ du Directeur, le 30 mars 1991. À cet adieu fut associée Nelly, l'épouse de Paul, qui lui avait rendu grand service à la rédaction après le départ de Marcel Réguilhem ; Nelly spécialiste de Kierkegaard. « Maintenant, Paul nous quitte, non pour se reposer déjà, mais pour son ouvrage le plus monumental : l'édition critique chez Flammarion des *Œuvres complètes* de Michelet. »

Paul savait bien qu'on n'en a jamais fini avec la restitution et l'interprétation de l'histoire, qu'il s'agisse de notre histoire chrétienne ou de notre histoire française. Ce sera toujours, malgré tous nos succès, comme le disait Paul Ricœur, « un inachèvement comme accomplissement ». À suivre, donc. Merci.

TÉMOIGNAGES

La liberté pour devise

Simone BERNARD-GRIFFITHS

J'ai eu la chance de suivre l'enseignement de Paul Viallaneix avant de lui succéder dans la chaire de littérature française du XIX^e siècle à l'université de Clermont-Ferrand.

Tel était l'homme dans l'intimité, tel était le professeur, insatiablement curieux, incapable de se circonscrire dans ce XIX^e siècle qui fut pourtant au cœur de ses travaux. S'agissait-il de choisir un auteur dans le programme d'agrégation, il délaissait Flaubert pour Marot, soucieux de clamer haut et fort que la Renaissance prophétisait le Romantisme. Il avait un culte pour *Les Réveries du promeneur solitaire* et pour *La Nouvelle Héloïse* qu'il relut d'une haleine peu de temps avant de disparaître. Il voyait dans Rousseau l'un des philosophes des Lumières qui avait le mieux senti et pensé le Peuple dont sa thèse, on le sait, cherchait à définir l'« idée » dans l'œuvre de Michelet. En maîtrise il traitait des *Calligrammes* d'Apollinaire, fasciné par les fusées verbales lancées par un poète que la guerre a marqué de son fer. En DEA, il s'intéressait à la critique structuraliste, toujours méfiant à l'égard des systèmes, toujours avide de butiner les nouveautés. Mais jamais, prenant un texte à bras le corps, il n'aurait voulu l'analyser à la manière de...

La liberté était sa devise. Protestant de cœur avant de le devenir de nom, il plaçait plus haut que tout la conscience individuelle. La sienne, qu'il engageait dans ses cours au point d'y adopter la force de conviction d'un homme de foi persuadé que le Romantisme était profondément religieux, celle de ses étudiants dont il respectait la personnalité. Non pédagogue mais plutôt guide éclairé, il infléchissait des parcours intellectuels par des conversations sur les découvertes qu'il tirait de ses propres lectures. Aucun de ses plus proches disciples ne se ressemblait car le maître n'aurait su consentir à s'ériger en chef d'École. Lorsque je suis devenue son maître assistant, j'ai découvert le rôle singulier qu'il jouait parmi ses collègues. Il aimait la complicité entre celui qui profère ce qui se nommait alors « cours magistral » et la modeste collaboratrice chargée des « travaux » nommés « dirigés », travaux dirigés qu'à la différence de certains enseignants, plus épris de la supériorité de leur grade, il souhaitait partiellement « magistraux » au point, par exemple, qu'il formait le vœu qu'ils traitassent du rôle de l'Histoire dans *Le Rouge et le Noir*, question qui, on le reconnaîtra, ne pouvait se limiter au cadre étroit de l'explication de texte ou de l'exposé ponctuel, académiquement dévolu à l'époque aux « travaux dirigés ».

Malgré cette liberté prise par rapport aux canons hiérarchiques et peut-être même à cause d'elle, il en imposait à tous et la direction du département de français de l'université lui est revenue comme par une évidence de nature, pendant des dizaines d'années, de même que le secrétariat général de la Société des Études Romantiques qui faisait de lui le guetteur actif des études dix-neuviémistes nationales, aux côtés de Claude Duchet et de Max Milner. Il faut dire qu'il avait le rare talent d'être un passeur et même un citoyen du monde. Son séminaire de maîtrise réunissait anglais, danois, indiens, israéliens, tunisiens, dans une heureuse polyphonie. Lorsqu'en 1968, il fonda, en

compagnie de Jean Erhard et d'Albert Soboul, le Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques, il attira dans sa province proche de son terroir natal, la Corrèze, des participants du monde entier, des chercheurs éminents qu'il repérait au cours de ses voyages, toujours avide de la connaissance de l'Autre. Autour de lui, par surcroît, gravitait tout un cénacle de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm qui fut toujours sa véritable maison au point qu'il élut domicile à son ombre, rue de l'Estrapade. Ce charisme, qui le plaçait au cœur d'une sorte de constellation, permit au directeur du Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques qu'il fut jusqu'à sa retraite, de devenir, en constante collaboration avec Jean Ehrard, le compagnon de route d'une vie entière, l'Annoncier et l'orchestrateur de grands colloques internationaux dont le contenu fut pérennisé par des recueils d'*Actes* qui firent date. À la fin de sa carrière, sa famille spirituelle s'agrandit aux universités de Cambridge et surtout d'Oxford où il professa pendant plusieurs années.

N'en doutons point. Un tel être avait la grâce qui fait les véritables maîtres, l'art de communiquer à son entourage, à son auditoire le bonheur de lire les grands textes et de fréquenter presque intérieurement leurs auteurs, bonheur qui l'animait lui-même au point de le maintenir dans une impatience intellectuelle encore vive dans le grand âge. Cette jeunesse d'esprit dont il bénéficia, je puis en témoigner, jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année, lorsqu'il ponctuait de ses interventions ardentes le séminaire « Quinet » dirigé par Sophie Guermès à l'ENS de la rue d'Ulm, procédait d'une vérité profonde, d'un supplément d'âme.

L'Amour était au cœur de son éthique universitaire comme de sa philosophie de croyant. Le professeur, l'éditorialiste de *Réforme*, l'officiant des cultes bucoliques du petit temple corrézien de Madrange, n'étaient qu'un seul et même homme, déclinant sur des registres différents le don de porter la Parole qui était sa caractéristique. Ses nombreux écrits même furent, assez largement, des écrits parlés. Il était une Voix que ses articles, ses livres prolongent au-delà de sa présence réelle, sans en altérer la chaleur. Cette voix avait le rare pouvoir de revendiquer son appartenance à la petite patrie du terroir natal sans renoncer à l'universalité. Il a donc vécu dans sa chair la dialectique du singulier et du général si chère à la pensée romantique. Ce provincial très parisien fit de sa vie une éternelle fête de la Fédération dans un élan très michelettiste.

« Mon plus que père »

Samir MARZOUKI
Université de Manouba

D'abord merci aux organisatrices de cette journée commémorative qui permet aux disciples du professeur Paul Viallaneix, même à distance, de pratiquer la vertu du souvenir et le devoir de reconnaissance.

Paul Viallaneix a été pour moi plus qu'un enseignant et un patron de thèse. Il fut, selon le mot de Villon, « mon plus que père » et, tant que je serai parmi les vivants, je ne suis pas près d'oublier tout ce que sa générosité et sa sollicitude m'ont apporté.

Je l'ai vu pour la première fois en 1970, à la Faculté des Lettres de Tunis où il était venu donner des conférences sur Michelet qu'enseignait, l'année du duel, Géraldy Leroy, un autre enseignant français qui a compté dans ma vie et qui nous a aussi quittés il y a quelque temps. Il s'employait alors à tisser des liens entre Blaise Pascal, son université, et l'université tunisienne et supervisait, côté français, un programme d'envoi à Clermont d'étudiants tunisiens sélectionnés pour préparer l'agrégation de Lettres modernes. Je fus un de ces étudiants à la fin de l'année suivante et il me reçut à Clermont après s'être préoccupé de mon logement à la cité universitaire Étienne Dolet et avoir facilité mon inscription et mon insertion mais je ne devins son étudiant que l'année de mon mémoire de maîtrise que j'avais tenu à consacrer à Guillaume Apollinaire que je n'ai plus quitté depuis cette date, mémoire qu'il accepta de diriger tout en m'encadrant avec d'autres étudiants en vue de l'obtention d'un certificat dont l'essentiel tournait autour d'une de ses préoccupations majeures : le romantisme dans ses rapports avec la Révolution française. L'année d'après, j'ai entamé la préparation de l'agrégation où il assurait un cours sur le théâtre de Molière.

Étudiant tunisien, je n'avais commencé à apprendre le latin qu'à la faculté et même si j'ai été lauréat à Clermont comme je l'avais été à Tunis, j'appréhendais le concours dans la préparation duquel je m'investissais entièrement. Mais, deux mois avant le concours, M. Viallaneix étant parti en mission à Tunis, un étudiant tunisien, ayant surpris une conversation entre lui et M. Leroy à mon propos m'en rapporta la teneur par courrier. À M. Leroy qui lui demandait s'il pensait que j'avais de réelles chances de devenir agrégé comme il le croyait lui-même, M. Viallaneix avait répondu qu'il n'avait aucun doute là-dessus et qu'il s'attendait même à ce que je sois bien classé. Cette foi en mes capacités, exprimée par un tel

maître, m'a donné des ailes et je dois dire que j'ai tenu, dur comme fer, à ne pas décevoir son attente.

De retour à Tunis où l'agrégation m'a permis d'être recruté dans le département où j'avais commencé mes études universitaires, je me suis inscrit, toujours sous sa direction, en thèse d'État, et, entre ses missions à Tunis et mes séjours à Clermont et surtout à Paris, j'ai eu le loisir et la chance de le côtoyer et d'approfondir notre relation. Je lui dois l'essentiel de ma carrière, cela me semble incontestable, car outre la formation qu'il m'a dispensée et le privilège de le voir me traiter en familier et presque en fils, il m'a ouvert son carnet d'adresses et m'a mis en contact avec un autre enseignant-chercheur exceptionnel, feu Michel Décaudin qui m'a aussitôt pris sous son aile et intégré à son équipe jusqu'à la soutenance et bien au-delà de son décès. Bénie soit l'université française qui a produit de tels hommes qui furent mes maîtres et m'ont honoré de leur amitié.

J'ai soutenu mon doctorat d'État à Clermont la veille de la clôture, à Tunis, du concours ouvert pour l'accession au grade auquel elle me donnait droit, et je me souviendrai toujours de ces vénérables êtres se précipitant au bureau du troisième cycle pour que je puisse avoir à temps l'attestation requise pour me présenter à ce concours. Il y avait eux deux mais également deux autres membres du jury, deux hommes à qui je dois beaucoup, Guy Demerson et feu Abdelkader Mehiri qui était venu de Tunis participer à la soutenance. Tous les quatre, privilège insigne dont je serai éternellement reconnaissant, étaient allés de concert s'occuper de mon avenir tandis que je restais bavarder avec feu Joëlle Gardes-Tamine, cinquième membre du jury.

Ma relation avec Paul Viallaneix est demeurée ininterrompue depuis le début des années soixante-dix jusqu'à son séjour en maison de repos. Nous nous écrivions, nous nous rencontrions chaque fois que je venais à Paris et qu'il y était et aussi chaque fois qu'il venait lui-même à Tunis. Il a toujours été affectueux à mon égard et je me souvenais, à toutes les étapes de mon parcours, de ses encouragements, de sa sollicitude et de ses conseils paternels. Nous avions des relations de maître à disciple et quasiment des relations de père à fils. Certaines de ses phrases ont illuminé mon parcours universitaire et ma vie. Il se préoccupait beaucoup de la Tunisie qu'il aimait et qu'il a parcourue en long et en large avec une autre de ses disciples et le mari de celle-ci, Hédia et Taoufik Balafrej, et, chaque fois que mon pays traversait une crise ou vivait des moments difficiles, il écrivait pour demander des nouvelles ou pour s'inquiéter de ce qui arrivait. Chercheur passionné par les révolutions, il essaya, dans nos conversations, au moment de ce qu'on a appelé « le printemps arabe », d'éclairer le présent par le passé pour chasser mes craintes ou contester mes doutes.

Paul Viallaneix était très croyant. Il avait la foi lumineuse et rayonnante. Moi, je suis un agnostique obstiné. Il le savait parce que nous en avons parlé mais il n'a jamais essayé de

me convertir. J'ai écrit quelques articles pour *Réforme* quand il en était rédacteur en chef. L'un d'eux avait pris la forme d'un dialogue avec un ami intégriste où j'affirmais publiquement ce qui, sous d'autres cieux, m'aurait valu une décapitation. Il n'en a pas modifié un seul mot. Je l'ai accompagné quelquefois à son culte, par curiosité. Il en était heureux et considérait ma présence comme un partage, une communion fraternelle. De la même façon, quand nous discutons politique, il m'écoutait avec beaucoup d'attention et de bienveillance, même si certains de mes propos, en particulier sur Israël et les territoires occupés, l'irritaient visiblement quelque peu. Nous sommes allés le voir à Seilhac, après le décès de son épouse que nous connaissions bien aussi, ma femme, qui avait préparé sa thèse de troisième cycle sous sa direction et dont il avait présidé le jury de la thèse d'État, et moi, et nous avons passé avec lui une journée inoubliable. J'étais très proche de lui et j'avais pour lui une affection filiale. Il le savait et me le rendait bien. Nous nous écrivions régulièrement car il appartenait à une génération de correspondants, de rédacteurs de lettres rétifs à l'usage d'autres moyens de communication. Il avait une écriture très belle, limpide comme son cœur.

Quand j'ai été nommé directeur de l'École normale supérieure de Tunis, j'ai fait publier par cet établissement des *Mélanges offerts au Professeur Paul Viallaneix* auxquels ont participé tous ses disciples tunisiens et plusieurs de ses disciples français dont certains contribuent à cette journée d'hommage. Ces mélanges lui furent offerts au cours d'une cérémonie solennelle et, autour de cette cérémonie, plusieurs activités universitaires furent organisées en son honneur. Il m'a parlé plus tard, à Paris, de ce moment tunisien et je fus très touché quand il me montra, sur son petit bureau de la rue de l'Estrapade, ce livre bleu, trônant avec deux ou trois autres livres qu'il avait toujours sous les yeux. Lui qui n'était pas prolix sur lui-même, ému par ce geste collectif, me révéla ce jour-là une autre facette de sa personnalité, non pas intellectuelle mais sentimentale.

Je regretterai toute ma vie cet homme exceptionnel dont la rencontre et la fréquentation furent si déterminantes dans mon parcours professionnel, mon itinéraire intellectuel et, tout simplement, dans ma vie d'être humain. J'ai tant appris de lui, je l'ai tellement aimé et je regrette de ne pas être parvenu à le revoir durant les derniers mois de sa vie malgré toutes mes tentatives. J'ai fini par savoir qu'il était en maison de repos près de Seilhac, j'ai même eu le numéro de téléphone de cet établissement et un autre numéro d'un membre de sa famille. Une seule fois, l'établissement m'a passé sa chambre mais, à mon grand désespoir, personne n'a décroché. Puis, ni l'un ni l'autre numéro n'a répondu et c'est mon collègue Chaabane Harbaoui qui m'a informé de son décès, un mois après ce malheur, le jour où lui-même était parvenu à en être informé. J'aurais tant aimé lui parler une dernière fois pour lui dire que, grâce à lui, je sais à présent le vrai sens du mot fraternité, un mot qui se moque des différences d'âge, de statut, d'ethnie, de culture, de religion et j'aurais sans doute

ajouté ce que je ne lui avais jamais dit et qui lui aurait sûrement fait plaisir, que l'agnostique que je demeure, a eu, toujours grâce à lui, une idée merveilleuse de ce que peut être la foi en Dieu quand elle est foi en l'homme.

Adieu mon maître, adieu mon « plus que père », reposez en paix, homme de bonne volonté, et si vraiment Dieu existe comme vous l'avez cru passionnément, il vous a sûrement accueilli dans sa bienveillance comme vous m'aviez accueilli dans la vôtre.

Je n'oublierai jamais

Hédia Balafrej

Je n'oublierai jamais comment, dès qu'il arrivait à Tunis avec Nelly, il nous réclamait, Taoufik et moi, s'il ne nous voyait pas à l'aéroport.

Avec lui, nous avons visité tous les sites archéologiques du pays et la Tunisie est encore jalonnée de ses souvenirs ! Nous le revoyons encore déchiffrant une stèle romaine, sautant de joie devant la reine punique de Kerkouane... ou sous une tente berbère, buvant le lait de chèvres que venait de lui traire une femme nomade.

Sa petite écriture bleue
si fine, si légère
pétillante comme ses yeux
allègre
précise à l'instar de la pertinence de ses écrits,
malicieuse comme son sourire
délicate comme sa bienveillante amitié

Son disciple et ami,

Michel BARRE

Paul Viallaneix, un universitaire exemplaire

Christian MONCELET

« Avant de prendre la parole, je voudrais dire quelques mots ». Je rends la paternité de cette innocente plaisanterie initiale à l'inimitable Alexandre Vialatte. Que soient donc vivement remerciées Paule et Agnès qui ont organisé cette journée de ferveur amicale et qui, par le truchement de leur voix, permettent aux absents d'être là, parmi vous. De plus, comme d'autres, je tiens à citer Nelly, dont le prénom niche, presque en toutes lettres, dans le patronyme du couple « Viallaneix ». J'ai une raison particulière d'associer les époux. Ma femme eut la chance et le bonheur d'avoir Nelly comme professeur de philosophie à l'École Normale de Filles de Clermont-Ferrand. Son affection admirative pour cette enseignante brillante, recrutée ensuite à l'université, ne s'est jamais démentie.

Cela étant dit, je vous invite à parcourir quelques îles de mon archipel mémoriel. Qu'il soit clair que si je parle beaucoup de moi c'est pour mieux montrer la présence agissante d'un homme qui sut aider une jeune âme à trouver l'atmosphère de son épanouissement et, si j'ose dire, à « égaler son destin », selon l'expression d'Apollinaire dans le poème « Marizibill ».

J'ai connu Paul Viallaneix en 1962, à l'occasion d'un cours public qu'il consacrait au poète Jules Supervielle. De ce cours devait naître, plus tard, le livre sur le « Hors venu » majeur que fut l'auteur de *Gravitations* ou de *La Fable du monde*. Écouter Paul Viallaneix fut un émerveillement ! Son verbe élégant, sa tendre approche d'un poète lui-même délicat, fils non turbulent d'Orphée, firent chavirer mon cœur d'élève de classe préparatoire, nourri de poésie contemporaine. Pour l'anecdote, je précise que c'est à cette occasion que naquit en moi un goût tenace pour les mots-valises. J'entends encore Paul Viallaneix nous lire ce passage d'*En songeant à un art poétique* : « Je n'aime pas le rêve qui s'en va à la dérive (j'allais dire à la dérêve). » Je ne connaissais alors que les créations verbales satiriques du *Canard enchaîné* et je découvrais que certains nœuds de mots pouvaient être jolis, poétiques et pertinents. Plus tard, j'ai étudié ces curieuses chimères lexicales, ces jouissives bêtes-à-deux-mots. Mon maître m'avait donc mis, sans le savoir, un plus à l'oreille.

Spécialiste du XIX^e siècle, Paul Viallaneix aimait aussi la littérature de son époque et c'est tout naturellement vers lui que je me suis tourné pour qu'il dirige d'abord mon mémoire

sur René Guy Cadou puis une thèse de Troisième cycle sur « le titre en littérature », enfin ma thèse d'État sur « le poète de Louisfert ». La titrologie, à l'époque, en était à ses balbutiements (Genette devait publier *Seuils* vingt ans plus tard). Paul Viallaneix accepta que je me lance dans une exploration aventureuse, première synthèse tâtonnante et modeste sur l'art des intitulés littéraires.

Ma dette est immense envers un intellectuel qui s'intéressa aussi bien à Camus qu'au poète Agrippa d'Aubigné (cf. son cours d'agrégation pour les étudiants de Clermont et de la rue d'Ulm), et qui fut à l'origine des centres de recherches sur Camus (avec Roger Quilliot) mais aussi (aux côtés de Jean Ehrard et de Jacques Droz) celui sur la Révolution et le Romantisme. Il faut ajouter qu'en tant que directeur du Département de français, il sut rassembler autour de lui une pléiade d'enseignants de forte magnitude qui ont durablement marqué leurs disciples, Guy Demerson, Michel Lioure, et plus tard Simone Bernard-Griffiths, pour me limiter à ces trois noms.

Pour le jeune homme que j'étais, Paul Viallaneix se montra toujours à l'écoute, toujours prompt à encourager des initiatives culturelles. Ayant parallèlement terminé mon cursus d'apprenti comédien au Conservatoire, je pus, avec son soutien, monter, à la Bibliothèque universitaire, une exposition sur René Guy Cadou avec des lectures de poèmes. Quelques années après, il me proposa de donner vie au grand amphithéâtre de la nouvelle Faculté des Lettres en y jouant *On ne badine pas avec l'amour* que j'avais mis en scène pour un groupe d'étudiants. Il est facile d'imaginer ma joie d'être ainsi « épaulé », avec — orthographe oblige — un P majuscule à l'intérieur de cet adjectif.

Le parcours spirituel de cet humaniste des temps modernes m'a beaucoup fasciné. Agnostique non baptisé, il se convertit, adulte, au protestantisme, religion que professait Nelly, spécialiste de Kierkegaard. En 1985, il commença sa retraite en assumant la direction de l'hebdomadaire *Réforme*. Huit années durant, il devait livrer toutes les semaines un éditorial nuancé et stylé, décidant aussi de clore chaque numéro par le poème d'un auteur vivant. Il eut la délicatesse de publier quelques-uns de mes textes.

Cet hommage est, pour moi, l'occasion d'une prise de conscience. Paul Viallaneix fut très discret sur son engagement dans la Résistance où il rejoignit son père instituteur, à seize ans, quittant Paris pour regagner la Corrèze. Si nous en avons parlé, nous aurions partagé des émotions communes, car un de mes oncles par alliance, lui-même instituteur, avait fait le même choix et avait succombé aux balles de l'ennemi après avoir été arrêté dans sa classe.

L'enseignant que je suis devenu n'a pas oublié le rapport de son maître à la littérature et sa conception de la transmission. Il aimait dire que le verbe « apprendre » s'emploie aussi bien pour le professeur que pour l'élève. Je me souviens d'un cours, radiodiffusé puis photocopié, centré sur le recueil *Alcools* et qui commençait ainsi : « Apollinaire sera

l'intercesseur de notre amitié ». Le ton de la relation humaine sensible était donné par ces mots avenants. Pas de démagogie dans cette façon de prendre, lui le maître, les étudiants par le cœur, mais l'invitation chaleureuse à partager ensemble le festin d'une œuvre.

Merci à tous et à chacun d'avoir partagé avec moi ces souvenirs épars d'un homme « à nul autre pareil », pour reprendre une expression qu'il employait parfois avec une exquise gourmandise.

« Où serais-je plus libre qu'à Clermont ? »

François BERRIOT

J'ai été reçu, pour la première fois, par Paul Viallaneix, à la fin du mois de juin ou au début du mois de juillet 1963. J'ai été immédiatement frappé par sa très grande gentillesse, par sa simplicité, par sa capacité à écouter autrui, son ouverture intellectuelle, son enthousiasme.

J'étais, à l'époque, instituteur de C.E.G. dans le sud de l'Ardèche, et je venais de terminer une Licence de Lettres modernes à Grenoble, tout en enseignant ; j'avais décidé de préparer, à l'Institut de phonétique et de linguistique de Grenoble, un mémoire de D.E.S. sur « Michelet et la linguistique ». René Gsell, le directeur, m'avait donné son accord, mais m'avait demandé de prendre contact avec Paul Viallaneix. Après avoir traversé en voiture le plateau ardéchois puis la chaîne des Puys, je suis donc arrivé à la Faculté de Clermont, alors installée dans ses locaux anciens, boulevard de Gergovie. Paul Viallaneix était en train d'interroger les candidats à l'oral de Licence, et, quand il a eu terminé, nous sommes allés déguster un tartare dans une brasserie de Clermont. Là, Paul Viallaneix m'a beaucoup interrogé sur mon travail d'enseignant débutant et sur mes activités personnelles. La guerre d'Algérie venait de se terminer, dans des circonstances dramatiques ; elle avait été la grande préoccupation de ma génération, et, pour quelques-uns d'entre nous, l'occasion d'engagements profonds. Paul Viallaneix m'a interrogé sur ce point ; il n'était pas satisfait de la façon dont de Gaulle avait réglé le conflit, et il m'a dit : « Sa solution n'était pas la bonne ; le sacrifice des Européens d'Algérie et celui des Algériens qui avaient choisi la France auraient dû être évités. » Il m'a alors parlé de son propre engagement dans la Résistance – je crois avant l'entrée à l'École Normale –, lorsqu'il était devenu agent de liaison et interprète dans le maquis de son père qui relevait de l'Armée secrète et de l'autorité de Londres. Paul Viallaneix m'avait indiqué que le régime de Vichy lui était toujours apparu, entre 1940 et 1944, comme à la fois odieux et ridicule. Il m'avait raconté comment, dans une ville de Corrèze, il avait regardé, du haut d'un balcon, avec son père, la population accueillant Pétain et la supérieure d'une institution religieuse prononçant un discours de bienvenue se terminant par ces mots : « Monsieur le Maréchal, vous êtes notre Jeanne d'Arc, mais une Jeanne d'Arc avec quelque chose en plus ». Effectivement, l'anecdote était significative... Après le déjeuner, nous sommes allés chez Paul Viallaneix ; il occupait alors, avec son épouse, l'étage d'une grande

villa, au cœur d'un jardin. Il m'a reçu dans sa bibliothèque et m'a parlé de Michelet comme s'il s'agissait de quelqu'un appartenant à sa propre famille ; nous sommes ensuite descendus dans le garage prendre le catalogue d'une exposition Michelet à la Bibliothèque Nationale et il m'a raccompagné à ma voiture.

Durant les mois qui ont suivi, j'ai écrit ou téléphoné à Paul Viallaneix, régulièrement, pour l'informer de ce que je trouvais ; il répondait par retour du courrier, longuement et avec précision. Quand le mémoire de D.E.S. a été terminé, à Pâques, je le lui ai soumis. Il m'a adressé, depuis la maison de l'Île d'Oléron qu'il avait fait construire avec des proches, une longue lettre dont je me souviens : il me disait qu'il lisait mon texte, au soleil, sur la terrasse ; il me donnait des conseils pour la rédaction (par exemple : toujours choisir la citation la plus forte, ou, à défaut, présenter les citations par ordre crescendo).

En 1966, après la soutenance du D.E.S. à Grenoble, j'ai demandé à Paul Viallaneix de bien vouloir me diriger à Clermont pour une thèse de 3^{ème} cycle sur « Michelet à l'École Normale et ses cours de philosophie et d'histoire », cours encore inédits et préservés par les notes manuscrites de quelques étudiants remarquables appelés à devenir célèbres, comme Duruy, Chéruef, Germain, Macé de Lépinay. Paul Viallaneix m'a confié les microfilms des manuscrits et m'a reçu deux fois par an, à Clermont, me demandant de rendre compte, à son séminaire, de l'avancée de mon travail. J'arrivais de l'Ardèche par la route, et il était toujours ravi de parcourir les rues de Clermont avec moi dans un cabriolet Triumph rouge. En 1968, il s'est engagé aux côtés des étudiants ; il a beaucoup travaillé avec eux pour concevoir une nouvelle filière de Lettres modernes et une gouvernance plus démocratique de la Faculté ; il m'a écrit en juillet pour me dire que le travail qui avait été accompli durant ce printemps 1968 ne pourrait pas être aboli. L'année suivante, ayant terminé la transcription des manuscrits des cours de Michelet, je me suis préoccupé de rédiger une préface, et, en juillet et août 1969, j'ai rejoint Paul Viallaneix à la B.H.V.P. Nous avons travaillé là, côte à côte, durant plusieurs semaines, dans le fonds Michelet. À midi, il donnait rendez-vous à des collègues et à des amis pour le déjeuner et il me demandait de l'accompagner. Je me souviens de repas avec l'universitaire américain Oscar-André Haac, avec Georges Lubin, avec Jean-François Revel, avec Roger Grenier, avec d'autres encore. Tous ces gens étaient très courtois mais me considéraient, à juste titre, de très haut ; Paul Viallaneix, lui, demeurait toujours aussi gentil, refusant que je règle mon repas : « Vous êtes un bizuth et vous obéissez. » Le soir, nous remontions la rue de Rivoli déserte dans sa D.S. grise.

En avril 1970, il y a eu, à Clermont, la soutenance de la thèse de 3^{ème} cycle. Le matin, avant la cérémonie, Paul Viallaneix m'a reçu dans sa bibliothèque au sommet d'un immeuble neuf qui dominait la ville et les montagnes environnantes. Il m'a demandé ce que je souhaitais faire par la suite et je lui ai répondu que je voulais travailler sur les hétérodoxes du XVI^e siècle

dont je venais de découvrir des manuscrits dans une bibliothèque italienne et dont j'avais eu connaissance par les Cours de Michelet au Collège de France. Il a cherché, dans les rayonnages, le livre de Lucien Febvre et m'a dit : « Commencez par lire ceci. Je ne peux pas vous diriger mais je serai toujours présent. Puisque vous vivez dans le Midi, voyez, à Montpellier, Henri Weber ou quelqu'un d'autre à Aix ou à Nice qui puisse vous aider à vous faire recruter. Cet après-midi, lors de la soutenance, ne vous inquiétez pas trop de ce que dira X. qui ne jure que par Chateaubriand et n'aime pas Michelet... »

À partir de l'été 1970, je me suis consacré à la préparation de la thèse d'État et j'ai informé Paul Viallaneix de ce qui me semblait important, par exemple les pièces du procès de Jacques Gruet, un Genevois très violemment antichrétien et que Calvin avait fait brûler en 1547. C'est à cette époque que Paul Viallaneix m'a annoncé sa conversion à la Réforme. Je lui ai dit mon étonnement ; je me souviens de sa réaction : « Voyez-vous, j'ai eu une grande chance : mes parents, enseignants très attachés à la laïcité, ne m'ont pas donné une éducation chrétienne ; le christianisme ne m'est jamais apparu comme un poids, comme un système d'oppression. Autrefois, j'étais camusien, et vous imaginez combien j'étais étranger à certains articles de foi, par exemple, l'Eucharistie, mais je me suis dit que les paroles "Faites ceci en mémoire de moi" n'avaient rien de choquant ».

En 1976, Paul Viallaneix est venu, à Nice, pour la soutenance de la thèse d'État, et il a évoqué mon « parcours intellectuel » de façon extrêmement chaleureuse, alors qu'à l'évidence, mon apologie des « athéistes » du XVI^e siècle devait le dérouter un peu. Durant les jours qui ont suivi, nous avons parcouru les Alpes-Maritimes, étudiant les primitifs de la Renaissance qui avaient décoré les églises de l'arrière-pays. Il m'a beaucoup parlé de lui, m'expliquant pourquoi il avait refusé une chaire à Oxford (« Un enterrement de première classe », disait-il) et l'invitation formulée par Léon Cellier à venir à la Sorbonne : « Où serais-je plus libre qu'à Clermont, plus proche de la Corrèze et de la maison de mes parents ? »

En 1980, il m'a présenté aux responsables de la Faculté des Lettres de Tunis, dont le Doyen, Mohamed Abdessalem, spécialiste du Moyen Âge, était un de ses amis. Un an plus tard, Paul Viallaneix s'est engagé pour Mitterrand et cet engagement a été sans réserve, aux côtés de son ami Roger Quilliot ; je me souviens qu'il m'a parlé avec une certaine sévérité de collègues syndicalistes qui avaient voté Giscard ; en réalité, il était toujours resté fidèle à l'esprit républicain et socialiste dont son père lui avait donné l'exemple. En 1985, nous nous sommes retrouvés à un colloque à l'E.N.S. de Sousse, avec ses amis tunisiens, Taoufik et Hédia Balafrej, Afifa et Samir Marzouki ; il est descendu, avec son épouse, dans la petite maison que j'avais louée à deux pas de Carthage ; après son séjour, il a rédigé, pour l'hebdomadaire *Réforme*, un article déplorant l'urbanisation touristique et le libéralisme sauvage où semblait s'engager la Tunisie. Je l'ai retrouvé, également, en 1987, à Paris, à la Maison de Radio France où Jacques

Le Goff nous avait tous deux invités pour un « Lundi de l'Histoire » de France-Culture consacré aux leçons de Michelet à l'École Normale.

À partir de la fin des années 1990, les hasards de l'existence ont fait que j'ai eu à examiner de nombreux manuscrits issus de collections privées et destinés à entrer dans des fonds publics. J'ai soumis régulièrement quelques-unes de mes découvertes à Paul Viallaneix qui a manifesté un grand intérêt pour ce genre de travail. Ainsi, par exemple, en 2015, je lui ai parlé d'un important manuscrit d'*Histoire du Moyen Âge et de la Renaissance*, très savamment et élégamment rédigé vers 1860 et dû à la plume d'un professeur du lycée de Rodez qui suivait de près les ouvrages de Michelet ; en fait, ce professeur avait été l'étudiant, à Montpellier, de Germain, doyen de la Faculté et lui-même ancien élève de Michelet à l'École Normale peu après 1830. La filiation était directe, et Paul Viallaneix m'a dit avec enthousiasme : « Envoyez-moi une note ; je vais rédiger un article ». La dernière fois que je lui ai parlé longuement, en 2016-2017, c'était pour lui expliquer que je venais d'établir le catalogue de la bibliothèque personnelle de Jean Moulin et de son père, et que j'y avais trouvé deux anthologies de Michelet, ainsi que les *Précis* et *l'Histoire de la Révolution*, avec des fiches de lecture du père de Jean Moulin et quelques annotations manuscrites de Jean Moulin lui-même. Paul Viallaneix m'a interrogé sur la fin tragique du héros et sur l'hypothèse d'une trahison liée à un conflit interne à la Résistance ; il m'a alors confié qu'en Corrèze, durant le premier semestre de l'année 1944, la tension avait été si vive entre les différents maquis que son père, socialiste et chef d'un maquis de l'Armée secrète, menacé par les membres d'un autre maquis, avait dû se protéger. Je me suis permis de lui poser une question : « Mais vous, qui plus tard êtes devenu si critique à l'égard du Général de Gaulle accusé de dérives monarchiques, comment le jugiez-vous, en 1943 ou 1944 ? » Il a répondu : « Ah ! De Gaulle, en ce temps-là, il était le chef, notre chef... » J'ai senti une sorte d'émotion et d'affection dans la voix, et j'ai compris que Paul Viallaneix n'avait jamais cessé d'être le jeune homme qui, à 19 ans, avait choisi la Résistance. J'ai pensé que j'avais bien de la chance d'avoir été son élève.

Un conteur « à sauts et à gambades »

Anne-Marie TOURNEBIZE

J'ai connu Paul Viallaneix lorsque je suis entrée à la Fac de Clermont-Ferrand en 1969. À l'époque, son enseignement ne portait pas sur Albert Camus (assuré par Claire et Roger Quilliot) mais sur les auteurs du XIX^e siècle qu'il nous faisait découvrir ou redécouvrir grâce à ses cours passionnants et passionnés. Je me souviens en particulier de ceux portant sur Stendhal.

J'ai quitté Clermont en 1974 et j'ai retrouvé Paul Viallaneix en 2009 lors d'une des « rencontres Jacqueline Lévi-Valensi » au Café Procope. Je l'ai reconnu tout de suite quand il est intervenu dans le débat avec sa verve et sa vitalité. Je suis allée le saluer et il a eu l'élégance de sembler me reconnaître. Il m'a invitée à venir le voir rue de l'Estrapade et a commencé alors une série de rencontres et d'échanges chez lui ou lors de déjeuners très animés où la « nourriture terrestre » avait moins d'importance que la « nourriture intellectuelle ». Pour moi peut-être d'ailleurs plus que pour lui !

Car, comme vous le savez tous, Paul était un conteur, et même un conteur « à sauts et à gambades » pour reprendre le qualificatif emprunté à Montaigne par Alexis Lager qui n'a pas pu être présent aujourd'hui mais avec qui j'ai échangé : Paul passait d'un sujet à l'autre comme si tout était lié. Des histoires enchevêtrées avec des plongées dans le temps et dans l'espace, un sujet lui faisant penser à un autre, ou l'évocation d'une personne lui rappelant une autre anecdote, et nous l'écoutions fascinés par son immense culture et sa remarquable mémoire.

Mais une mémoire entretenue par ses qualités d'archiviste. Quand nous étions rue de l'Estrapade, il se levait soudain et avec un sourire malicieux sortait d'un de ses « tiroirs magiques », tel ou tel document à l'appui de son propos. Documents souvent manuscrits que je lui proposais de transcrire « sous fichier word » pour qu'ils soient plus lisibles et les conserver. Je citerai deux exemples qui m'ont particulièrement touchée : il avait conservé le cahier d'écolier sur lequel il avait rédigé, de son écriture régulière et serrée, son rapport de membre du jury de la thèse sur travaux de Roger Quilliot en 1963. Nous l'avons lu ensemble et il m'a commenté ce moment particulier, me citant les autres membres du jury et en évoquant, bien sûr, sa longue et riche amitié avec Roger Quilliot. Ils avaient fondé ensemble

le premier centre d'études Albert Camus à Clermont-Ferrand dans ces mêmes années, centre qui a été reconnu officiellement en 1970. Il possédait d'ailleurs toujours du papier à lettres à en-tête du Centre. Dans le numéro 5- 2013, « Hommages », de notre Revue *Présence d'Albert Camus*, nous avons élaboré avec Paul un dossier sur le sujet, dossier dans lequel il raconte cette aventure commune.

Un autre exemple concerne d'ailleurs et bien entendu Albert Camus. Il avait des copies de lettres manuscrites d'Albert Camus qu'il gardait précieusement, certaines connues comme celles que Camus écrivait à son professeur de français du lycée Bugeaud d'Alger, Paul Mathieu, que Paul me lisait en les commentant. Mais je vais en citer une autre qu'il avait extraite de ses archives en « clin d'œil » à mes origines auvergnates. Lettre émouvante car elle est adressée le 28 décembre 1959 à une correspondante clermontoise en réponse à sa lettre à propos de *La Peste*. Comme elle est courte, je vais vous la lire...

Lecture de la lettre

Comment l'avait-il eue ? Je l'ai compris plus tard en compilant, toujours pour le numéro 5 de notre revue, les mémoires et thèses soutenus à l'Université de Clermont-Ferrand. J'ai découvert le nom d'Alice Bellot-Velazquez qui a présenté en 1992 une thèse de doctorat en Littérature française intitulée « La rédemption dans l'œuvre d'Albert Camus », sous la direction de Paul Viallaneix !

Enfin je voudrais terminer mon hommage à Paul en mettant l'accent sur son ouverture d'esprit, sa curiosité pour son époque qui lui avait fait apprendre à plus de 85 ans le maniement d'un iPad (il me disait alors : « tu vois, à présent, c'est toi mon professeur ! ») mais aussi son ouverture vis-à-vis d'autrui quelles que soient ses origines sociales ou ethniques. Il n'était pas enfermé dans son milieu universitaire mais s'intéressait à des expériences professionnelles très différentes de la sienne. Il me posait beaucoup de questions sur mon ancien métier de DRH en entreprise, très éloigné de son champ de connaissances. Il s'émerveillait du savoir de son jardinier, qui lui apprenait tellement de choses utiles pour son jardin, ou bien racontait les propos de son médecin ou de sa concierge avec le même intérêt gourmand.

Et je terminerai en évoquant le Clermontois Pascal que Paul admirait et dont il me parlait souvent. Il citait chaque fois à son propos la phrase de Camus : « Je suis de ceux que Pascal bouleverse et ne convertit pas. Pascal, le plus grand de tous, hier et aujourd'hui ». N'est-ce pas le plus bel hommage ?

Une foule immense de souvenirs

Rémi LARUE

Ce texte d'hommage à Paul Viallaneix sera court, court mais intense, un peu comme notre relation jusqu'à sa disparition durant l'été 2018. J'ai rencontré Paul Viallaneix à l'occasion d'une séance des Échanges Jacqueline Lévi-Valensi Café Camus – ils avaient encore lieu au Café Procope, quel décor pour une telle rencontre ! Nous étions alors en 2011, et je venais de monter m'installer à Paris. J'entamais tout juste mes recherches sur Camus et la guerre d'Algérie, alors vous pouvez imaginer le bonheur de rencontrer un si grand spécialiste de l'écrivain, un pionnier même si l'on se réfère à la date de publication du deuxième numéro des « Cahiers Albert Camus », intitulé *Le Premier Camus*, et publié en 1974. Les présentations faites, par l'intermédiaire d'Eugène Kouchkine et Agnès Spiquel, le lien était noué et le dialogue pouvait commencer. Car il s'agissait bien d'un dialogue ! En plus de garder en mémoire son sourire malicieux qui disait tant de son tempérament, je retiendrai aussi sa qualité d'écoute et son ouverture à la transmission : ce ne sont pas tous les grands spécialistes et autres grands professeurs qui ouvrent leur salon à un jeune étudiant curieux et hésitant. Paul Viallaneix l'a fait, il m'a accueilli quelques après-midis, confortablement installé dans son salon, afin d'échanger sur mes recherches, sur Camus, sur la Seconde Guerre mondiale, sur sa vie et les différents étudiants ou professeurs qu'il avait eu la chance et le bonheur de croiser. Il m'a même permis de garder une trace de ces échanges à l'aide d'un discret dictaphone posé là, dans un coin, et que l'on se plaisait à oublier. Du début de l'après-midi à la tombée de la nuit, nous discutons sans interruption. Il me posait des questions sur mon travail de chercheur, sur mes origines aussi, qui n'était pas très lointaines des siennes – Dordogne et Corrèze sont voisines.

Et puis il évoquait une foule immense de souvenirs, des souvenirs qu'il savait rendre vivants face à un jeune homme né à la fin des années 1980. L'aventure d'un camarade parisien dans le métro parisien avec un cartable plein de tracts et d'un pistolet, la découverte macabre des pendus de Tullés, l'amour – oui, l'amour ! – pour les éditoriaux de *Combat* écrits par Camus et qu'il découvrait avec toujours plus d'intérêt, une foule dense et vivace de souvenirs dont je garde la trace. Mais si je devais n'en garder qu'un, peut-être que ce serait le récit de sa rencontre avec Camus, tant elle résonne avec notre propre relation. Alors qu'il était jeune

étudiant à l'ENS et que la Seconde Guerre mondiale s'achevait, un programme d'échange entre étudiants français et étudiants allemands de la Forêt Noire était mis en place afin de reconstruire l'amitié franco-allemande. Et d'amitié franco-allemande il fut pleinement question puisque, alors qu'on demandait aux étudiants français d'emporter avec eux un texte qu'ils jugeaient opportun dans l'échange, Paul Viallaneix avait choisi *Lettres à un ami allemand* d'Albert Camus. Dans ce cadre, il lui parut normal d'aller demander au préalable à l'auteur lui-même l'autorisation d'utiliser ce texte. Et le voilà, poussant la porte du bureau de l'écrivain chez Gallimard, reçu avec une bienveillance certaine pour exposer son projet, encouragé, même, par Camus. Ce dernier lui demanda de revenir après l'échange pour évoquer la réception du texte par les étudiants allemands. Une entrevue simple à hauteur d'hommes qui ne manque pas de me rappeler les moments passés avec Paul à parler rugby, littérature, engagement, etc., à dialoguer au sens que Camus donnait à ce terme ! J'ai eu la chance de dialoguer avec Paul et c'est sûrement cela qui explique mon émotion au moment d'écrire ces quelques mots...

Paul Viallaneix

Éloges

Sophie GUERMES

Paul Viallaneix est venu, le 27 novembre 2009, à la Bibliothèque nationale de France, écouter une demi-journée du congrès *Les religions du XIX^e siècle*, que je co-organisais avec Bertrand Marchal. C'est à cette occasion que je l'ai rencontré. À la fin de ma communication, intitulée « L'évangile en question », il a engagé un dialogue qui s'est poursuivi dans les couloirs, puis sur le parvis éventé, nocturne et glacial de la Bnf où je l'ai vu descendre les escaliers à pic sans tenir la rampe (ce n'est que plus tard, quand je l'ai mieux connu, que je lui ai fait part de mon étonnement ; il m'a répondu qu'il avait été très sportif, joueur de rugby, qu'il aimait marcher, et il a ajouté : « Mes jambes, c'est ma liberté. »). Comme nous reprenions le même autobus, la conversation s'est poursuivie, sur un pied d'évidence, comme on parle de pied d'égalité. L'évangile était la grande affaire de Paul, et il avait compris, en m'écoutant, que la question m'intéressait plus qu'aucune autre. Le dialogue s'établit directement, dans l'essentiel, entre cet homme qui appartenait à la génération de mes grands-parents et s'était, comme il me le dit par la suite, converti au protestantisme, et moi, qui à l'âge de quinze ans avais découvert dans le personnalisme d'Emmanuel Mounier un mode d'existence auquel je suis restée fidèle. Dans l'autobus, je l'écoutais et l'observais. Il avait un regard bleu clair, enthousiaste et candide : des yeux de très jeune enfant. Il me fit le récit comique de ses aventures à Nègrepelisse où, jeune chercheur, il avait trouvé chez les descendants d'Albert Valès des manuscrits d'Edgar Quinet conservés au fond d'une malle dans une grange, au milieu de la paille et du produit des récoltes. Ces papiers ont été grâce à lui déposés à l'université de Clermont-Ferrand. De même que l'ancien directeur de la revue *Réforme* n'était pas un chrétien sectaire (je me souviens d'une conversation téléphonique, un dimanche matin, au cours de laquelle il me parla de l'intérêt qu'il prenait à lire le *Jésus* de Benoît XVI ; de mon côté, je lui dis l'admiration que j'avais pour le *Jésus* de Bultmann, et pour la préface qu'avait écrite Paul Ricoeur), le passionné de Michelet reconnaissait que celui-ci avait moins bien compris la Révolution française qu'Edgar Quinet.

Outre le christianisme, Paul avait des sujets de prédilection, au premier rang desquels la Corrèze, et les Corrèziens (j'avais récemment publié un livre sur l'évolution des vins de Bordeaux, que je lui offris en lui disant que plusieurs propriétaires de grands crus étaient

Corréziens); la rue d'Ulm, où il avait fait ses études quarante ans avant moi, et où il était revenu assurer des cours d'agrégation pendant vingt ans; Nelly, à qui il devait sa conversion au protestantisme, et qui avait appris le danois pour traduire Kierkegaard; plusieurs poètes, parmi lesquels Supervielle, et Saint-John Perse, qu'il admirait, tout comme moi, particulièrement (« Je vous dois », m'écrivit-il le 28 février 2012, « de revivre, élargir et reconsidérer, en me fiant à votre réflexion, mon propre parcours spirituel entre poésie et théologie. Vous m'en offrez, me souffle Michelet, une "résurrection" »); Michelet et Camus – je revois sa joie quand, à la fin d'un séminaire, il nous annonça que dans l'heure qui suivait, il allait accorder un entretien sur celui-ci, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Son intérêt pour le « printemps arabe » était aussi lié à l'auteur de *Noces*, de *L'Été* et de *L'Homme révolté*; et le fait de siéger encore une fois au jury d'une thèse sur Michelet – celle d'Aurélien Aramini – fut pour lui un grand bonheur.

Quand Paul sut que j'animerais à partir de l'automne 2010 un séminaire sur l'œuvre de Quinet, il accepta immédiatement d'en être le parrain. Il inaugura la première séance et revint, en voisin comme il le disait, puisqu'il habitait à quelques pas de la rue d'Ulm. C'est par son intermédiaire que je fis la connaissance de Simone Bernard-Griffiths, devenue une grande amie. Nous formions, avec quelques autres habitués, un petit groupe de fervents, travaillant sans autres moyens que la salle prêtée par le Cnrs; mais lorsque je prévenais l'universitaire qui avait accepté d'assurer une séance du petit nombre de participants, il ou elle me répondait souvent, avec une admiration non feinte, que la présence de Paul Viallaneix suppléerait à un vaste auditoire. Je faisais commencer les séminaires à la fin du mois de novembre, période où il était rentré de Seilhac. Il y menait une vie pleine de sagesse, dans un environnement familial depuis l'enfance, au milieu des livres et des géraniums auxquels il accordait tous ses soins. Il y conservait aussi, me confia-t-il dans une lettre du 28 avril 2012 en réponse à une carte envoyée de Rome, un souvenir du Forum, « un morceau de marbre ciselé que j'avais "prélevé", il y a un demi-siècle, dans le débarras d'une fouille, sur le point d'être broyé à jamais ! » Aux abords de son quatre-vingt-cinquième printemps, il avait jugé prudent de ne plus accomplir en voiture le trajet entre Paris et Seilhac en voiture, ayant eu, avoua-t-il, « une petite alerte »; mais il entra de plain-pied dans la modernité en faisant, sur le conseil de son neveu, l'acquisition d'une tablette. Il avait désormais une adresse électronique. « Je change d'époque », me dit-il malicieusement.

Paul est venu fidèlement au séminaire Quinet jusqu'en avril 2015. Lors de cette séance, il venait de passer des examens cardiaques qui s'étaient révélés satisfaisants, compte tenu de son âge – il devait fêter ses quatre-vingt-dix ans le 4 juillet – et de ses antécédents – un triple pontage, vingt ans auparavant. Toutefois, il restait préoccupé. Nous l'avons accompagné, Simone Bernard-Griffiths, Tatiana Antolini-Dumas et moi, jusqu'au croisement de la rue

d'Ulm et de la rue de l'Estrapade ; Simone, qui le connaissait depuis très longtemps, nous dit par la suite qu'elle était inquiète, le trouvant fatigué, tandis que Tatiana et moi restions émerveillées de le voir encore en bonne forme : sur le chemin, longeant Notre-Dame du Liban, il évoquait ses années de classes préparatoires à la fin de la guerre. En le quittant, j'ai prononcé des paroles rassurantes, mais il a hoché la tête en signe de dénégation : quelque chose n'allait pas, il en était persuadé. Quelques semaines plus tard, en effet, il eut un accident qui ne lui permit plus de poursuivre sa retraite sereinement et de rester à Paris. Le séminaire s'est prolongé un an, et, après la publication d'un volume d'actes, un colloque dont Paul était, avec Simone, membre du comité d'honneur, l'a clôturé. Il manquait désormais une présence essentielle, dont le rayonnement était aussi intellectuel qu'humain.

ANNEXES

Paul Viallaneix, « Michelet en Corrèze »

Accompagné de Victor Duruy, dont il avait été le maître à l'École Normale, Michelet quitta Paris le 19 août 1835 pour un voyage dans le Sud-Ouest le Midi. Il comptait procéder à un inventaire méthodique des documents utiles à l'histoire de France, connus ou inconnus, que conservaient les bibliothèques et archives provinciales. Ses responsabilités de chef de la section historique des Archives royales, ses curiosités d'historien lui commandaient ce travail, que patronna Guizot, alors ministre de l'Instruction Publique. Michelet suivait aussi ses goûts de voyageur, qui l'avaient déjà conduit en Allemagne (1828), en Italie (1830), en Bretagne (1831), en Belgique (1832), en Angleterre (1834). Tout en oubliant les soucis de son double enseignement à la Sorbonne et à l'École Normale, il apprendrait à mieux connaître des provinces qu'il avait dépeintes hardiment, sans les avoir jamais parcourues, dans le *Tableau de la France* et dont il allait raconter l'histoire sous l'occupation anglaise, au cours de la guerre de Cent Ans.

Les principales étapes du voyage furent Poitiers, La Rochelle, Saintes, Angoulême, Périgueux, Bordeaux, Bayonne, Pau, Tarbes, Toulouse, Montauban, Cahors, Limoges, Bourges, Orléans.

Le mercredi 16 septembre, à dix heures du soir, Michel et Duruy s'installèrent dans la diligence qui devait les conduire de Cahors à Limoges. Le jeudi 17, à neuf heures du matin, ils arrivèrent à Souillac (Lot). La traversée du département de la Corrèze occupa la journée entière, la nuit suivante et peut-être une partie de la matinée du lendemain, vendredi 18 : à onze heures, la diligence déposait à Limoges les deux voyageurs. Au total, trente-sept heures de route de Cahors à Limoges, dont près de vingt-quatre entre Cahors et Tulle et douze de Tulle à Limoges. Michelet ne fit halte à Tulle que pour le repas du jeudi soir et le renouvellement de l'attelage. Il ne songea point à y coucher, habitué qu'il était à braver, au fond d'une diligence, les secousses des routes, la raideur des banquettes et la fraîcheur des nuits.

À Limoges, il reprit le journal de voyage, qu'il tenait fidèlement, et y nota les impressions de la dernière étape. Il avait suivi attentivement la conversation de ses compagnons de route. Il avait su questionner le notaire de Tulle qui lui « conta tout le pays ». Mais on ne saurait traverser la Corrèze, même en écoutant un Corrèzien disert, sans en découvrir les charmes, que renouvelle chaque tournant du chemin. Michelet avait observé la délicate petitesse de nos paysages, la vivacité des eaux, l'entrelacement des bois, des

« terres » et des prés, cette belle pauvreté, cette nature à portée de la main et des pas que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Comment admirer, sans l'aimer, ce pays ? Michelet sentit combien la beauté en était accueillante, tandis que, montant de Malemort à Sainte-Féréole, entre châtaigniers et frênes, il voyait le soleil s'effacer doucement derrière les collines du « bas-pays ». Les modestes fermes qui s'abritaient dans les « combes », entourées de leurs « couderts » ou adossées à des châtaigneraies solides, lui semblèrent d'aimables retraites où attendre la mort en paix. Juste hommage à ce pays humain : on ne se contente pas de l'admirer, on a envie d'y vivre.

Les pages corrésiennes du journal de Michelet ne furent jamais publiées. Après la mort de son mari, Madame Michelet s'en servit fort librement pour composer, dans *Notre France* (1886) un sommaire tableau que Raymond Laborde commenta dans le *Bulletin de la société scientifique de la Corrèze*(1). On les rapprochera utilement de la page du *Tableau de la France* consacrées au Limousin : « *Nous traverserons même rapidement le Limousin, ce pays dur, froid, pluvieux, qui verse tant de fleuves. Ses belles collines granitiques, arrondies en demi-globes, ses vastes forêts de châtaigniers, nourrissent une population honnête, mais lourde, timide et gauche par indécision. Pays souffrant, disputé si longtemps entre l'Angleterre. Le bas Limousin est autre chose : le caractère remuant et spirituel de méridionaux y est déjà frappant. Les noms des Ségur, des Saint-Aulaire, des Noailles, des Ventadour, des Pompadour et surtout des Turenne, indiquent assez combien les hommes de ce pays se sont rattachés au pouvoir central et combien ils y ont gagné. Ce drôle de cardinal Dubois était de Brive-la-Gaillarde...* » (2).

Le journal du voyage de 1835 enrichit et approfondit ces dernières réflexions sur le bas Limousin. Il y ajoute quelques fortes formules et de tendres images d'un pays que nous ne pouvons, encore moins que Michelet, oublier.

[Suivent ces pages inédites du *Journal* de Michelet]

(1) 1898, tome 20, p. 399 et *sq.*

(2) *Tableau de la France*, édité par L. Refort (Les Belles Lettres), p. 27 et 28.

Renaissance, j'écris ton nom Paul Viallaneix (1925-2018)

Paule PETITIER

[Ce texte a été publié dans le numéro 2019/1 de la Revue d'histoire du protestantisme, que nous remercions de nous avoir autorisées à le reprendre ici]

« Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. » Ceux qui ont accompagné Paul Viallaneix au cimetière de Seilhac le 8 août dernier, sous un « ciel gorgé de chaleur » comme ceux de *Noces*, auraient pu songer à cette phrase d'Albert Camus, car celui que l'on portait dans la tombe avait sans aucun doute atteint cette intime et rare adéquation avec lui-même, si ardue pour tout un chacun à « retrouver ». Et son départ conduisait les uns et les autres à se mesurer à cette gageure que lui-même avait si bien tenue.

Au premier coup d'œil Paul Viallaneix faisait bloc – un bloc de présence solaire et bienveillante. Quelque élégante qu'ait été sa tenue et courtoise son expression, son assurance venait d'ailleurs, de bien plus profond que des grandeurs d'établissement. Michelet l'aurait peut-être comparé à l'une des roches de granit de l'Auvergne, portant toujours la marque du « feu central ».

On l'avait vu, toujours juvénile à plus de quatre-vingts ans, arpenter la Montagne Sainte-Geneviève et *s'emballer* pour tel livre nouveau ou pour telle œuvre qu'il s'était mis à relire, prendre feu pour un article qui lui paraissait tenir un discours vrai dans un contexte politique plutôt confus, se réjouir de participer aux travaux des jeunes chercheurs envers qui il faisait toujours preuve de générosité. On ne voulait pas croire que cette présence tutélaire pourrait un jour manquer à l'appel tant on en avait profondément besoin.

Le Corrèzien

Paul Viallaneix aimait se raconter, non par narcissisme, mais parce qu'il pensait que toute existence ne vaut que par le tissu de rencontres, d'attachements, de hasards et de prédestinations qui l'élargit et la relie à son temps et à ce qui déborde son temps. Ses racines corréziennes lui tenaient particulièrement à cœur, comme un foyer qu'il n'aurait jamais quitté et qui l'incitait pourtant à partir à la découverte puisque de toutes façons, disait-il, il retrouvait

des Corrèziens partout ! Pierre Bergougnieux, Jean-Marie Borzeix, la pharmacienne du haut de la rue Soufflot, l'écrivain Alain Galan, et tant d'autres. La rencontre de ces *pays* si divers le réjouissait en lui prouvant qu'il était possible d'explorer le monde tout en gravitant vers ses origines. Ses quartiers de noblesse corrézienne, Paul les devait à ses grands-parents, paysans et artisans, et à ses deux parents l'un et l'autre instituteurs, qui s'étaient rencontrés à Meymac avant d'obtenir un poste double dans un bourg du plateau de Millevaches, Pradines. La fierté qu'il ressentait de ces origines régionales, tenait en fait plus à la France de la III^e République et à la nouvelle dignité donnée par ce régime aux départements de la France rurale, qu'à l'idée d'un fief patrimonial. La Corrèze qu'aimait Paul était celle à qui l'école de la République permettait de s'illustrer, de se dire, d'essaimer, de participer à la vie nationale sans avoir comme au temps de Balzac à renier le « provincial » que l'on était. Dans les villages corréziens on se sentait aussi citoyen du monde. Et Paul évoquait souvent le souvenir d'avoir été emmené par son père, républicain militant, au col du Perthus en 1939 pour assister à la *Retirada* des républicains espagnols, pour contempler la mort dans l'âme la longue cohorte des vaincus affluant de l'autre côté des Pyrénées.

Le Résistant

La vie de Paul Viallaneix fut ensuite forgée par la Seconde Guerre Mondiale, et comme celle de ses amis Claude Duchet et Max Milner trempée au feu de la Résistance. La guerre l'avait trouvé lycéen à Tulle, où il passa le bac en 1942. Le fait qu'elle ait éclaté au moment où il découvrait avec l'âme affamée d'un adolescent de seize ans toute la richesse du monde intellectuel et qu'elle ait été une expérience intimement liée à ses études, a certainement ancré très fortement en lui la conviction qu'aucune spéculation abstraite ne valait détachée de l'action et de l'engagement que celle-ci présuppose. Il racontait volontiers les circonstances dans lesquelles son professeur de lettres, Jeanne Lac, à la fin de l'année scolaire 1939-1940, au moment même où l'occupation allemande s'installait, lui avait remis le *Tableau de la France* de Michelet, avec la dédicace *Non solum in memoriam, sed etiam in spem*. Le jeune Corrèzien était ensuite devenu khâgneux à Louis-le-Grand en octobre 1942 et avait suivi les cours de Jean Guéhenno avant que celui-ci ne soit révoqué par le gouvernement de Vichy. La France restait pour lui une espérance plus haute que l'entrée à l'École Normale, et en 1943, pendant son année de khâgne, il quitta Paris pour rejoindre l'un des maquis de Corrèze. De novembre 1943 à septembre 1944, il fit partie des corps francs de Tulle. D'avoir ainsi participé à un moment de l'histoire du monde marque une vie. On ne peut s'empêcher de penser que l'exceptionnelle énergie de Paul, ou plutôt l'exceptionnelle durée de son énergie, découlait de ce dévouement juvénile, de cette expérience d'avoir ainsi résisté et risqué sa vie pour libérer son pays d'un joug atroce, d'avoir affronté la peur et placé au-dessus de son intérêt propre le droit de l'humanité.

Un universitaire d'après-guerre

Formé à Louis-le-Grand et à l'École normale d'Ulm, où il entra en 1946, par des maîtres héritiers de la tradition lansonienne, Paul Viallaneix s'est trouvé dans l'après-guerre participer au grand mouvement d'invention et de refondation intellectuelle qui a produit tant de noms connus, de diverses manières, pour avoir illustré la pensée et la création françaises. Au cours de ses études, il avait côtoyé des personnalités aussi différentes que Pierre Gripari, dont il aimait à évoquer la fantaisie, ou Jacques Derrida, que lui avait fait redécouvrir en 2010 la biographie de Benoît Peeters. Il connaissait aussi Éric Rohmer, originaire comme il se doit de Tulle, et son frère le philosophe Raymond Scherer. À l'Université de Clermont, il avait été le collègue de Michel Foucault et de Michel Serres.

Évoquer tous ces noms rappelle que Paul Viallaneix appartenait à une génération d'universitaires assez différente de celle d'aujourd'hui. Moins soumise à la pression du *publish or perish*, peut-être parce que celle-ci n'existait pas encore, mais aussi parce que les intellectuels d'alors ne l'auraient pas admise. Travailler beaucoup, écrire modérément, et seulement lorsque l'on en sentait la nécessité, aimer la pensée pour la partager et pour la transmettre semble avoir été alors l'*éthos* universitaire dominant. À la faveur des premières équipes de recherche mises en place dans les années 1970, les enseignants-chercheurs de cette époque découvrirent les vertus de l'expérimentation et de la réflexion collective, et furent conduits progressivement à abandonner la position mandarinale pour la discussion fraternelle, franche et libre, parfois vive, au sein de nouveaux espaces de pensée, et pour s'ouvrir aux autres disciplines, notamment aux sciences humaines. Tout cela ressortait de la carrière de Paul telle qu'il l'évoquait, et donnait à celle-ci la couleur d'une aventure de plusieurs décennies, intensément vécue, une aventure tissée de rencontres (des liens avec Camus, la fréquentation de Lucien Febvre, Malraux le convoquant pour lui parler d'une exposition sur Michelet, une visite à Heidegger) et de créations. Ainsi, avec Jean Ehrard, Jacques Droz et d'autres historiens, Paul Viallaneix fonda le Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques de l'Université de Clermont, qui donna une impulsion remarquable aux études dix-neuviémistes. Le premier colloque organisé par le Centre, en 1975 – peut-être en mémoire d'André Monglond, grand spécialiste du préromantisme de l'amitié de qui Paul s'honorait – fut consacré à « Qu'est-ce que le préromantisme ? ». Parallèlement, Paul Viallaneix avait participé à la fondation de la Société des Études romantiques, dont il fut le secrétaire général, de 1968 à 1978. La revue *Romantisme*, organe de la SER, le compta parmi ses contributeurs et les membres de son conseil de rédaction. L'Université de Clermont fut un deuxième point d'ancrage, après la Corrèze, et comme elle un ancrage qui lui servit à prendre son essor. Paul sut développer brillamment sa carrière dans cet établissement, de 1952, année où il y fut nommé assistant à 1985, date à laquelle il prit sa retraite pour se consacrer à l'hebdomadaire

Réforme. Ses liens avec la communauté internationale de la recherche en lettres et en histoire étaient nombreux et il fut membre du Churchill College de Cambridge et du St Antony's College d'Oxford.

Michelet ou « l'héroïsme de l'esprit »

Après avoir entendu parler de Michelet par l'un de ses professeurs de khâgne, Roger Pons, Paul consacra son mémoire de maîtrise à « L'idée de peuple dans la pensée de Jules Michelet », sous la direction de Maurice Levailant. Ayant obtenu l'agrégation de Lettres classiques en 1949, il s'inscrivit la même année en thèse à la Sorbonne avec René Jasinski, et le projet d'approfondir le sujet qu'il avait commencé de traiter en maîtrise. Il soutiendra cette thèse en 1959, devant un jury auquel participaient notamment Vladimir Jankélévitch, Jean Fabre et René Pintard. Sa thèse complémentaire consistait en l'édition critique des écrits de jeunesse de Michelet.

Avec ces deux ouvrages déjà devenus des livres, comme il était requis alors pour la soutenance (*La Voie royale ou l'idée de peuple* chez Delagrave et les *Écrits de Jeunesse* chez Gallimard, tous les deux en 1959), Paul Viallaneix inventait un nouveau Michelet. D'abord parce qu'il s'était vu confier l'édition des papiers personnels de l'historien restés jusque là sous scellés, mais aussi parce qu'il sut sans renier en rien la lecture historique de Michelet élargir la réception et la compréhension de cet auteur. Au moment où Roland Barthes avec son *Michelet* révélait toutes les potentialités « modernistes » de l'historien, Paul Viallaneix, par un travail plus érudit et plus nourri du contexte dans lequel l'auteur avait écrit, révélait à travers son essai sur la notion de peuple la dimension philosophique, politique et sociale en même temps que la complexité toute « littéraire » de l'œuvre de Michelet.

Dans ce qui liait Paul Viallaneix à Michelet, il y avait le républicanisme, le sens de l'histoire et de la solidarité des générations, le sentiment de la patrie, l'idéalisme et le spiritualisme, mais plus que tout encore « l'héroïsme de l'esprit⁷⁷ », cette confiance en l'énergie spirituelle qui permet d'entreprendre une grande œuvre, et d'aspirer à ressusciter l'objet auquel on la consacre. Au long de plusieurs décennies, Paul Viallaneix a accompli un travail majeur d'éditeur et de critique, rendant accessible le massif inconnu du journal intime de l'historien (4 vol. parus chez Gallimard entre 1959 et 1976, les deux derniers édités par Claude Digeon), dirigeant une édition génétique de ses *Œuvres complètes* chez Flammarion (14 volumes parus et 6 non parus), éditant les *Cours au Collège de France* (2 volumes chez Gallimard, en collaboration avec I. Tieder et O. Haac, en 1995), et mettant enfin les

⁷⁷ Formule de Michelet choisie par Paul Viallaneix pour intituler un inédit publié par ses soins en 1973. Cet inédit est une rédaction antérieure de la Préface de *l'Histoire de France* de 1969 (on peut le lire dans le volume IV des *Œuvres complètes* de Michelet, Flammarion, 1974, p. 31 à 42).

connaissances accumulées au fil de toutes ces années au service d'une biographie extrêmement précise, qui retrace « les travaux et les jours » de Jules Michelet (Gallimard, 1998). L'interruption de la publication des *Œuvres complètes* de Michelet par la maison d'édition Flammarion à la fin des années 1980, alors même que le travail scientifique avait été mené à bien entièrement, est restée longtemps pour Paul une plaie vive. Aussi est-ce avec une joie sans mélange qu'il a accueilli le projet de réédition de l'*Histoire de France* dont vint lui parler à la fin de 2007 Olivier Frébourg, le directeur des Éditions des Équateurs. Le succès de la réédition, dont un nouveau tome parut tous les mois du début de 2008 à la mi-2009, le reconforta tout en lui donnant le sentiment, à travers l'accueil chaleureux des médias, d'un Michelet encore bien vivant et toujours important dans le siècle qui venait de naître.

Réforme et Renaissance

Héritier par ses parents d'une laïcité qui se voulait porteuse de valeurs universelles, Paul Viallaneix se tourna vers le protestantisme au début des années 1950, son mariage avec Nelly Roux, agrégée de philosophie qui deviendra professeur des universités et spécialiste de Kierkegaard, ayant sans doute compté dans cet autre engagement spirituel. L'attachement de Paul pour la Réforme contribua certainement à faire du XVI^e siècle son époque de prédilection, plus sans doute encore que le XIX^e siècle. Il faut dire qu'il en portait en lui la verdeur et l'énergie, et que l'on imagine sans peine qu'il s'y reconnaissait. Ce goût ne se traduisit pas en livres mais dans son enseignement. À partir du début des années 1950, il donna régulièrement pendant deux décennies des cours d'agrégation à l'École Normale, sur les auteurs du XVI^e aussi bien que du XIX^e siècle. Son premier cours d'agrégation, consacré à Marguerite de Navarre, fut donné à Sévigné, pour remplacer Philippe Van Tieghem alors malade.

L'adhésion de Paul à la foi de la Réforme s'enracinait également dans une sympathie existentielle pour la Renaissance, dont il fut lui-même si l'on peut dire l'une des incarnations hors du temps. De la même façon que Michelet, au fond du désespoir de 1853, avait trouvé dans la Renaissance l'espoir d'une reverdie éternelle de l'histoire, Paul aimait cette époque qui portait le nom d'une promesse, d'une énergie, d'une lumière. Il en aimait les poètes, la jeunesse et la musique de leur langue, leur célébration de l'amour et des fleurs, lui qui avait toujours goûté au moins autant que les livres les jardins, la beauté et la vie. S'il avait senti tout ce que la prose de Michelet porte en elle de poétique, c'est aussi qu'il ne s'était jamais séparé de la poésie, de la Pléiade à Vigny et Supervielle, à qui il a consacré deux livres, un *Vigny par lui-même* aux éditions du Seuil en 1964, et *Le Hors-venu ou le personnage poétique de Supervielle*, chez Klincksieck en 1972.

Foi en l'auteur

À contre-courant de ceux qui, au moment où il écrivait *La Voie royale*, construisaient une nouvelle critique sur la mort de l'auteur, Paul Viallaneix a fondé tous ses travaux sur la conviction que l'auteur, son expérience existentielle, était le foyer de l'œuvre. Il n'est pas étonnant que son dernier livre ait été une biographie ni qu'auparavant il ait contribué avec son *Vigny* à la collection « Écrivains de toujours » (qui liait intimement l'auteur à son œuvre) car sa lecture des grands textes ne séparait jamais l'engagement éthique et l'attitude de l'auteur devant la vie du processus de la création. Sa critique, assez proche en cela de celle d'un Georges Poulet, recherchait la forme ou l'idée en laquelle se rejoignaient un choix existentiel et un parti-pris poétique : le peuple chez Michelet, le silence chez Vigny. C'est sans doute pour cette raison aussi qu'il portait une grande admiration à Camus, dont toute l'écriture semble portée par un engagement profond de l'être.

Homme de foi et d'ouverture, Paul savait aussi emporter les plus jeunes par la confiance qu'il exprimait en leurs possibilités, par la ferveur avec laquelle il parlait de ce que leurs travaux lui avaient apporté, par son enthousiasme à voir la recherche reflourir à travers leurs nouvelles initiatives. Quelle que soit la mélancolie de l'avoir perdu, son souvenir réveillera toujours l'élan communicatif de sa joie.

BIBLIOGRAPHIE

DE

PAUL VIALLANEIX

I – OUVRAGES D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

- *La Voie Royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Delagrave, 1959 ; nouvelle édition, Paris, Flammarion, 1971.
- *Vigny par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1964.
- *Le Hors-Venu, ou le personnage poétique de Jules Supervielle*, Paris, Klincksieck, 1972.
- *Le Premier Camus*, suivi de *Écrits de jeunesse* de Camus, Paris, Gallimard, 1973.
- *Réforme et Révolutions*, Paris, *Réforme*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1990.
- *Michelet, les travaux et les jours*, Paris, Gallimard, 1998.

II – OUVRAGES EN COLLABORATION

- *Pascal présent*, Clermont, De Bussac, 1962.
- *Delille est-il mort ?* Clermont, De Bussac, 1967.
- *Lamartine – Le Livre du Centenaire*, Paris, Flammarion, 1971.
- *Michelet cent ans après*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1975.
- *Le Prérromantisme : hypothèque ou hypothèse ?* Paris, Klincksieck, 1975.
- *Les Fêtes de la Révolution*, Paris, Société des Études Robespierristes, 1977.
- *Edgar Quinet, ce Juif Errant*, Clermont, Publications de l'UFR Lettres et Sciences Humaines, 1978.
- *Aimer en France*, Clermont, Association des Publications de l'UFR Lettres et Sciences Humaines, 1980.
- *Nos Ancêtres les Gaulois*, Clermont, Association des Publications de l'UFR Lettres et Sciences Humaines, 1982.
- *La Bataille, l'Armée, la Gloire*, Clermont, Association des Publications de l'UFR Lettres et Sciences Humaines, 1985.
- *L'Édit de Nantes est révoqué*, Paris, *Réforme*, 1985.
- Numéros spéciaux « Michelet » : *L'Arc* n° 52, Aix-en-Provence, *Cahiers méditerranéens*, 1973/1 ; *Europe*, Paris, nov-déc. 1973 ; *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, A. Colin, sept-oct 1974.

III – ÉDITIONS

Jules Michelet

- *Écrits de jeunesse – Journal 1820-1823 – Mémorial – Journal des idées*, Paris, Gallimard, 1959.
- *Journal*, Paris, Gallimard, t. I (1828-1848), 1959 ; t. II (1849-1860), 1962.
- *La Sorcière*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- et E. Quinet, *Des Jésuites*, Paris, Pauvert, 1966.
- *Le Peuple*, Paris, Flammarion, 1974.
- *Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, « Folio », 1974.
- *La Mer*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1980.
- *Œuvres complètes*, édition critique en 21 tomes, Paris, Flammarion, 1971-1987.
- *De la révocation de l'Édit de Nantes à la guerre des Cévennes*, extraits de l'Histoire de France, Montpellier, Presses du Languedoc, 1985.
- *Cours au Collège de France* (1838-1851), Paris, Gallimard, 2 vol., 1995.
- *Histoire de France*, édition en 17 tomes, éditions des Équateurs, 2008-2009 (avec Paule Petitier).

Alfred de Vigny

- *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1965.
- *Les Destinées*, édition critique, Paris, Imprimerie Nationale, coll. « Lettres françaises », 1983.

Jules Supervielle

- *Œuvres complètes*, première édition critique (en collaboration avec Michel Collot), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, 2 vol.

IV- ARTICLES ET ÉTUDES

XVI^e siècle

- « Calvin polémiste », in *Onze études sur l'esprit de la satire*, Paris, Éditions J. M. Place, 1978.

XVII^e siècle

- « Pascal ou l'horreur du vide », in *Pascal présent*, Clermont, De Bussac, 1962.
- « La parole de Pascal », in *Les Pensées de Pascal ont trois cents ans*, Clermont, De Bussac, 1971.
- « Jean Cavalier de l'Apocalypse », in *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, Paris, oct.-déc. 1981.

XVIII^e siècle

- « Cette variété, séduisante déesse... » in *Delille est-il mort ?* Clermont, De Bussac, 1967.
- « Histoire et critique de la notion de préromantisme », in *le Prérromantisme : hypothèque ou hypothèse ?*, Paris, Klincksieck, 1975.
- « Révolution et Réformation », in *La Révolution et la pensée moderne*, Actes du colloque de Paris, septembre, Oxford, Pergamon Press, 1989, vol. 3.
- « Réformation Révolution », in *Autres Temps* n° 23, Paris, oct.-déc. 1989.

XIX^e siècle

- « La religion des romantiques », in *Foi et Vie*, Paris, décembre 1971.
- « Galerie des ancêtres romantiques » in *L'Esprit républicain*, Paris, Klincksieck, 1972.
- « Le Christ dans la fable romantique », in *Romantisme et religion*, Paris, PUF, 1980.
- « Mal du siècle et métier des armes », in *La Bataille, l'Armée, la Gloire*, Clermont, Association des Publications de l'UFR Lettres et Sciences humaines, 1985.
- « La légende républicaine de la tolérance », in *La Tolérance, république de l'esprit*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1988.
- « La mémoire romantique de la Révolution », in *Romanische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, n° 3, 1991.

Chateaubriand

- « Chateaubriand voyageur », in *Approches des Lumières*, Paris, Klincksieck, 1974.

Guizot

- « Guizot, historien de la France », in *François Guizot et la culture politique de son temps*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1991.
- « François Guizot, : modernité de la Réforme », in *Images de la Réforme au XIX^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

Hugo

- « L'Exil la poésie (à propos de *Châtiments*) », in *Bretagne et Romantisme, Mélanges offerts à Louis Le Guillou*, Imprimerie régionale de Bannalec, 1989.

Lamartine

- « Lamartine et Clio », in *Europe*, Paris, juillet-août, 1969.
- « Les eaux lamartiniennes », in *Lamartine, Le Livre du Centenaire*, Paris, Flammarion, 1971.
- « La fable d'Elvire », in *Romantisme* n° 3, Paris, Flammarion, 1972.
- « Lamartine, poète de la mémoire », in *Travaux de linguistique et de littérature* X-2, Paris, Klincksieck, 1972.
- « Les services lamartiniens d'Alfred Dumesnil », in *Centenaire de la mort d'Alphonse de Lamartine*, Mâcon, Comité d'études lamartiniennes, 1973.
- « La tentation prophétique de Lamartine », in *Le Prophétisme et le messianisme dans les lettres polonaises et françaises à l'époque romantique, Les Cahiers de Varsovie* n° 13, Publication du Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie, 1986.
- « L'inachevé », in *Relire Lamartine aujourd'hui*, Librairie Nizet, 1993.

Leroux

- « Pierre Leroux, théologien socialiste », in *Romantisme*, n° 12, Paris, CDU-SEDES, 1981.

Michelet

- « Un discours inconnu de Michelet », in *Revue de la France ancienne* Paris, décembre 1950.
- « Michelet raconte la mort de sa femme », in *Figaro littéraire*, Paris, 23 juin 1951.
- « En marge du *Banquet* : deux inédits de Michelet », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, A. Colin, juillet-septembre 1953.
- « L'adieu de Michelet à l'Italie », in *Revue de littérature comparée*, Paris, M. Didier, juillet-septembre 1953.
- « Le Journal de Michelet », in *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, Paris, 1^{er} semestre 1958.
- « Pages éparses du *Journal* », in *Nouvelle Revue Française*, Paris, février 1959.
- « Pèlerinage sur la voie royale, in *Information littéraire*, n° 11, Paris, octobre 1959.
- « Premiers regards sur les écrits de jeunesse », in *Nouvelle Revue Française*, Paris, octobre 1959.
- « Résurrection de Michelet », in *Annales*, Paris, A. Colin, 1960.
- « Les Temps héroïques » et « Les Voies de l'amour », in *Michelet, sa vie, son œuvre (1789-1874)*, catalogue de l'exposition de l'Hôtel de Rohan, Paris, Archives de France, 1961.
- « Journal d'un mari amoureux », in *Nouvelle Revue Française*, Paris, avril 1962.

- « Michelet et l'Auvergne », in *Revue d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, 1966.
- « Michelet devant Dieu », in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Paris, A. Colin, juillet-août 1970.
- « Le héros selon Michelet », in *Romantisme* n° 1-2, Paris, Flammarion, 1971.
- « L'amour chez Michelet », in *La Quinzaine littéraire*, Paris, 16 septembre 1971.
- « L'héroïsme de l'esprit » et « Michelet à l'école buissonnière », in *L'Arc*, Aix-en-Provence, Cahiers méditerranéens, 1973.
- « Michelet et la Révolution vivante », et « Chronologie de Michelet », in *Europe*, Paris, nov.-déc. 1973.
- « Les silences de l'histoire » et « Relire Michelet », in *Michelet cent ans après*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1975.
- « Le discours religieux dans *Le Peuple* », in *Actes du colloque Michelet*, Université de Nanterre, 1975.
- « Michelet historien des fêtes », in *Les Fêtes de la Révolution*, Paris, Société des Études Robespierriennes, 1977.
- « Michelet and the legend of Joan », in *Clio*, vol. VI, n° 2, Université of Wisconsin, winter 1977.
- « Michelet, la Réforme et les Réformés », in *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français*, Paris, 1. « Michelet et Luther », avril-mai 1977, et 2. « Les amitiés protestantes », oct.-déc. 1980.
- « Michelet ou le désir dans l'histoire », in *Les Nouvelles littéraires*, Paris, 5 mai 1977.
- « Michelet, Mickiewicz : mesjanizm romantyczny », in *Pamiętnik Literacki*, édition de l'Instytut Badan Literackich, Wrocław, Warszawa, Krakow, 1978.
- « Michelet, machines, machinisme », in *Romantisme* n° 23, Paris, Champion, 1979.
- « La Jeanne d'Arc de Michelet, légende romantique », in *Travaux de linguistique et de littérature*, Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, Paris, Klincksieck, 1979.
- articles « Michelet » in *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1985, tome 12 ; *Dizionario Critico della Letteratura Francese*, Turin, Studi francesi, 1973.
- « Michelet et Lamennais », in *Actes du colloque Lamennais*, 1986, numéro spécial (16-17) des *Cahiers Mennaisiens*, Brest, 1984.
- « La Révocation selon Michelet », in *Foi et Vie*, Paris, juillet 1985.
- « Michelet et la Révélation de 1789 », in *Romantisme* n° 50, Paris, CDU-Sedes, 1985.
- « Michelet et la légende huguenote », in *The Huguenots and Ireland*, Dublin, The Glendale Press, 1987.
- « Jules Michelet, évangéliste de la Révolution française », in *Archives des sciences sociales des religions* n° 66/1, Paris, 1988.
- « Une histoire révolutionnaire de la Révolution », in *Le Magazine littéraire*, Paris, octobre 1988.
- « Jules Michelet », in *L'Albero della Rivoluzione*, Turin, Einaudi, 1989.
- « Les Voix de la Révolution », in *Lumières, utopies, révolutions : espérance de la démocratie, Mélanges offerts à B. Baczko* (Cahiers Vilfredo Pareto, t. XXVII), Genève, Droz, 1989.
- « Michelet et les Girondins : révision d'un procès », in *Actes du colloque Les Girondins de Saint-Émilien* (avril 1990), Paris, Payot, 1991.
- « La trace de Michelet », in *Les lieux de mémoire*, t. III, « Les France », Paris, Gallimard, 1992.

- « Michelet : le magistère de l'historien », in *Cahiers de l'AIEF*, n° 47, 1995.
- « Michelet et l'avènement de la République », in *Europe*, vol. 76, n°829, mai 1998.
- « La méthode intime de Michelet », in *L'Esprit créateur*, vol. 46, n°3, Fall 2006.
- « Hyères-les-palmiers. Michelet », in *Balade dans le Var, sur les pas des écrivains*, Alexandrines, février 2010.
- « Michelet (Jules), dans *Dictionnaire Malraux*, Ch.-L. Foulon, J. Mossuz-Lavaud, M. de Saint-Chéron dir., CNRS éditions, 2011.

Musset

- « Musset et le Christ », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, A. Colin, mars-avril 1976.
- article « Musset », in *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Letouzey et Ané, 1982.

Quinet

- « Edgar Quinet et l'enseignement », in *Edgar Quinet, ce Juif errant*, Clermont, Association des Publications de l'UFR Lettres et Sciences humaines, 1978.
- « Michelet, Quinet et la légende protestante », in *Les Protestants dans les débuts de la III^e République (1871-1875)*, Paris, Société d'histoire du protestantisme français, 1979.

Renan

- « Au temps des mages : Michelet et Renan », conférence au Collège de France le 15 mars 1975, in *Études renaniennes*, 1^{er} trimestre 1975.

Verlaine

- « Le paysage verlainien », in *Annali di Cà Foscari*, Mursia, vol. X, 1971, fasc 1-2.
- « Sagesse de Verlaine », in *Europe*, Paris, sept.-oct. 1974.
- « De la musique avant toute chose », in *La petite musique de Verlaine*, Paris, CDU-SEDES, 1982.

Vigny

- « Vigny prophète ? Étude de Paris », in *Le Réel et le texte*, Paris, A. Colin, 1974.
- article « Vigny », in *Encyclopedia Britannica*, Chicago, 15^e édition, 1983, vol XIX.
- « Destinée de l'Esprit pur », in *Relire Les Destinées*, Société des études romantiques, Paris, CDU-Sedes, 1980.
- « M. de Vigny, homme d'honneur et poète », in *Bulletin de la Société des Amis d'A. de Vigny* n° 12, Paris, 1982-1983.
- « Vigny », in *Encyclopedia Britannica*, Chicago, 15^e édition, 1983.

XX^e siècle

- « Liberté et religion », in *Les Usages de la liberté* (XXXII^e Rencontres internationales de Genève), Éditions de La Baconnière, Neuchâtel, 1990.
- « La religion de la justice », in *Foi et Vie*, Paris, septembre 1991.

Apollinaire

- *Cet alcool brûlant comme ta vie...* Cours sur *Alcools* professé à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, publication de l'Amicale des Lettres, 1967.
- « Apollinaire et les saisons de l'amour », in *Critique* n° 25, Paris, Éditions de Minuit, janvier 1969.

Camus

- « L'"incroyance passionnée" d'A. Camus », in *Revue des lettres modernes*, n° 170-174, Paris, Minard, 1968 (repris in *Les Critiques de notre temps et Camus*, Paris, Garnier, 1970).
- « La naissance littéraire d'Albert Camus », in *Information littéraire*, n° 23, Paris, 1971.
- « Jeux et enjeux de l'ironie dans *La Chute* », in *Cahiers Albert Camus* n° 5, Paris, Gallimard, 1985.
- « Souvenirs d'un lecteur de *Combat* », in *Albert Camus*, textes réunis par P.-F. Smets, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985.
- Préface à *Le Silence dans l'œuvre d'Albert Camus* de Hiroshi Mino, Paris, Corti, 1987.
- Article « Camus », in *En français dans le texte*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1990.
- « Albert Camus, éditorialiste de *Combat* : de la Résistance à la Révolution ? », in *Camus et le premier Combat* », colloque de Paris X-Nanterre, présenté par Jeanyves Guérin, Paris, Éditions européennes Érasme, 1990.
- « *La Chute*, monologue dramatique », in *Camus et le théâtre*, Actes du colloque d'Amiens, 1988, Paris, IMEC, 1992.
- « C'était Roger Quilliot », *Bulletin de la Société des Études camusiennes*, n° 49, octobre 1998, repris, sous le titre « Hommage à Roger Quilliot », dans le dossier « La naissance des études universitaires camusiennes en France : Clermont-Ferrand », *Présence d'Albert Camus* n° 5, « Hommages », 2013, p. 25-45.
- Postface à Anne Prouteau, *Albert Camus ou le présent impérissable*, Paris, Orizons chez L'Harmattan, coll. « Universités/ Domaine littéraire », 2008.
- « L'avènement d'Albert Camus », *Cahiers Robert Margerit* (2010) repris dans *Présence d'Albert Camus*, revue de la Société des Études camusiennes, 2018, p. 140-149.
- « Si je n'ai pas l'amour... », in *Lire les Carnets d'Albert Camus*, colloque d'Angers en 2010, sous la direction d'Anne Prouteau et Agnès Spiquel, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 177-182.
- « Premier 'Tombeau' ? », in *Camus l'artiste*, colloque de Cerisy-la-Salle en 2013, sous la direction de Sophie Bastien, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Rennes, PUR, 2015, p. 124.

Monglond

- « L'érudition joyeuse d'André Monglond », in *Critique*, n° 27, Paris, Éditions de Minuit, novembre 1971.

Péguy

- « Un type dans le genre de Michelet » (Péguy, lecteur de Michelet) ; in *Charles Péguy*, n° 3, *Péguy, un romantique malgré lui*, Paris, Revue des lettres modernes, Minard, 1985.

Saint-John Perse

- « Elogio di Saint-John Perse », in *Dimensioni Nuove*, n° 14-15, Torino, agosto 1963.

Supervielle

- « La poétique de l'espace dans *Gravitations* », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 82, Paris, A. Colin, 1982.
- article « Supervielle » in *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994.

Zeldin

- « Entre deux chemises », à propos de *Histoire des passions françaises*, in *Le Temps de la réflexion*, Paris, Gallimard, 1981.

V- JOURNALISME

Réforme, « hebdomadaire protestant d'information générale » : éditoriaux, sans interruption depuis le 6 octobre 1984 jusqu'au 25 mai 1991 ; reportages, enquêtes, interviews, comptes rendus (livres, expositions, spectacles), articles divers.